ŒUVRES

DE

CORNEILLE

Publiées en cinq volumes

TOME QUATRIÈME

NOUVELLE

BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE

PARIS, M DCCC LXXVIII

THÉATRE

DE

P. CORNEILLE

THÉATRE

DE

P. CORNEILLE

Publié en cinq volumes

ET PRÉCÉDÉ D'UNE

PRÉFACE PAR V. FOURNEL

TOME QUATRIÈME

OCCVPA PORTVM
IOVAVST

PARIS
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES
Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXVIII

ANDROMEDE

TRAGEDIE

ACTEURS.

DIEUX dans les machines.

JUPITER.
JUNON.
NEPTUNE.
MERCURE.
LE SOLEIL.
VENUS.
MELPOMENE.
ÆOLE.
CYMODOCE.
EPHYRE. } Néreïdes.
CYDIPPE.
Huit VENTS.

HOMMES

CEPHÉE, roy d'Ethiopie, pére d'Andromède.
CASSIOPE, reine d'Ethiopie.
ANDROMEDE, fille de Céphée et de Cassiope.
PHINÉE, prince d'Ethiopie.
PERSÉE, fils de Jupiter et de Danaë.
TIMANTE, capitaine des gardes du roy.
AMMON, ami de Phinée.
AGLANTE,
CEPHALIE, } Nymphes d'Andromède.
LIRIOPE,
Un page de Phinée.
Chœur de peuple.
Suite du roy.

La scéne est en Ethiopie, dans la ville capitale du royaume de Céphée, proche de la mer.

ANDROMEDE

TRAGEDIE

PROLOGUE

DECORATION

L'ouverture du théatre presente de front, aux yeux des spectateurs, une vaste montagne dont les sommets inégaux, s'élevant les uns sur les autres, portent le faiste jusque dans les nuës. Le pied de cette montagne est percé à jour par une grotte profonde qui laisse voir la mer en éloignement. Les deux costez du théatre sont occupez par une forest d'arbres touffus et entrelassez les uns dans les autres. Sur un des sommets de la montagne paroit Melpoméne, la muse de la tragédie, et à l'opposite, dans le ciel, on voit le Soleil s'avancer dans un char tout lumineux, tiré par quatre chevaux qu'Ovide luy donne.

LE SOLEIL, MELPOMENE.

MELPOMENE.

ARRESTE un peu ta course impétüeuse,
Mon théatre, Soleil, mérite bien tes yeux,
Tu n'en vis jamais en ces lieux

La pompe plus majestüeuse :
J'ay réüny, pour la faire admirer,
Tout ce qu'ont de plus beau la France et l'Italie ;
De tous leurs arts mes sœurs l'ont embellie :
Préte-moy tes rayons pour la mieux éclairer.
Daigne à tant de beautez, par ta propre lumiére,
Donner un parfait agrément,
Et ren cette merveille entiére
En luy servant toy-mesme d'ornement.

LE SOLEIL.

Charmante muse de la scéne,
Chére et divine Melpoméne,
Tu sçais de mon destin l'inviolable loy :
Je donne l'ame à toutes choses,
Je fais agir toutes les causes;
Mais, quand je puis le plus, je suis le moins à moy.
Par une puissance plus forte
Le char que je conduis m'emporte;
Chaque jour sans repos doit et naistre et mourir.
J'èn suis esclave alors que j'y préside,
Et ce frein que je tiens aux chevaux que je guide
Ne régle que leur route et les laisse courir.

MELPOMENE.

La naissance d'Hercule et le festin d'Atrée
T'ont fait rompre ces loix,
Et tu peux faire encor ce qu'on t'a veu deux fois
Faire en mesme contrée.
Je dy plus, tu le dois en faveur du spectacle
Qu'au monarque des lys je prépare aujourd'hui.
Le Ciel n'a fait que miracles en luy,
Luy voudrois-tu refuser un miracle?

LE SOLEIL.

Non, mais je le réserve à ces bien-heureux jours
Qu'ennoblira sa premiere victoire :
Alors j'arréteray mon cours
Pour estre plus long-temps le témoin de sa gloire.
Pren cependant le soin de le bien divertir,
Pour luy faire avec joye attendre les années
Qui feront éclater les belles destinées
Des peuples que son bras luy doit assujettir.
Calliope, ta sœur, déja d'un œil avide
Cherche dans l'avenir les faits de ce grand roy,
Dont les hautes vertus luy donneront employ
Pour plus d'une Iliade et plus d'une Æneide.

MELPOMENE.

Que je porte d'envie à cette illustre sœur,
Quoy que j'aye à craindre pour elle
Que sous ce grand fardeau sa force ne chancelle!
Mais, quel qu'en soit enfin le mérite et l'honneur,
J'auray du moins cet avantage
Que déja je le voy, que déja je luy plais,
Et que de ses vertus, et que de ses hauts faits
Déja dans ses pareils je luy trace une image.
Je luy montre Pompée, Alexandre, César,
Mais comme des héros attachez à son char;
Et tout ce haut éclat où je les fais paroistre
Luy peint plus qu'ils n'étoient et moins qu'il ne doit estre.

LE SOLEIL.

Il en effacera les plus glorieux noms
Dés qu'il pourra luy mesme animer son armée,
Et tout ce que d'eux tous a dit la renommée
Te fera voir en luy le plus grand des Bourbons.
Son pére et son ayeul, tous rayonnans de gloire,

Ces grands rois qu'en tous lieux a suivy la victoire,
Luy voyant emporter sur eux le prémier rang,
En deviendroient jaloux s'il n'étoit pas leur sang.
Mais vole dans mon char, muse, je veux t'aprendre
Tout l'avenir d'un roy qui t'est si précieux.

MELPOMENE.

Je sçay déja ce qu'on doit en attendre,
Et je ly chaque jour son destin dans les cieux.

LE SOLEIL.

Vien donc, viens avec moy faire le tour du monde;
Qu'unissant ensemble nos voix,
Nous fassions resonner sur la terre et sur l'onde
Qu'il est et le plus jeune et le plus grand des rois.

MELPOMENE.

Soleil, j'y vole; atten-moy donc, de grace.

LE SOLEIL.

Vien, je t'attens et te fais place.

(*Melpoméne vole dans le char du Soleil, et, y ayant pris place auprés de luy, ils unissent leurs voix et chantent cet air à la loüange du roy. Le dernier vers de chaque couplet est repeté par le chœur de la musique.*)

Cieux, écoutez; écoutez, mers profondes;
Et vous, antres et bois,
Affreux deserts, rochers batus des ondes,
Redites aprés nous d'une commune voix :
« Louys est le plus jeune et le plus grand des rois. »

La majesté qui déja l'environne
Charme tous ses François;
Il est luy seul digne de sa couronne,

Et, quand mesme le Ciel l'auroit mise à leur choix,
Il seroit le plus jeune et le plus grand des rois.

C'est à vos soins, Reine, qu'on doit la gloire
De tant de grands exploits;
Ils sont par tout suivis de la victoire,
Et l'ordre merveilleux dont vous donnez ses loix
Le rend et le plus jeune et le plus grand des rois.

LE SOLEIL.

Voilà ce que je dy sans cesse
Dans tout mon large tour;
Mais c'est trop retarder le jour :
Allons, muse, l'heure me presse,
Et ma rapidité
Doit regagner le temps que sur cette province,
Pour contempler ce prince,
Je me suis arrété.

(*Le Soleil part avec rapidité, et enléve Melpoméne avec luy dans son char pour aller publier ensemble la mesme chose au reste de l'univers.*)

ACTE PREMIER

DECORATION

Cette grande masse de montagne et ces rochers élevez les uns sur les autres qui la composoient, ayant disparu en un moment par un merveilleux artifice, laissent voir en leur place la ville capitale du royaume de Céphée, ou plustost la place publique de cette ville. Les deux costez et le fond du théatre sont des palais magnifiques, tous differents de structure, mais qui gardent admirablement l'égalité et les justesses de la perspective. Aprés que les yeux ont eu loisir de se satisfaire à considerer leur beauté, la reine Cassiope paroit, comme passant par cette place pour aller au temple. Elle est conduite par Persée, encor inconnu, mais qui passe pour un cavalier de grand merite, qu'elle entretient des malheurs publics, attendant que le roy la rejoigne pour aller à ce temple de compagnie.

SCENE PREMIERE.

CASSIOPE, PERSÉE, Suite de la Reine.

CASSIOPE.

Généreux inconnu qui chez tous les monarques
Portez de vos vertus les éclatantes marques,
Et dont l'aspect suffit à convaincre nos yeux

Que vous sortez du sang ou des rois ou des dieux,
Puisque vous avez veu le sujet de ce crime
Que chaque mois expie une telle victime,
Cependant qu'en ce lieu nous attendrons le roy,
Soyez-y juste juge entre les dieux et moy.
Jugez de mon forfait, jugez de leur colére,
Jugez s'ils ont eu droit d'en punir une mére,
S'ils ont dû faire agir leur haine au mesme instant.

PERSÉE.

J'en ay déja jugé, reine, en vous imitant;
Et si de vos malheurs la cause ne procéde
Que d'avoir fait justice aux beautez d'Androméde,
Si c'est là ce forfait digne d'un tel couroux,
Je veux estre à jamais coupable comme vous.
Mais, comme un bruit confus m'apprend ce mal extréme,
Ne le puis-je, Madame, apprendre de vous-mesme,
Pour mieux renouveler ce crime glorieux
Où soudain la raison est complice des yeux?

CASSIOPE.

Ecoutez. La douleur se soulage à se plaindre,
Et, quelques maux qu'on souffre ou que l'on aye à craindre,
Ce qu'un cœur généreux en montre de pitié
Semble en nostre faveur en prendre la moitié.
Ce fut ce mesme jour qui conclud l'hyménée
De ma chére Androméde avec l'heureux Phinée.
Nos peuples, tous ravis de ces illustres nœuds,
Sur les bords de la mer dresserent force jeux;
Elle en donnoit les prix. Dispensez ma tristesse
De vous dépeindre icy la publique allegresse:
On décrit mal la joye au milieu des malheurs,
Et sa plus douce idée est un sujet de pleurs.
O jour, que ta mémoire encore m'est crüelle!

Andromède jamais ne me parut si belle,
Et, voyant ses regards s'épandre sur les eaux
Pour joüir et juger d'un combat de vaisseaux :
« Telle, dis-je, Vénus sortit du sein de l'onde
Et promit à ses yeux la conqueste du monde,
Quand elle eut consulté sur leur éclat nouveau
Les miroirs vagabonds de son flotant berceau. »
A ce fameux spectacle on vit les néréides
Lever leurs moites fronts de leurs palais liquides,
Et, pour nouvelle pompe à ces nobles ébats,
A l'envy de la terre étaler leurs appas.
Elles virent ma fille, et leurs regards à peine
Rencontrerent les siens sur cette humide plaine
Que, par des traits plus forts se sentant effacer,
Eblouïs et confus je les vy s'abaisser,
Examiner les leurs, et sur tous leurs visages
En chercher d'assez vifs pour braver nos rivages.
Je les vy se choisir jusqu'à cinq et six fois,
Et rougir aussi-tost, nous comparant leur choix ;
Et cette vanité qu'en toutes les familles
On voit si naturelle aux méres pour leurs filles
Leur cria par ma bouche : « En est-il parmy vous,
O nymphes ! qui ne céde à des attraits si doux ?
Et pourrez-vous nier, vous autres immortelles,
Qu'entre nous la nature en forme de plus belles ? »
Je m'emportois sans doute, et c'en étoit trop dit :
Je les vy s'en cacher de honte et de dépit ;
J'en vy dedans leurs yeux les vives étincelles ;
L'onde qui les receut s'en irrita pour elles ;
J'en vis enfler la vague, et la mer en couroux
Rouler à gros bouillons ses flots jusques à nous.
C'eust été peu des flots : la soudaine tempeste

Qui trouble nostre joye et dissipe la feste
Enfante en moins d'une heure et pousse sur nos bords
Un monstre contre nous armé de mille morts.
Nous fuyons, mais en vain : il suit, il brise, il tuë;
Chaque victime est morte aussi-tost qu'abatuë.
Nous ne voyons qu'horreur, que sang, de toutes parts;
Son haleine est poison, et poison ses regards;
Il ravage, il desole et nos champs et nos villes,
Et contre sa fureur il n'est aucuns aziles.
Après beaucoup d'efforts et de vœux superflus,
Ayant souffert beaucoup et craignant encor plus,
Nous courons à l'oracle en de telles alarmes,
Et voicy ce qu'Ammon répondit à nos larmes :
« Pour appaiser Neptune, exposez tous les mois
Au monstre qui le venge une fille à son choix,
Jusqu'à ce que le calme à l'orage succéde.
Le sort vous montrera
Celle qu'il agréra.
Différez cependant les nopces d'Andromède. »
Comme dans un grand mal un moindre semble doux,
Nous prenons pour faveur ce reste de couroux;
Le monstre disparu nous rend un peu de joye;
On ne le voit qu'aux jours qu'on luy livre sa proye.
Mais ce reméde enfin n'est qu'un amusement :
Si l'on souffre un peu moins, on craint également,
Et toutes nous tremblons devant une infortune
Qui toutes nous menace avant qu'en fraper une.
La peur s'en renouvelle au bout de chaque mois :
J'en ay creu de frayeur déja mourir cinq fois;
Déja nous avons veu cinq beautez devorées,
Mais des beautez, hélas! dignes d'estre adorées,
Et de qui tous les traits, pleins d'un céleste feu,

Ne cédoient qu'à ma fille et luy cédoient bien peu,
Comme si, choisissant de plus belle en plus belle,
Le sort par ces degrez taschoit d'approcher d'elle,
Et que, pour élever ses traits jusques à nous,
Il essayast sa force et mesurast ses coups.
Rien n'a pû jusqu'icy toucher ce dieu barbare,
Et le sixiéme choix aujourd'huy se prépare.
On le va faire au temple, et je sens malgré moy
Des mouvemens secrets redoubler mon effroy.
Je fis hier à Vénus offrir un sacrifice
Qui jamais à mes vœux ne parut si propice,
Et toutesfois mon cœur, à force de trembler,
Semble prévoir le coup qui le doit accabler.
Vous donc qui connoissez et mon crime et sa peine,
Dites-moy s'il a pû mériter tant de haine,
Et si le Ciel devoit tant de sévérité
Aux prémiers mouvemens d'un peu de vanité.

PERSÉE.

Ouy, Madame, il est juste, et j'avoüray moy-mesme
Qu'en le blasmant tantost j'ay commis un blasphème;
Mais vous ne voyez pas, dans vostre aveuglement,
Quel grand crime il punit d'un si grand châtiment.
Les nymphes de la mer ne luy sont pas si chéres
Qu'il veuille s'abaisser à suivre leurs coléres,
Et, quand vostre mépris en fit comparaison,
Il voyoit mieux que vous que vous aviez raison.
Il venge (et c'est de là que vostre mal procéde)
L'injustice renduë aux beautez d'Androméde.
Sous les loix d'un mortel vostre choix l'asservit!
Cette injure est sensible aux dieux qu'elle ravit,
Aux dieux qu'elle captive, et ces rivaux célestes
S'opposent à des nœuds à sa gloire funestes,

En sauvent les appas qui les ont éblouïs,
Punissent vos sujets qui s'en sont réjouïs.
Juppiter, résolu de l'oster à Phinée,
Exprès par son oracle en défend l'hyménée;
A sa flame peut-estre il veut la réserver,
Ou, s'il peut se résoudre enfin à s'en priver,
A quelqu'un de ses fils sans doute il la destine,
Et voila de vos maux la secrette origine.
Faites cesser l'offense, et le mesme moment
Fera cesser icy son juste châtiment.

CASSIOPE.

Vous montrez pour ma fille une trop haute estime
Quand, pour la mieux flater, vous me faites un crime
Dont la civilité me force de juger
Que vous ne m'accusez qu'afin de m'obliger.
Si quelquefois les dieux pour des beautez mortelles
Quittent de leur séjour les clartez éternelles,
Ces mesmes dieux aussi, de leur grandeur jaloux,
Ne font pas chaque jour ce miracle pour nous;
Et, quand pour l'espérer je serois assez folle,
Le roy, dont tout dépend, est homme de parole:
Il a promis sa fille, et verra tout périr
Avant qu'à se dédire il veuille recourir.
Il tient cette alliance et glorieuse et chére:
Phinée est de son sang, il est fils de son frére.

PERSÉE.

Reine, le sang des dieux vaut bien celuy des roys;
Mais nous en parlerons encor quelqu'autre fois...
Voicy le roy qui vient.

SCENE II.

CEPHÉE, CASSIOPE, PHINÉE, PERSÉE,
Suite du Roy et de la Reine.

Cephée.

N'en parlons plus, Phinée,
Et laissons d'Androméde aller la destinée.
Vostre amour fait pour elle un inutile effort:
Je la doy comme une autre au triste choix du sort;
Elle est cause du mal, puisqu'elle l'est du crime.
Peut-estre qu'il la veut pour derniére victime,
Et que nos châtimens deviendroient éternels
S'ils ne pouvoient tomber sur les vrais criminels.

Phinée.

Est-ce un crime en ces lieux, Seigneur, que d'estre belle?

Cephée.

Elle a rendu par là sa mére criminelle.

Phinée.

C'est donc un crime icy que d'avoir de bons yeux
Qui sçachent bien juger d'un tel présent des cieux?

Cephée.

Qui veut en bien juger n'a point le privilége
D'aller jusqu'au blasphème et jusqu'au sacrilége.

Cassiope.

Ce blasphème, Seigneur, dequoy vous m'accusez...

Cephée.

Madame, après les maux que vous avez causez,
C'est à vous à pleurer, et non à vous défendre.
Voyez, voyez quel sang vous avez fait répandre,

Et ne laissez paroistre en cette occasion
Que larmes, que soûpirs et que confusion.
(*A Phinée.*)
Je vous le dis encor, elle la crût trop belle,
Et peut-estre le sort l'en veut punir en elle :
Desrober Androméde à cette élection,
C'est desrober sa mére à sa punition.

PHINÉE.

Déjà cinq fois, Seigneur, à ce choix exposée,
Vous voyez que cinq fois le sort l'a refusée.

CEPHÉE.

Si le couroux du Ciel n'en veut point à ses jours,
Ce qu'il a fait cinq fois, il le fera toûjours.

PHINÉE.

Le tenter si souvent, c'est lasser sa clémence;
Il pourra vous punir de trop de confiance.
Vouloir toûjours faveur, c'est trop luy demander,
Et c'est un crime enfin que de tant hazarder.
Mais quoy ! n'est-il, Seigneur, ny bonté paternelle,
Ny tendresse du sang, qui vous parle pour elle?

CEPHÉE.

Ah ! ne m'arrachez point mon sentiment secret.
Phinée, il est tout vray, je l'expose à regret.
J'aime que vostre amour en sa faveur me presse;
La nature en mon cœur avec luy s'intéresse,
Mais elle ne sçauroit mettre d'accord en moy
Les tendresses d'un pére et les devoirs d'un roy,
Et, par une justice à moy-mesme sévére,
Je vous refuse en roy ce que je veux en pére.

PHINÉE.

Quelle est cette justice et quelles sont ces loix
Dont l'aveugle rigueur s'étend jusques aux rois?

CEPHÉE.

Celles que font les dieux, qui, tous rois que nous sommes,
Punissent nos forfaits ainsi que ceux des hommes,
Et qui ne nous font part de leur sacré pouvoir
Que pour le mesurer aux régles du devoir.
Que diroient mes sujets si je me faisois grace,
Et si, durant qu'au monstre on expose leur race,
Ils voyoient, par un droit tyrannique et honteux,
Le crime en ma maison et la peine sur eux?

PHINÉE.

Heureux sont les sujets, heureuses les provinces,
Dont le sang peut payer pour celuy de leurs princes!

CEPHÉE.

Mais heureux est le prince, heureux sont ses projets,
Quand il se fait justice ainsi qu'à ses sujets!
Nostre oracle, après tout, n'excepte point ma fille;
Ses termes généraux comprennent ma famille,
Et ne confondre pas ce qu'il a confondu,
C'est se mettre au dessus du dieu qui l'a rendu.

PERSÉE.

Seigneur, s'il m'est permis d'entendre vostre oracle,
Je croy qu'à sa priére il donne peu d'obstacle;
Il parle d'Andromède, il la nomme, il suffit:
Arrétez-vous pour elle à ce qu'il vous en dit.
La séparer long-temps d'un amant si fidelle,
C'est tout le châtiment qu'il semble vouloir d'elle:
Differez son hymen sans l'exposer au choix.
Le Ciel, assez souvent doux aux crimes des rois,
Quand il leur a montré quelque legére haine,
Répand sur leurs sujets le reste de leur peine.

CEPHÉE.

Vous prenez mal l'oracle, et, pour l'expliquer mieux,

Sçachez... Mais quel éclat vient de fraper mes yeux?
D'où partent ces longs traits de nouvelles lumiéres?

(*Le ciel s'ouvre durant cette contestation du roy avec Phinée, et fait voir dans un profond éloignement l'étoille de Vénus qui sert de machine pour apporter cette déesse jusqu'au milieu du théatre. Elle s'avance lentement, sans que l'œil puisse découvrir à quoy elle est suspendue, et cependant le peuple a loisir de luy adresser ses vœux par cet hymne que chantent les musiciens.*)

PERSÉE.

Du ciel, qui vient d'ouvrir ses luisantes barriéres,
D'où quelque déïté vient, ce semble, icy-bas
Terminer elle-mesme entre vous ces debats.

CASSIOPE.

Ah! je la reconnoy, la déesse d'Eryce :
C'est elle, c'est Vénus, à mes vœux si propice;
Je voy dans ses regards mon bon-heur renaissant.
Peuple, faites des vœux, tandis qu'elle descend.

SCENE III.

VENUS, CEPHÉE, CASSIOPE, PERSÉE, PHINÉE, CHŒUR DE MUSIQUE, SUITE DU ROY ET DE LA REINE.

CHŒUR.

Reine de Paphe et d'Amathonte,
Mére d'Amour et fille de la Mer,
Peux-tu voir sans un peu de honte
Que contre nous elle ait voulu s'armer,

Et que du mesme sein qui fut ton origine
Sorte nostre ruïne?

Peux-tu voir que de la mesme onde
Il ose naistre un tel monstre après toy,
Que d'où vint tant de bien au monde
Il vienne enfin tant de mal et d'effroy,
Et que l'heureux berceau de ta beauté suprême
Enfante l'horreur mesme?

Venge l'honneur de ta naissance,
Qu'on a souillé par un tel attentat;
Ren-luy sa premiere innocence,
Et tu rendras le calme à tout l'Etat,
Et nous dirons enfin que d'où le mal procéde
Part aussi le reméde.

CASSIOPE.

Peuple, elle veut parler : silence à la déesse!
Silence, et préparez vos cœurs à l'allegresse!
Elle a receu nos vœux et les daigne exaucer!
Ecoutez-en l'effet, qu'elle va prononcer.

VENUS, *au milieu de l'air.*

Ne tremblez plus, mortels; ne tremble plus, ô mére!
On va jetter le sort pour la derniere fois,
Et le Ciel ne veut plus qu'un choix
Pour appaiser de tout point sa colére :
Andromède ce soir aura l'illustre époux
Qui seul est digne d'elle et dont seule elle est digne;
Préparez son hymen, où, pour faveur insigne,
Les dieux ont résolu de se joindre avec vous.

PHINÉE, *à Céphée.*

Souffrez que sans tarder je porte à ma princesse,
Seigneur, l'heureux arrest qu'a donné la déesse.

CEPHÉE.

Allez, l'impatience est trop juste aux amants.

CASSIOPE, *voyant remonter Vénus.*

Suivons-la dans le ciel par nos remercîments,
Et, d'une voix commune adorant sa puissance,
Montrons à ses faveurs nostre reconnoissance.

CHŒUR.

Ainsi toûjours sur tes autels
Tous les mortels
Offrent leurs cœurs en sacrifice,
Ainsi le zéphyre en tout temps
Sur tes palais de Cythére et d'Eryce
Fasse régner les graces du printemps.

Daigne affermir l'heureuse paix
Qu'à nos souhaits
Vient de promettre ton oracle,
Et fay pour ces jeunes amants,
Pour qui tu viens de faire ce miracle,
Un siécle entier de doux ravissements.

Dans nos campagnes et nos bois
Toutes nos voix
Beniront tes douces atteintes,
Et dans les rochers d'alentour
La mesme Echo qui redisoit nos plaintes
Ne redira que des soûpirs d'amour.

CEPHÉE.

C'est assez, la déesse est déja disparuē,
Ses derniéres clartez se perdent dans la nuē;
Allons jetter le sort pour la derniére fois.
Malheureux le dernier que foudroîra son choix,
Et dont en ce grand jour la perte domestique

Souillera de ses pleurs l'allegresse publique!
Madame, cependant songez à préparer
Cet hymen que les dieux veulent tant honorer;
Rendez-en l'appareil digne de ma puissance,
Et digne, s'il se peut, d'une telle présence.

CASSIOPE.

J'obéïs avec joye, et c'est me commander
Ce qu'avec passion j'allois vous demander.

SCENE IV.

CASSIOPE, PERSÉE, SUITE DE LA REINE.

CASSIOPE.

Et bien! vous le voyez, ce n'étoit pas un crime,
Et les dieux ont trouvé cet hymen légitime,
Puisque leur ordre exprès nous le fait achever,
Et que par leur presence ils doivent l'approuver.
Mais quoy! vous soûpirez?

PERSÉE.

J'en ay bien lieu, Madame.

CASSIOPE.

Le sujet?

PERSÉE.

Vostre joye.

CASSIOPE.

Elle vous gesne l'ame?

PERSÉE.

Après ce que j'ay dit, douter d'un si beau feu,
Reine, c'est ou m'entendre ou me croire bien peu;
Mais ne me forcez pas du moins à vous le dire,
Quand mon ame en frémit et mon cœur en soupire.

Pouvois-je avoir des yeux et ne pas l'adorer,
Et pourrois-je la perdre et n'en pas soûpirer?

CASSIOPE.

Quel espoir formiez-vous, puisqu'elle étoit promise,
Et qu'en vain son bon-heur domptoit vostre franchise?

PERSÉE.

Vouloir que la raison régne sur un amant,
C'est estre plus que luy dedans l'aveuglement.
Un cœur digne d'aimer court à l'objet aimable
Sans penser au succès dont sa flame est capable;
Il s'abandonne entier et n'examine rien:
Aimer est tout son but, aimer est tout son bien;
Il n'est difficulté ny péril qui l'étonne.
« Ce qui n'est point à moy n'est encor à personne,
Disois-je, et ce rival qui posséde sa foy,
S'il espére un peu plus, n'obtient pas plus que moy. »
Voilà durant vos maux dequoy vivoit ma flame
Et les douces erreurs dont je flatois mon ame.
Pour nourrir des desirs d'un beau feu trop contents,
C'étoit assez d'espoir que d'espérer au temps:
Luy qui fait chaque jour tant de métamorphoses
Pouvoit en ma faveur faire beaucoup de choses.
Mais enfin la déesse a prononcé ma mort,
Et je suis ce dernier sur qui tombe le sort;
J'étois indigne d'elle et de son hyménée,
Et toutefois, hélas! je valois bien Phinée.

CASSIOPE.

Vous plaindre en cet état, c'est tout ce que je puis.

PERSÉE.

Vous vous plaindrez peut-estre apprenant qui je suis.
Vous ne vous trompiez point touchant mon origine,
Lors que vous la jugiez ou royale ou divine:

Mon pére est... Mais pourquoy contre vous l'animer?
Puisqu'il nous faut mourir, mourons sans le nommer;
Il vengeroit ma mort si j'avois fait connoistre
De quel illustre sang j'ay la gloire de naistre,
Et vostre grand bon-heur seroit mal asseuré
Si vous m'aviez connu sans m'avoir préféré.
C'est trop perdre de temps, courons à vostre joye,
Courons à ce bonheur que le Ciel vous envoye:
J'en veux estre témoin, afin que mon tourment
Puisse par ce poison finir plus promptement.

CASSIOPE.

Le temps vous fera voir pour souverain reméde
Le peu que vous perdez en perdant Androméde,
Et les dieux, dont pour nous vous voyez la bonté,
Vous rendront bien-tost plus qu'ils ne vous ont osté.

PERSÉE.

Ny le temps ny les dieux ne feront ce miracle;
Mais allons, à vostre heur je ne mets point d'obstacle.
Reine, c'est l'affoiblir que de le retarder,
Et les dieux ont parlé : c'est à moy de céder.

ACTE II

DECORATION

Cette place publique s'évanoüit en un instant pour faire place à un jardin délicieux, et ces grands palais sont changez en autant de vases de marbre blanc qui portent alternativement les uns des statuës d'où sortent autant de jets d'eau, les autres des myrthes, des jasmins et d'autres arbres de cette nature. De chaque costé se détache un rang d'orangers dans de pareils vases, qui viennent former un admirable berceau jusqu'au milieu du théâtre, et le séparent ainsi en trois allées, que l'artifice ingénieux de la perspective fait paroistre longues de plus de mille pas. C'est là qu'on voit Andromède avec ses nymphes, qui cueillent des fleurs et en composent une guirlande dont cette princesse veut couronner Phinée, pour le récompenser, par cette galanterie, de la bonne nouvelle qu'il luy vient d'apporter.

SCENE PREMIERE.

ANDROMEDE, Chœur de Nymphes.

ANDROMEDE.

NYMPHES, nostre guirlande est encor mal ornée,
Et devant qu'il soit peu nous reverrons Phinée,
Que de ma propre main j'en voulois couronner
Pour les heureux avis qu'il vient de me donner.
Toutefois la faveur ne seroit pas bien grande,
Et mon cœur, après tout, vaut bien une guirlande;

Dans l'état où le Ciel nous a mis aujourd'huy,
C'est l'unique présent qui soit digne de luy.
Quittez, nymphes, quittez ces peines inutiles :
L'augure déplairoit de tant de fleurs stériles;
Il faut à nostre hymen des présages plus doux.
Dites-moy cependant laquelle d'entre vous...
Mais il faut me le dire, et sans faire les fines.

AGLANTE.

Quoy, Madame ?

ANDROMEDE.

A tes yeux je voy que tu devines:
Dy-moy donc d'entre vous laquelle a retenu
En ces lieux jusqu'icy cet illustre inconnu,
Car enfin ce n'est point sans un peu de mystére
Qu'un tel héros s'attache à la cour de mon pére:
Quelque chaisne l'arreste et le force à tarder.
Qu'on ne perde point temps à s'entre-regarder:
Parlez, et d'un seul mot éclaircissez mes doutes.
Aucune ne répond, et vous rougissez toutes!
Quoy ! toutes l'aimez-vous? un si parfait amant
Vous a-t'il sceu charmer toutes également?
Il n'en faut point rougir, il est digne qu'on l'aime;
Si je n'aimois ailleurs, peut-estre que moy-mesme,
Ouy, peut-estre, à le voir si bien fait, si bien né,
Il auroit eu mon cœur s'il n'eust été donné.
Mais j'aime trop Phinée, et le change est un crime.

AGLANTE.

Ce héros vaut beaucoup, puisqu'il a vostre estime;
Mais il sçait ce qu'il vaut, et n'a jusqu'à ce jour
A pas une de nous daigné montrer d'amour.

ANDROMEDE.

Que dis-tu?

AGLANTE.

Pas fait mesme une offre de service.

ANDROMEDE.

Ah! c'est dequoy rougir toutes avec justice,
Et la honte à vos fronts doit bien cette couleur,
Si tant de si beaux yeux ont pû manquer son cœur.

CEPHALIE.

Où les vostres, Madame, épandent leur lumiére,
Cette honte pour nous est assez coûtumiére.
Les plus vives clartez s'éteignent auprès d'eux,
Comme auprès du soleil meurent les autres feux,
Et, pour peu qu'on vous voye et qu'on vous considére,
Vous ne nous laissez point de conquestes à faire.

ANDROMEDE.

Vous étes une adroite, achevez, achevez :
C'est peut-estre en effet vous qui le captivez,
Car il aime, et j'en voy la preuve trop certaine.
Chaque fois qu'il me parle, il semble estre à la gesne;
Son visage et sa voix changent à tous propos,
Il hésite, il s'égare au bout de quatre mots,
Ses discours vont sans ordre, et plus je les écoute,
Plus j'entens des soûpirs dont j'ignore la route.
Où vont-ils, Céphalie, où vont-ils? Répondez.

CEPHALIE.

C'est à vous d'en juger, vous qui les entendez.

UN PAGE, *chantant sans estre veu.*

Qu'elle est lente, cette journée!

ANDROMEDE.

Taisons-nous, cette voix me parle pour Phinée;
Sans doute il n'est pas loin, et veut à son retour

Que des accens si doux m'expliquent son amour.

PAGE.

Qu'elle est lente, cette journée
Dont la fin me doit rendre heureux !
Chaque moment à mon cœur amoureux
Semble durer plus d'une année.
O Ciel ! quel est l'heur d'un amant,
Si, quand il en a l'asseurance,
Sa juste impatience
Est un nouveau tourment !

Je doy posséder Andromède !
Juge, soleil, quel est mon bien !
Vis-tu jamais amour égal au mien ?
Vois-tu beauté qui ne luy céde?
Puis donc que la longueur du jour
De mon nouveau mal est la source,
Précipite ta course
Et tarde ton retour.

Tu luis encor, et ta lumiére
Semble se plaire à m'affliger :
Ah ! mon amour te va bien obliger
A quitter soudain ta carriére.
Vien, soleil, vien voir la beauté
Dont le divin éclat me dompte,
Et tu fuiras de honte
D'avoir moins de clarté.

SCENE II.

PHINÉE, ANDROMEDE, Chœur de Nymphes, Suite de Phinée.

Phinée.

Ce n'est pas mon dessein, Madame, de surprendre,
Puis qu'avant que d'entrer je me suis fait entendre.

Andromede.

Vos vœux, pour les cacher, n'étoient pas criminels,
Puisqu'ils suivent des dieux les ordres eternels.

Phinée.

Que me direz-vous donc de leur galanterie?

Andromede.

Que je vay vous payer de vostre flaterie.

Phinée.

Comment?

Andromede.

En vous donnant de semblables témoins,
Si vous aimez beaucoup, que je n'aime pas moins.
Approchez, Liriope, et rendez-luy son change;
C'est vous, c'est vostre voix que je veux qui me venge.
De grace, écoutez-la : nous avons écouté,
Et demandons silence après l'avoir prété.

Liriope *chante.*

Phinée est plus aimé qu'Androméde n'est belle;
Bien qu'icy bas tout céde à ses attraits,
Comme il n'est point de si doux traits,
Il n'est point de cœur si fidelle.
De mille appas son visage semé
La rend une merveille,

Mais, quoy qu'elle soit sans pareille,
Phinée est encor plus aimé.

Bien que le juste Ciel fasse voir que sans crime
On la préfére aux nymphes de la mer,
Ce n'est que de sçavoir aimer
Qu'elle-mesme veut qu'on l'estime:
Chacun, d'amour pour elle consumé,
D'un cœur luy fait un temple,
Mais, quoy qu'elle soit sans exemple,
Phinée est encor plus aimé.

Enfin, si ses beaux yeux passent pour un miracle,
C'est un miracle aussi que son amour,
Pour qui Vénus en ce beau jour
A prononcé ce digne oracle :
Le Ciel luy-mesme, en la voyant charmé,
La juge incomparable;
Mais, quoy qu'il l'ait faite adorable,
Phinée est encor plus aimé.

(Cet air chanté, le page de Phinée et cette nymphe font un dialogue en musique, dont chaque couplet a pour refrain l'oracle que Vénus a prononcé au prémier acte en faveur de ses deux amans, chanté par les deux voix unies, et répété par le chœur entier de la musique.)

PAGE.

Heureux amant!

LIRIOPE.

Heureuse amante!

PAGE.

Ils n'ont qu'une ame.

LIRIOPE.

Ils n'ont tous deux qu'un cœur.

PAGE.

Joignons nos voix pour chanter leur bon-heur.

LIRIOPE.

Joignons nos voix pour benir leur attente.

PAGE ET LIRIOPE.

Andromède ce soir aura l'illustre époux
Qui seul est digne d'elle et dont seule elle est digne.
Préparons son hymen, où, pour faveur insigne,
Les dieux ont résolu de se joindre avec nous.

CHŒUR.

Préparons son hymen, où, pour faveur insigne,
Les dieux ont résolu de se joindre avec nous.

PAGE.

Le Ciel le veut.

LIRIOPE.

Vénus l'ordonne.

PAGE.

L'amour les joint.

LIRIOPE.

L'hymen va les unir.

PAGE.

Douce union, que chacun doit benir!

LIRIOPE.

Heureuse amour, qu'un tel succès couronne!

PAGE ET LIRIOPE.

Andromède ce soir aura l'illustre époux
Qui seul est digne d'elle et dont seule elle est digne.
Préparons son hymen, où, pour faveur insigne,
Les dieux ont résolu de se joindre avec nous.

CHŒUR.

Préparons son hymen, où, pour faveur insigne,
Les dieux ont résolu de se joindre avec nous.

ANDROMEDE.

Il n'en faut point mentir, leur accord m'a surprise.

PHINÉE.

Madame, c'est ainsi que tout me favorise,
Et que tous vos sujets soûpirent en ces lieux
Aprés l'heureux effet de cet arrest des dieux,
Que leurs souhaits unis...

SCENE III.

PHINÉE, ANDROMEDE, TIMANTE, CHŒUR DE NYMPHES, SUITE DE PHINÉE.

TIMANTE.

Ah! Seigneur! ah! Madame!

PHINÉE.

Que nous veux-tu, Timante, et qui trouble ton ame?

TIMANTE.

Le pire des malheurs.

PHINÉE.

Le roy seroit-il mort?

TIMANTE.

Non, Seigneur; mais enfin le triste choix du sort
Vient de tomber... hélas! pourray-je vous le dire?

ANDROMEDE.

Est-ce sur quelque objet pour qui ton cœur soupire?

TIMANTE.

Soûpirer à vos yeux du pire de ses coups,
N'est-ce pas dire assez qu'il est tombé sur vous?

PHINÉE.

Qui te fait nous donner de si vaines alarmes?

TIMANTE.

Si vous n'en croyez pas mes soûpirs et mes larmes,
Vous en croirez le roy, qui bien-tost à vos yeux
La va livrer luy-mesme aux ministres des dieux.

PHINÉE.

C'est nous faire, Timante, un conte ridicule,
Et je tiendrois le roy bien simple et bien crédule
Si plus qu'une déesse il en croyoit le sort.

TIMANTE.

Le roy, non plus que vous, ne l'a pas crû d'abord;
Il a fait par trois fois essayer sa malice,
Et l'a veu par trois fois faire mesme injustice...
Du vase par trois fois ce beau nom est sorty.

PHINÉE.

Et toutes les trois fois le sort en a menty!
Le Ciel a fait pour vous une autre destinée;
Son ordre est immüable, il veut nostre hyménée;
Il le veut, il y met le bon-heur de ces lieux,
Et ce n'est pas au sort à démentir les dieux.

ANDROMEDE.

Assez souvent le Ciel, par quelque fausse joye,
Se plaist à prévenir les maux qu'il nous envoye;
Du moins il m'a rendu quelques momens bien doux
Par ce flatteur espoir que j'allois estre à vous.
Mais, puisque ce n'étoit qu'une trompeuse attente,
Gardez mon souvenir, et je mourray contente.

PHINÉE.

Et vous mourrez contente ! et j'ay pû mériter
Qu'avec contentement vous puissiez me quitter !
Détacher sans regret vostre ame de la mienne !
Vouloir que je le voye et que je m'en souvienne !
Et mon fidelle amour, qui receut vostre foy,
Vous trouve indifférente entre la mort et moy !
Ouy, je m'en souviendray. Vous le voulez, Madame,
J'accepte le supplice où vous livrez mon ame ;
Mais, quelque peu d'amour que vous me fassiez voir,
Le mien n'oublîra pas les loix de son devoir.
Je doy malgré le sort, je doy malgré vous-mesme,
Si vous aimez si mal, vous montrer comme on aime,
Et faire reconnoistre aux yeux qui m'ont charmé
Que j'étois digne au moins d'estre un peu mieux aimé ;
Vous l'avoûrez bien-tost, et j'auray cette gloire,
Qui dans tout l'avenir suivra nostre mémoire,
Que, pour se voir quitter avec contentement,
Un amant tel que moy n'en est pas moins amant.

ANDROMEDE.

C'est donc trop peu pour moy que des malheurs si proches
Si vous ne les croissez par d'injustes reproches !
Vous quitter sans regret ! Les dieux me sont témoins
Que j'en montrerois plus si je vous aimois moins :
C'est pour vous trop aimer que je paroy toute autre ;
J'étouffe ma douleur pour n'aigrir pas la vostre ;
Je retiens mes soûpirs de peur de vous fascher,
Et me montre insensible afin de moins toucher.
Hélas ! si vous sçavez faire voir comme on aime,
Du moins vous voyez mal quand l'amour est extrème,
Ouy, Phinée, et je doute, en courant à la mort,
Lequel m'est plus crüel, ou de vous ou du sort.

PHINÉE.

Hélas! qu'il étoit grand, quand je l'ay crû s'éteindre,
Vostre amour, et qu'à tort ma flame osoit s'en plaindre!
Princesse, vous pouvez me quitter sans regret,
Vous ne perdez en moy qu'un amant indiscret,
Qu'un amant téméraire, et qui mesme a l'audace
D'accuser vostre amour quand vous luy faites grace.
Mais, pour moy, dont la perte est sans comparaison,
Qui perds, en vous perdant, et lumiére et raison,
Je n'ay que ma douleur, qui m'aveugle et me guide;
Dessus toute mon ame elle seule préside;
Elle y régne, et je céde entier à son transport,
Mais je ne céde pas aux caprices du sort.
  Que le roy, par scrupule, à sa rigueur défére,
Qu'une indigne équité le fasse injuste pére,
La reine et mon amour sçauront bien empescher
Qu'un choix si criminel ne coûte un sang si cher.
J'ose tout, je puis tout, après un tel oracle.

TIMANTE.

La reine est hors d'état d'y joindre aucun obstacle:
Surprise comme vous d'un tel évenement,
Elle en a, de douleur, perdu tout sentiment,
Et sans doute le roy livrera la princesse
Avant qu'on l'ait pû voir sortir de sa foiblesse.

PHINÉE.

Et bien! mon amour seul sçaura jusqu'au trépas,
Malgré tous...

ANDROMEDE.

Le roy vient, ne vous emportez pas.

SCENE IV.

CEPHÉE, PHINÉE, ANDROMEDE, PERSÉE, TIMANTE, Chœur de Nymphes, Suite du Roy et de Phinée.

Cephée.

Ma fille, si tu sçais les nouvelles funestes
De ce dernier effort des coléres célestes,
Si tu sçais de ton sort l'impitoyable cours,
Qui fait le plus crüel du plus beau de nos jours,
Epargne ma douleur, juges-en par sa cause,
Et va, sans me forcer à te dire autre chose.

Andromede.

Seigneur, je vous l'avouë, il est bien rigoureux
De tout perdre au moment qu'on se doit croire heureux,
Et le coup qui surprend un espoir légitime
Porte plus d'une mort au cœur de la victime;
Mais enfin il est juste, et je le doy benir:
La cause des malheurs le doit faire finir.
Le Ciel, qui se repent si tost de ses caresses,
Verra plus de constance en moy qu'en ses promesses,
Heureuse si mes jours, un peu précipitez,
Satisfont à ces dieux pour moy seule irritez,
Si je suis la derniére à leur couroux offerte,
Si le salut public peut naistre de ma perte;
Malheureuse pourtant de ce qu'un si grand bien
Vous a déja coûté d'autre sang que le mien,
Et que je ne suis pas la prémiere et l'unique
Qui rende à vostre État la seureté publique.

PHINÉE.

Quoy! vous vous obstinez encore à me trahir?

ANDROMEDE.

Je vous plains, je me plains, mais je dois obéïr.

PHINÉE.

Honteuse obéïssance, à qui vostre amour céde.

CEPHÉE.

Obéïssance illustre et digne d'Androméde.
Son nom, comblé par là d'un immortel honneur...

PHINÉE.

Je l'empescheray bien, ce funeste bon-heur!
Androméde est à moy, vous me l'avez donnée.
Le Ciel pour nostre hymen a pris cette journée,
Vénus l'a commandé : qui me la peut oster?
Le sort auprés des dieux se doit-il écouter?
Ah! si j'en vois icy les infames ministres
S'apprester aux effets de ses ordres sinistres...

CEPHÉE.

Apprenez que le sort n'agit que sous les dieux,
Et souffrez, comme moy, le bon-heur de ces lieux.
Vostre perte n'est rien au prix de ma misére:
Vous n'étes qu'amoureux, Phinée, et je suis pére;
Il est d'autres objets dignes de vostre foy,
Mais il n'est point ailleurs d'autres filles pour moy.
Songez donc mieux qu'un pére à ces affreux ravages
Que par tout de ce monstre épandirent les rages,
Et n'en rappelez pas l'épouvantable horreur
Pour trop croire et trop suivre une aveugle fureur.

PHINÉE.

Que de nouveau ce monstre entré dessus vos terres
Fasse à tous vos sujets d'impitoyables guerres,
Le sang de tout un peuple est trop bien employé

Quand celuy de ses rois en peut estre payé,
Et je ne connoy point d'autre perte publique,
Que celle où vous condamne un sort si tyrannique.

CEPHÉE.

Craignez ces mesmes dieux, qui président au sort.

PHINÉE.

Qu'entr'eux-mesmes ces dieux se montrent donc d'accord.
Quelle crainte, aprés tout, me pourroit y résoudre?
S'ils m'ostent Andromède, ont-ils quelqu'autre foudre?
Il n'est plus de respect qui puisse rien sur moy :
Andromède est mon sort et mes dieux et mon roy.
Punissez un impie et perdez un rebelle ;
Satisfaites le sort en m'exposant pour elle,
J'y cours, mais autrement je jure ses beaux yeux,
Et mes uniques rois, et mes uniques dieux...

(Icy le tonnerre commence à rouler avec un si grand bruit, et accompagné d'éclairs redoublez avec tant de promptitude, que cette feinte donne de l'epouvante aussi-bien que de l'admiration, tant elle approche du naturel. On voit cependant descendre Æole avec huit vents, dont quatre sont à ses deux costez, en sorte toutefois que les deux plus proches sont portez sur le mesme nuage que luy, et les deux plus esloignez sont comme volans en l'air tout contre ce mesme nüage. Les quatre autres paroissent deux à deux au milieu de l'air sur les aisles du théatre, deux à la main gauche et deux à la main droite, ce qui n'empesche pas Phinée de continuer ses blasphèmes.)

SCENE V.

ÆOLE, Huit Vents, CEPHÉE, PERSÉE, PHINÉE, ANDROMEDE,
Chœur de Nymphes, Suite du Roy et de Phinée.

Cephée.

Arrétez ! ce nuage enferme une tempeste
Qui peut-estre déja menace vostre teste.
N'irritez plus les dieux déja trop irritez.

Phinée.

Qu'il créve, ce nüage, et que ces déïtez...

Cephée.

Ne les irritez plus, vous dy-je, et prenez garde...

Phinée.

A les trop irriter qu'est-ce que je hazarde?
Que peut craindre un amant quand il voit tout perdu?
Tombe, tombe sur moy leur foudre, s'il m'est dû !
Mais, s'il est quelque main assez lasche et traîtresse
Pour suivre leur caprice et saisir ma princesse,
Seigneur, encor un coup, je jure ses beaux yeux,
Et mes uniques rois, et mes uniques dieux...

Æole, *au milieu de l'air.*

Téméraire mortel, n'en dy pas davantage :
Tu n'obliges que trop les dieux à te haïr.
Quoy que pense attenter l'orgueil de ton courage,
Ils ont trop de moyens de se faire obeïr.
Connoy-moy pour ton infortune :
Je suis Æole, roy des vents.

Partez, mes orageux suivans;
Faites ce qu'ordonne Neptune.

(*Ce commandement d'Æole produit un spectacle étrange et merveilleux tout ensemble. Les deux vents qui estoient à ses costez suspendus en l'air s'envolent, l'un à gauche et l'autre à droit; deux autres remontent avec luy dans le ciel sur le mesme nüage qui les vient d'apporter; deux autres qui étoient à sa main gauche sur les aisles du théatre s'avancent au milieu de l'air, où, ayant fait un tour ainsi que deux tourbillons, ils passent au costé droit du théatre, d'où les deux derniers fondent sur Andromede, et, l'ayant saisie chacun par un bras, ils l'enlevent de l'autre costé jusque dans les nuës.*)

ANDROMEDE.

O Ciel!

CEPHÉE.

Ils l'ont saisie et l'enlevent en l'air.

PHINÉE.

Ah! ne présumez pas ainsi me la voler:
Je vous suivray par tout, malgré vostre surprise.

SCENE VI.

CEPHÉE, PERSÉE, SUITE DU ROY.

PERSÉE.

Seigneur, un tel péril ne veut point de remise;
Mais espérez encor, je vole à son secours

Et vay forcer le sort à prendre un autre cours.

CEPHÉE.

Vingt amans pour Nerée en firent l'entreprise,
Mais il n'est point d'effort que ce monstre ne brise:
Tous voulurent sauver ses attraits adorez,
Tous furent avec elle à l'instant dévorez.

PERSÉE.

Le Ciel aime Andromède, il veut son hyménée,
Seigneur, et, si les vents l'arrachent à Phinée,
Ce n'est que pour la rendre à quelque illustre époux
Qui soit plus digne d'elle et plus digne de vous.
A quelqu'autre par là les dieux l'ont réservée.
Vous sçaurez qui je suis quand je l'auray sauvée.
Adieu, par des chemins aux hommes inconnus
Je vay mettre en effet l'oracle de Vénus.
Le temps nous est trop cher pour le perdre en paroles.

CEPHÉE.

Moy qui ne puis former d'espérances frivoles,
Pour ne voir point courir ce grand cœur au trépas,
Je vay faire des vœux qu'on n'écoutera pas.

ACTE III

DECORATION

Il se fait icy une si étrange metamorphose qu'il semble qu'avant de sortir de ce jardin Persée ait découvert cette monstrüeuse téte de Meduse qu'il porte par tout sous son bouclier. Les myrthes et les jasmins qui le composoient sont devenus des rochers affreux dont les masses, inégalement escarpées et bossuës, suivent si parfaitement le caprice de la nature qu'il semble qu'elle ait plus contribué que l'art à les placer ainsi des deux costez du théatre. C'est enquoy l'artifice de l'ouvrier est merveilleux et se fait voir d'autant plus qu'il prend soin de se cacher. Les vagues s'emparent de toute la scéne, à la réserve de cinq ou six pieds qu'elles laissent pour leur servir de rivage. Elles sont dans une agitation continüelle, et composent comme un golfe enfermé entre ces deux rangs de falaises. On en voit l'embouchûre se dégorger dans la pleine mer, qui paroît si vaste et d'une si grande étenduë qu'on jureroit que les vaisseaux qui flottent près de l'orizon, dont la veuë est bornée, sont éloignez de plus de six lieuës de ceux qui les considerent. Il n'y a personne qui ne juge que cet horrible spectacle est le funeste appareil de l'injustice des dieux et du supplice d'Andromède : aussi la voit-on au haut des nuës, d'où les deux vents qui l'ont enlevée l'apportent avec impétuosité et l'attachent au pied d'un de ces rochers.

SCENE PREMIERE.

ANDROMEDE, *au pied d'un rocher,*
DEUX VENTS QUI L'Y ATTACHENT, TIMANTE,
CHŒUR DE PEUPLE SUR LE RIVAGE.

TIMANTE.

ALLONS voir, chers amis, ce qu'elle est devenüe,
La princesse, et mourir, s'il se peut, à sa veuë.

CHŒUR.

La voilà que ces vents achevent d'attacher,
En infames bourreaux, à ce fatal rocher.

TIMANTE.

Ouy, c'est elle, sans doute. Ah! l'indigne spectacle!

CHŒUR.

Si le Ciel n'est injuste, il luy doit un miracle.

(*Les vents s'envolent.*)

TIMANTE.

Il en fera voir un, s'il en croit nos desirs.

ANDROMEDE.

O dieux!

TIMANTE.

Avec respect écoutons ses soûpirs,
Et puissent les accens de ses prémiéres plaintes
Porter dans tous nos cœurs de mortelles atteintes!

ANDROMEDE.

Affreuse image du trépas,
Qu'un triste honneur m'avoit fardée,
Surprenantes horreurs, épouvantable idée,
Qui tantost ne m'ébranliez pas,
Que l'on vous conçoit mal quand on vous envisage

Avec un peu d'éloignement!
Qu'on vous méprise alors, qu'on vous brave aisément!
Mais que la grandeur de courage
Devient d'un difficile usage
Lors qu'on touche au dernier moment!

Icy seule, et de toutes parts
A mon destin abandonnée,
Icy que je n'ay plus ny parens, ny Phinée,
Sur qui détourner mes regards,
L'attente de la mort de tout mon cœur s'empare,
Il n'a qu'elle à considérer;
Et, quoy que de ce monstre il s'ose figurer,
Ma constance, qui s'y prépare,
Le trouve d'autant plus barbare
Qu'il différe à me dévorer.

Etrange effet de mes malheurs!
Mon ame traisnante, abatuë,
N'a qu'un moment à vivre, et ce moment me tuë
A force de vives douleurs.
Ma frayeur a pour moy mille mortelles feintes,
Cependant que la mort me fuit;
Je pasme au moindre vent, je meurs au moindre bruit,
Et mes espérances éteintes
N'attendent la fin de mes craintes
Que du monstre qui les produit.

Qu'il tarde à suivre mes desirs,
Et que sa crüelle paresse
A ce cœur dont ma flame est encor la maîtresse
Coûte d'amers et longs soûpirs!
O toy dont jusqu'icy la douceur m'a suivie,

Va-t'en, souvenir indiscret,
Et, cessant de me faire un entretien secret
De ce prince qui m'a servie,
Laisse-moy sortir de la vie
Avec un peu moins de regret!

C'est assez que tout l'univers
Conspire à faire mes supplices:
Ne les redouble point, toy qui fus mes délices,
En me montrant ce que je perds.
Laisse-moy...

SCENE II.

CASSIOPE, ANDROMEDE, TIMANTE,
Chœur de peuple.

Cassiope.

Me voicy, qui seule ay fait le crime!
Me voicy, justes dieux! prenez vostre victime.
S'il est quelque justice encore parmy vous,
C'est à moy seule, à moy, qu'est dû vostre couroux.
Punir les innocens et laisser les coupables,
Inhumains, est-ce en estre, est-ce en estre capables?
A moy tout le supplice, à moy tout le forfait.
Que faites-vous, crüels? qu'avez-vous presque fait?
Androméde est icy vostre plus rare ouvrage,
Androméde est icy vostre plus digne image,
Elle rassemble en soy vos attraits divisez:
On vous connoistra moins si vous la détruisez.
Ah! je découvre enfin d'où provient tant de haine!
Vous en étes jaloux plus que je n'en fus vaine.
Si vous la laissiez vivre, envieux tout-puissans,

Elle auroit plus que vous et d'autels et d'encens:
Chacun préféreroit le portrait au modelle,
Et bien-tost l'univers n'adoreroit plus qu'elle.

ANDROMEDE.

En l'état où je suis, le sort m'est-il trop doux,
Si vous ne me donnez de quoy craindre pour vous?
Faut-il encor ce comble à des malheurs extrèmes?
Qu'esperez-vous, Madame, à force de blasphèmes?

CASSIOPE.

Attirer et leur monstre et leur foudre sur moy.
Mais je ne les irrite, hélas! que contre toy:
Sur ton sang innocent retombent tous mes crimes,
Seule tu leur tiens lieu de mille autres victimes,
Et pour punir ta mére ils n'ont, ces crüels dieux,
Ny monstre dans la mer ny foudre dans les cieux.
Aussi sçavent-ils bien que se prendre à ta vie,
C'est percer de mon cœur la plus tendre partie;
Que je souffre bien plus en te voyant périr,
Et qu'ils me feroient grace en me faisant mourir.
Ma fille, c'est donc là cet heureux hyménée,
Cette illustre union par Vénus ordonnée,
Qu'avecque tant de pompe il falloit préparer,
Et que ces mesmes dieux devoient tant honorer!
Ce que nos yeux ont veu, n'étoit-ce donc qu'un songe,
Déesse, ou ne viens-tu que pour dire un mensonge?
Nous aurois-tu parlé sans l'aveu du destin?
Est-ce ainsi qu'à nos maux le Ciel trouve une fin?
Est-ce ainsi qu'Androméde en reçoit les caresses?
Si contre elle l'envie émeut quelques déesses,
L'amour en sa faveur n'arme-t'il point de dieux?
Sont-ils tous devenus ou sans cœur ou sans yeux?
Le maistre souverain de toute la nature

Pour de moindres beautez a changé de figure;
Neptune a soupiré pour de moindres appas;
Elle en montre à Phœbus que Daphné n'avoit pas,
Et l'Amour en Psyché voyoit bien moins de charmes
Quand pour elle il daigna se blesser de ses armes.
Qui desrobe à tes yeux le droit de tout charmer,
Ma fille? Au vif éclat qu'ils sément dans la mer,
Les tritons amoureux, malgré leurs néréïdes,
Devroient déja sortir de leurs grottes humides,
Aux fureurs de leur monstre à l'envy s'opposer,
Contre ce mesme écueil eux-mesmes l'écraser,
Et de ses os brisez, de sa rage étouffée,
Au pied de ton rocher t'élever un trophée.

ANDROMEDE, *voyant venir le monstre de loin.*

Renouveler le crime, est-ce pour les fléchir?
Vous hastez mon supplice au lieu de m'affranchir,
Vous appelez le monstre. Ah! du moins, à sa veuë,
Quittez la vanité qui m'a déja perdue;
Il n'est mortel ny dieu qui m'ose secourir.
Il vient, consolez-vous, et me laissez mourir.

CASSIOPE.

Je le voy, c'en est fait. Paroy du moins, Phinée,
Pour sauver la beauté qui t'étoit destinée;
Parois, il en est temps; viens, en dépit des dieux,
Sauver ton Androméde ou périr à ses yeux.
L'amour te le commande, et l'honneur t'en convie.
Peux-tu, si tu la perds, aimer encor la vie?

ANDROMEDE.

Il n'a manque d'amour ny manque de valeur,
Mais sans doute, Madame, il est mort de douleur;
Et, comme il a du cœur et sçait que je l'adore,
Il périroit icy s'il respiroit encore.

CASSIOPE.

Dy plûtost que l'ingrat n'ose te mériter.
Toy donc, qui plus que luy t'osois tantost vanter,
Viens, amant inconnu, dont la haute origine,
Si nous t'en voulons croire, est royale ou divine,
Viens-en donner la preuve, et, par un prompt secours,
Fay-nous voir quelle foy l'on doit à tes discours;
Supplante ton rival par une illustre audace;
Viens à droit de conqueste en occuper la place.
Andromède est à toy si tu l'oses gagner.
Quoy! lasches, le péril vous la fait dédaigner!
Il éteint en tous deux ces flames sans secondes!
Allons, mon désespoir, jusqu'au milieu des ondes
Faire servir l'effort de nos bras impuissans
D'exemple et de reproche à leurs feux languissans;
Faisons ce que tous deux devroient faire avec joye,
Détournons sa fureur dessus une autre proye,
Heureuse si mon sang la pouvoit assouvir.
Allons! Mais qui m'arreste? Ah! c'est mal me servir.

(*On voit icy Persée descendre du haut des nuës.*)

SCENE III.

ANDROMEDE, *attachée au rocher;*
PERSÉE, *en l'air sur le cheval Pegase;* CASSIOPE,
TIMANTE, ET LE CHŒUR SUR LE RIVAGE.

TIMANTE, *montrant Persée à Cassiope et l'empeschant de se jetter en la mer.*

Courez-vous à la mort quand on vole à vostre aide?
Voyez par quels chemins on secourt Andromède,

Quel héros ou quel dieu sur ce cheval aislé...

CASSIOPE.

Ah! c'est cet inconnu par mes cris appelé,
C'est luy-mesme, Seigneur, que mon ame étonnée...

PERSÉE, *en l'air sur le Pegase.*

Reine, voyez par là si je vaux bien Phinée,
Si j'étois moins que luy digne de vostre choix,
Et si le sang des dieux céde à celuy des rois.

CASSIOPE.

Rien n'égale, Seigneur, un amour si fidelle;
Combattez donc pour vous en combattant pour elle:
Vous ne trouverez point de sentimens ingrats.

PERSÉE, *à Androméde.*

Adorable princesse, advoüez-en mon bras.

CHŒUR *de musique cependant que Persée combat le monstre.*

Courage, enfant des dieux! elle est vostre conqueste,
Et jamais amant ny guerrier
Ne vit ceindre sa teste
D'un si beau myrthe ou d'un si beau laurier.

UNE VOIX, *seule.*

Androméde est le prix qui suit vostre victoire.
Combattez, combattez,
Et vos plaisirs et vostre gloire
Rendront jaloux les dieux dont vous sortez.

LE CHŒUR *répéte.*

Courage, enfant des dieux! elle est vostre conqueste,
Et jamais amant ny guerrier
Ne vit ceindre sa teste
D'un si beau myrthe ou d'un si beau laurier.

TIMANTE, *à la reine.*

Voyez de quel effet nostre attente est suivie...

Madame, elle est sauvée, et le monstre est sans vie.

PERSÉE, *ayant tué le monstre.*

Rendez graces au dieu qui m'en a fait vainqueur.

CASSIOPE.

O Ciel! que ne vous puis-je assez ouvrir mon cœur!
L'oracle de Vénus enfin s'est fait entendre :
Voilà ce dernier choix qui nous devoit tout rendre,
Et vous étes, Seigneur, l'incomparable époux
Par qui le sang des dieux se doit joindre avec nous.
Ne pense plus, ma fille, à ton ingrat Phinée:
C'est à ce grand héros que le sort t'a donnée;
C'est pour luy que le Ciel te destine aujourd'huy.
Il est digne de toy, ren-toy digne de luy.

PERSÉE.

Il faut la mériter par mille autres services;
Un peu d'espoir suffit pour de tels sacrifices.
Princesse, cependant, quittez ces tristes lieux
Pour rendre à vostre cour tout l'éclat de vos yeux.
Ces vents, ces mesmes vents qui vous ont enlevée,
Vont rendre de tout point ma victoire achevée:
L'ordre que leur prescrit mon pére Juppiter
Jusqu'en vostre palais les force à vous porter,
Les force à vous remettre où tantost leur surprise...

ANDROMEDE.

D'une frayeur mortelle à peine encor remise,
Pardonnez, grand héros, si mon étonnement
N'a pas la liberté d'aucun remercîment.

PERSÉE.

Venez, tyran des mers, réparer vostre crime;
Venez restitüer cette illustre victime;
Méritez vostre grace, impetueux mutins,
Par vostre obeïssance au maistre des destins.

(Les vents obeïssent aussi-tost à ce commandement de Persée, et on les voit en un moment détacher cette princesse et la reporter par dessus les flots jusqu'au lieu d'où ils l'avoient apportée au commencement de cet acte. En mesme temps, Persée revole en haut sur son cheval aislé, et, après avoir fait un caracol admirable au milieu de l'air, il tire du mesme costé qu'on a veu disparoistre la princesse. Tandís qu'il vole, tout le rivage retentit de cris de joye et de chants de victoire.)

CASSIOPE, *voyant Persée revoler en haut après la victoire.*

Peuple, qu'à pleine voix l'allegresse publique
Après un tel miracle en triomphe s'explique,
Et fasse retentir sur ce rivage heureux
L'immortelle valeur d'un bras si généreux.

CHŒUR.

Le monstre est mort, crions victoire,
Victoire tous, victoire à pleine voix;
Que nos campagnes et nos bois
Ne resonnent que de sa gloire!
Princesse, elle vous donne enfin l'illustre époux
Qui seul étoit digne de vous.

Vous étes sa digne conqueste,
Victoire tous, victoire à son amour!
C'est luy qui nous rend ce beau jour,
C'est luy qui calme la tempeste,
Et c'est luy qui vous donne enfin l'illustre époux
Qui seul étoit digne de vous.

CASSIOPE, *après que Persée est disparu.*
Dieux ! j'étois sur ces bords immobile de joye...
Allons voir où ces vents ont reporté leur proye,
Embrasser ce vainqueur et demander au roy
L'effet du juste espoir qu'il a receu de moy.

SCENE IV.

CYMODOCE, EPHYRE, CYDIPPE.

(*Ces trois néréides s'élévent du milieu des flots.*)

CYMODOCE.
Ainsi nostre colére est de tout point bravée;
Ainsi nostre victime, à nos yeux enlevée,
Va croistre les douceurs de ses contentemens
Par le juste mépris de nos ressentimens.

EPHYRE.
Toute nostre fureur, toute nostre vengeance,
Semble avec son destin estre d'intelligence,
N'agir qu'en sa faveur, et ses plus rudes coups
Ne font que luy donner un plus illustre époux.

CYDIPPE.
Le sort, qui jusqu'icy nous a donné le change,
Immole à ses beautez le monstre qui nous venge:
Du mesme sacrifice, et dans le mesme lieu,
De victime qu'elle est, elle devient le dieu.
Cessons doresnavant, cessons d'estre immortelles,
Puisque les immortels trahissent nos querelles,
Qu'une beauté commune est plus chére à leurs yeux:
Car son libérateur est sans doute un des dieux.

Autre qu'un dieu n'eust pû nous oster cette proye,
Autre qu'un dieu n'eust pû prendre une telle voye,
Et ce cheval aislé fust péry mille fois
Avant que de voler sous un indigne poids.

CYMODOCE.

Ouy, c'est sans doute un dieu qui vient de la défendre;
Mais il n'est pas, mes sœurs, encor temps de nous rendre,
Et, puisqu'un dieu pour elle ose nous outrager,
Il faut trouver aussi des dieux à nous venger.
Du sang de nostre monstre encore toutes teintes,
Au palais de Neptune allons porter nos plaintes,
Luy demander raison de l'immortel affront
Qu'une telle défaite imprime à nostre front.

CYDIPPE.

Je croy qu'il nous prévient, les ondes en bouillonnent,
Les conques des tritons dans ces rochers résonnent.
C'est luy-mesme... Parlons.

SCENE V.

NEPTUNE, LES TROIS NEREIDES.

NEPTUNE *dans son char, formé d'une grande conque de nacre, et tiré par deux chevaux marins.*

Je sçay vos déplaisirs,
Mes filles, et je viens au bruit de vos soûpirs.
De l'affront qu'on vous fait plus que vous en colére,
C'est moy que tyrannise un superbe de frére
Qui, dans mon propre État m'osant faire la loy,
M'envoye un de ses fils pour triompher de moy.
Qu'il régne dans le ciel, qu'il régne sur la terre,

Qu'il gouverne à son gré l'éclat de son tonnerre,
Que mesme du destin il soit indépendant,
Mais qu'il me laisse, à moy, gouverner mon trident.
C'est bien assez pour luy d'un si grand avantage,
Sans me venir braver encor dans mon partage.
Après cet attentat sur l'empire des mers,
Mesme honte à leur tour menace les enfers :
Aussi leur souverain prendra nostre querelle;
Je vay l'intéresser avec Junon pour elle,
Et tous trois, assemblant nostre pouvoir en un,
Nous saurons bien dompter nostre tyran commun.
Adieu, consolez-vous, nymphes trop outragées;
Je périray moy-mesme, ou vous serez vengées,
Et j'ay sceu du destin, qui se ligue avec nous,
Qu'Andromède icy bas n'aura jamais d'époux.

(*Il fond au milieu de la mer.*)

CYMODOCE.

Après le doux espoir d'une telle promesse,
Reprenons, cheres sœurs, une entiére allegresse.

(*Les néréïdes se plongent aussi dans la mer.*)

ACTE IV

DECORATION

Les vagues fondent sous le théatre, et ces hideuses masses de pierre dont elles batoient le pied font place à la magnificence d'un palais royal. On ne le voit pas tout entier, on n'en voit que le vestibule, ou plûtost la grande salle, qui doit servir aux nopces de Persée et d'Androméde. Deux rangs de colomnes de chaque costé, l'un de rondes et l'autre de quarrées, en font les ornemens. Elles sont enrichies de statuës de marbre blanc d'une grandeur naturelle, et leurs bases, corniches, amortissemens, étalent tout ce que peut la justesse de l'architecture. Le frontispice suit le mesme ordre, et par trois portes dont il est percé il fait voir trois allées de cyprès où l'œil s'enfonce à perte de veuë.

SCENE PREMIERE.

ANDROMEDE, PERSÉE, Chœur de Nymphes, Suite de Persée.

Persée.

Que me permettez-vous, Madame, d'espérer?
Mon amour jusqu'à vous a-t'il lieu d'aspirer,
Et puis-je, en cette illustre et charmante journée,
Prétendre jusqu'au cœur que possédoit Phinée?

ANDROMEDE.

Laissez-moy l'oublier, puisqu'on me donne à vous,
Et, s'il l'a possédé, n'en soyez point jaloux.
Le choix du roy l'y mit, le choix du roy l'en chasse;
Ce mesme choix du roy vous y donne sa place.
N'exigez rien de plus : je ne sçay point haïr,
Je ne sçay point aimer; mais je sçais obéïr,
Je sçay porter ce cœur à tout ce qu'on m'ordonne;
Il suit aveuglément la main qui vous le donne:
De sorte, grand héros, qu'aprés le choix du roy,
Ce que vous demandez est plus à vous qu'à moy.

PERSÉE.

Que je puisse abuser ainsi de sa puissance,
Hazarder vos plaisirs sur vostre obeïssance,
Et, de libérateur de vos rares beautez,
M'élever en tyran dessus vos volontez!
  Princesse, mon bon-heur vous auroit mal servie
S'il vous faisoit esclave en vous rendant la vie,
Et s'il n'avoit sauvé des jours si précieux
Que pour les attacher sous un joug odieux.
C'est aux courages bas, c'est aux amans vulgaires
A faire agir pour eux l'authorité des péres:
Souffrez à mon amour des chemins différens.
J'ay veu parler pour moy les dieux et vos parens,
Je sens que mon espoir s'enfle de leur suffrage;
Mais je n'en veux enfin tirer autre avantage
Que de pouvoir icy faire hommage à vos yeux
Du choix de vos parens et du vouloir des dieux.
Ils vous donnent à moy, je vous rens à vous-mesme,
Et, comme enfin c'est vous, et non pas moy, que j'aime,
J'aime mieux m'exposer à perdre un bien si doux
Que de vous obtenir d'un autre que de vous.

Je garde cet espoir et hazarde le reste,
Et, me soit vostre choix ou propice ou funeste,
Je beniray l'arrest qu'en feront vos desirs
Si ma mort vous épargne un peu de déplaisirs.
Remplissez mon espoir ou trompez mon attente,
Je mourray sans regret si vous vivez contente,
Et mon trépas n'aura que d'aimables momens
S'il vous oste un obstacle à vos contentemens.

ANDROMEDE.

C'est trop d'estre vainqueur, dans la mesme journée,
Et de ma retenuë et de ma destinée.
Après que par le roy vos vœux sont exaucez,
Vous parler d'obéir, c'étoit vous dire assez;
Mais vous voulez douter afin que je m'explique,
Et que vostre victoire en devienne publique.
Sçachez donc...

PERSÉE.

Non, Madame, où j'ay tant d'intérest,
Ce n'est pas devant moy qu'il faut faire l'arrest.
L'excés de vos bontez pourroit en ma presence
Faire à vos sentimens un peu de violence.
Ce bras vainqueur du monstre, et qui vous rend le jour,
Pourroit en ma faveur séduire vostre amour;
La pitié de mes maux pourroit mesme surprendre
Ce cœur trop généreux pour s'en vouloir défendre;
Et le moyen qu'un cœur ou séduit ou surpris
Fust juste en ses faveurs, ou juste en ses mépris!
De tout ce que j'ay fait ne voyez que ma flame;
De tout ce qu'on vous dit ne croyez que vostre ame.
Ne me répondez point, et consultez-la bien;
Faites vostre bon-heur sans aucun soin du mien:
Je luy voudrois du mal s'il retranchoit du vostre,

S'il vous pouvoit coûter un soûpir pour quelqu'autre,
Et si, quittant pour moy quelques destins meilleurs,
Vostre devoir laissoit vostre tendresse ailleurs.
Je vous le dis encor, dans ma plus douce attente,
Je mourray trop content si vous vivez contente,
Et si, l'heur de ma vie ayant sauvé vos jours,
La gloire de ma mort asseure vos amours.
Adieu, je vais attendre ou triomphe ou supplice,
L'un comme effet de grace et l'autre de justice.

ANDROMEDE.

A ces profonds respects qu'icy vous me rendez
Je ne replique point : vous me le défendez ;
Mais, quoy que vostre amour me condamne au silence,
Je vous diray, Seigneur, malgré vostre défense,
Qu'un héros tel que vous ne sçauroit ignorer
Qu'ayant tout mérité, l'on doit tout espérer.

SCENE II.

ANDROMEDE, Chœur de Nymphes.

ANDROMEDE.

Nymphes, l'auriez-vous crû, qu'en moins d'une journée
J'aimasse de la sorte un autre que Phinée ?
Le roy l'a commandé, mais de mon sentiment
Je m'offrois en secret à son commandement ;
Ma flame impatiente invoquoit sa puissance,
Et couroit au devant de mon obéïssance.
Je fais plus : au seul nom de mon prémier vainqueur,
L'amour à la colére abandonne mon cœur,
Et ce captif rebelle, ayant brisé sa chaisne,

Va jusques au dédain, s'il ne passe à la haine.
Que direz-vous d'un change et si prompt et si grand,
Qui dans ce mesme cœur moy-mesme me surprend?

AGLANTE.

Que, pour faire un bon-heur promis par tant d'oracles,
Cette grande journée est celle des miracles,
Et qu'il n'est pas aux dieux besoin de plus d'effort
A changer vostre cœur qu'à changer vostre sort.
Cet empire absolu qu'ils ont dessus nos ames
Eteint comme il leur plaist et rallume nos flames,
Et verse dans nos cœurs, pour se faire obéïr,
Des principes secrets d'aimer et de haïr.
Nous en voyions au vostre en cette haute estime
Que vous nous témoigniez pour ce bras magnanime,
Au defaut de l'amour que Phinée emportoit,
Il luy donnoit deslors tout ce qui luy restoit;
Deslors ces mesmes dieux, dont l'ordre s'exécute,
Le panchoient du costé qu'ils préparoient sa chute,
Et cette haute estime, attendant ce beau jour,
N'étoit qu'un beau degré pour monter à l'amour.

CEPHALIE.

Un digne amour succéde à cette haute estime.
Si je puis toutefois vous le dire sans crime,
C'est hazarder beaucoup que croire entiérement
L'impétüosité d'un si prompt changement.
Comme pour vous Phinée eut toûjours quelques charmes,
Peut-estre il ne luy faut qu'un soûpir et deux larmes
Pour dissiper un peu de cette avidité
Qui d'un si gros torrent suit la rapidité.
Deux amans, que sépare une legére offense,
Rentrent d'un seul coup d'œil en pleine intelligence.
Vous revenez en luy ce qui le fit aimer,

Les mesmes qualitez qu'il vous plût estimer...

ANDROMEDE.

Et j'y verray de plus cette ame lasche et basse
Jusqu'à m'abandonner à toute ma disgrace,
Cet ingrat trop aimé qui n'osa me sauver,
Qui, me voyant périr, voulut se conserver,
Et creut s'estre acquitté, devant ce que nous sommes,
En querellant les dieux et menaçant les hommes.
S'il eust... Mais le voicy : voyons si ses discours
Rompront de ce torrent ou grossiront le cours.

SCENE III.

ANDROMEDE, PHINÉE, AMMON, CHŒUR DE NYMPHES, SUITE DE PHINÉE.

PHINÉE.

Sur un bruit qui m'étonne et que je ne puis croire,
Madame, mon amour, jaloux de vostre gloire,
Vient savoir s'il est vray que vous soyez d'accord,
Par un change honteux, de l'arrest de ma mort.
Je ne suis point surpris que le roy, que la reine,
Suivent les mouvemens d'une foiblesse humaine :
Tout ce qui me surprend, ce sont vos volontez.
On vous donne à Persée, et vous y consentez !
Et toute vostre foy demeure sans défense
Alors que de mon bien on fait sa récompense !

ANDROMEDE.

Ouy, j'y consens, Phinée, et j'y dois consentir,
Et, quel que soit ce bien qu'il a sceu garantir,

Sans vous faire injustice, on en fait son salaire
Quand il a fait pour moy ce que vous deviez faire.
De quel front osez-vous me nommer vostre bien,
Vous qu'on a veu tantost n'y prétendre plus rien?
Quoy! vous consentirez qu'un monstre me dévore,
Et, ce monstre étant mort, je suis à vous encore!
Quand je sors de péril, vous revenez à moy!
Vous avez de l'amour, et je vous doy ma foy!
C'étoit de sa fureur qu'il me falloit défendre
Si vous vouliez garder quelque droit d'y prétendre:
Ce demy-dieu n'a fait, quoy que vous prétendiez,
Que m'arracher au monstre, à qui vous me cédiez.
Quittez donc cette vaine et téméraire idée,
Ne me demandez plus quand vous m'avez cédée:
Ce doit estre pour vous mesme chose aujourd'huy,
Ou de me voir au monstre, ou de me voir à luy.

PHINÉE.

Qu'ay-je oublié pour vous de ce que j'ay pû faire?
N'ay-je pas des dieux mesme attiré la colére?
Lors que je vis Æole armé pour m'en punir,
Fut-il en mon pouvoir de vous mieux retenir?
N'eurent-ils pas besoin d'un éclat de tonnerre,
Ses ministres aislez, pour me jetter par terre?
Et, voyant mes efforts avorter sans effets,
Quels pleurs n'ay-je versez et quels vœux n'ay-je faits!

ANDROMEDE.

Vous avez donc pour moy daigné verser des larmes,
Lors que pour me défendre un autre a pris les armes,
Et dedans mon péril vos sentimens ingrats
S'amusoient à des vœux quand il falloit des bras?

PHINÉE.

Que pouvois-je de plus, ayant veu pour Nérée

De vingt amants armez la troupe dévorée?
Devois-je encor promettre un succès à ma main,
Qu'on voyoit au-dessus de tout l'effort humain?
Devois-je me flater de l'espoir d'un miracle?

ANDROMEDE.

Vous deviez l'espérer sur la foy d'un oracle,
Le Ciel l'avoit promis par un arrest si doux :
Il l'a fait par un autre, et l'auroit fait par vous.
Mais, quand vous auriez creu vostre perte asseurée,
Du moins ces vingt amants devorez pour Nérée
Vous laissoient un exemple et noble et glorieux,
Si vous n'eussiez pas craint de périr à mes yeux.
Ils voyoient de leur mort la mesme certitude;
Mais, avec plus d'amour et moins d'ingratitude,
Tous voulurent mourir pour leur objet mourant.
Que leur amour du vostre étoit bien différent!
L'effort de leur courage a produit vos alarmes,
Vous a réduit aux vœux, vous a réduit aux larmes;
Et, quoy que plus heureuse en un semblable sort,
Je voy d'un œil jaloux la gloire de sa mort.
Elle avoit vingt amants qui voulurent la suivre,
Et je n'en avois qu'un, qui m'a voulu survivre :
Encor ces vingt amants qui vous ont alarmé
N'étoient pas tous aimez, et vous étiez aimé;
Ils n'avoient la pluspart qu'une foible espérance,
Et vous aviez, Phinée, une entiére asseurance :
Vous possédiez mon cœur, vous possédiez ma foy.
N'étoit-ce point assez pour mourir avec moy?
Pouviez-vous...

PHINÉE.

Ah! de grace, imputez-moy, Madame,
Les crimes les plus noirs dont soit capable une ame;

Mais ne soupçonnez point ce malheureux amant
De vous pouvoir jamais survivre un seul moment.
J'épargnois à mes yeux un funeste spectacle
Où mes bras impuissans n'avoient pu mettre obstacle,
Et tenois ma main preste à servir ma douleur
Au moindre et prémier bruit qu'eust fait vostre malheur.

ANDROMEDE.

Et vos respects trouvoient une digne matiére
A me laisser l'honneur de périr la prémiére!
Ah! c'étoit à mes yeux qu'il falloit y courir,
Si vous aviez pour moy cette ardeur de mourir.
Vous ne me deviez pas envier cette joye
De voir offrir au monstre une prémiére proye:
Vous m'auriez de la mort adoucy les horreurs,
Vous m'auriez fait du monstre adorer les fureurs,
Et, luy voyant ouvrir ce gouffre épouvantable,
Je l'aurois regardé comme un port favorable,
Comme un vivant sépulchre où mon cœur amoureux
Eust bruslé de rejoindre un amant généreux.
J'aurois desavoüé la valeur de Persée;
En me sauvant la vie il m'auroit offensée,
Et de ce mesme bras qu'il m'auroit conservé
Je vous immolerois ce qu'il m'auroit sauvé.
Ma mort auroit déja couronné vostre perte,
Et la bonté du Ciel ne l'auroit pas soufferte.
C'est à vostre refus que les dieux ont remis
En de plus dignes mains ce qu'ils m'avoient promis.
Mon cœur eust mieux aimé le tenir de la vostre,
Mais je vis par un autre et vivray pour un autre.
Vous n'avez aucun lieu d'en devenir jaloux,
Puisque sur ce rocher j'étois morte pour vous.
Qui pouvoit le souffrir peut me voir sans envie

Vivre pour un héros de qui je tiens la vie,
Et, quand l'amour encor me parleroit pour luy,
Je ne puis disposer des conquestes d'autruy.
Adieu.

SCENE IV.

PHINÉE, AMMON, Suite de Phinée.

Phinée.

Vous voulez donc que j'en fasse la mienne,
Crüelle, et que ma foy de mon bras vous obtienne!
Et bien! nous l'irons voir, ce bien-heureux vainqueur
Qui, triomphant d'un monstre, a dompté vostre cœur.
C'étoit trop peu pour luy d'une seule victoire,
S'il n'eust dedans ce cœur triomphé de ma gloire!
Mais, si sa main au monstre arrache un bien si cher,
La mienne à son bon-heur sçaura bien l'arracher,
Et, vainqueur de tous deux en une seule teste,
De ce qui fut mon bien je feray ma conqueste:
La force me rendra ce que ne peut l'amour.
Allons-y, chers amis, et montrons dés ce jour...

Ammon.

Seigneur, auparavant, d'une ame plus remise
Daignez voir le succès d'une telle entreprise.
Sçavez-vous que Persée est fils de Jupiter,
Et qu'ainsi vous avez le foudre à redouter?

Phinée.

Je sçay que Danaë fut son indigne mére;
L'or qui plût dans son sein l'y forma d'adultére!
Mais le pur sang des rois n'est pas moins précieux
Ny moins chéry du Ciel que les crimes des dieux.

AMMON.

Mais vous ne sçavez pas, Seigneur, que son épée
De l'horrible Méduse a la teste coupée,
Que sous son bouclier il la porte en tous lieux,
Et que c'est fait de vous s'il en frappe vos yeux.

PHINÉE.

On dit que ce prodige est pire qu'un tonnerre,
Qu'il ne faut que le voir pour n'estre plus que pierre,
Et que n'aguére Atlas, qui ne s'en pût cacher,
A cet aspect fatal devint un grand rocher.
Soit une vérité, soit un conte, n'importe :
Si la valeur ne peut, que le nombre l'emporte.
Puisqu'Androméde enfin vouloit me voir périr
Ou triompher d'un monstre afin de l'acquérir,
Que, fiére de se voir l'objet de tant d'oracles,
Elle veut que pour elle on fasse des miracles,
Cette teste est un monstre, aussi-bien que celuy
Dont cet heureux rival la délivre aujourd'huy,
Et nous aurons ainsi dans un seul adversaire
Et monstres à combatre et miracles à faire.
Peut-estre quelques dieux prendront nostre party,
Quoy que de leur monarque il se dise sorty,
Et Junon pour le moins prendra nostre querelle
Contre l'amour furtif d'un époux infidelle.

(*Junon se fait voir dans un char superbe tiré par deux paons, et si bien enrichy qu'il paroit digne de l'orgueil de la déesse qui s'y fait porter. Elle se proméne au milieu de l'air, dont nos poëtes luy attribuënt l'empire, et y fait plusieurs tours, tantost à droite et tantost à gauche, cependant qu'elle asseure Phinée de sa protection.*)

SCENE V.

JUNON, *dans son char au milieu de l'air*, PHINÉE AMMON, SUITE DE PHINÉE.

JUNON.

N'en doute point, Phinée, et cesse d'endurer.

PHINÉE.

Elle-mesme paroit pour nous en asseurer !

JUNON.

Je ne seray pas seule : ainsi que moy, Neptune
S'intéresse en ton infortune,
Et déja la noire Alecton,
Du fond des enfers déchaisnée,
A, par les ordres de Pluton,
De mille cœurs pour toy la fureur mutinée.
Fort de tant de seconds, ose et sers mon couroux
Contre l'indigne sang de mon perfide époux.

PHINÉE.

Nous te suivons, déesse, et dessous tes auspices
Nous franchirons sans peur les plus noirs précipices.
Que craindrons-nous, amis? Nous avons dieux pour dieux,
Oracle pour oracle, et la faveur des cieux,
D'un contrepoids égal dessus nous balancée,
N'est pas entiérement du costé de Persée.

JUNON.

Je te le dis encor, ose, et sers mon couroux
Contre l'indigne sang de mon perfide époux.

AMMON.

Sous tes commandemens nous y courons, déesse,

Le cœur plein d'esperance, et l'ame d'allegresse.
Allons, Seigneur, allons assembler vos amis,
Courons au grand succès qu'elle vous a promis;
Aussi-bien le roy vient, il faut quitter la place,
De peur...

PHINÉE.

Non, demeurez pour voir ce qui se passe,
Et songez à m'en faire un fidelle rapport,
Tandis que je m'apreste à cet illustre effort.

SCENE VI

CEPHÉE, CASSIOPE, ANDROMEDE, PERSÉE, AMMON, TIMANTE.
CHŒUR DE PEUPLE.

TIMANTE.

Seigneur, le souvenir des plus aspres supplices,
Quand un tel bien les suit, n'a jamais que délices;
Si d'un mal sans pareil nous nous vismes surpris,
Nous benissons le Ciel d'un tel mal à ce prix,
Et, voyant quel époux il donne à la princesse,
La douleur s'en termine en ces chants d'allégresse.

CHŒUR *chante.*

Vivez, vivez, heureux amants,
Dans les douceurs que l'amour vous inspire;
Vivez heureux, et vivez si long-temps
Qu'au bout d'un siécle entier on puisse encor vous dire:
Vivez, heureux amants.

Que les plaisirs les plus charmants
Fassent les jours d'une si belle vie,

Qu'ils soient sans tache, et que tous leurs moments
Fassent redire mesme à la voix de l'envie :
Vivez, heureux amants.

Que les peuples les plus puissants
Dans nos souhaits à pleins vœux nous secondent,
Qu'aux dieux pour vous ils prodiguent l'encens,
Et des bouts de la terre à l'envy nous répondent :
Vivez, heureux amants.

CEPHÉE.

Allons, amis, allons dans ce comble de joye
Rendre graces au Ciel de l'heur qu'il nous envoye ;
Allons dedans le temple, avecque mille vœux,
De cet illustre hymen achever les beaux nœuds ;
Allons sacrifier à Jupiter son pére,
Le prier de souffrir ce que nous pensons faire,
Et ne s'offenser pas que ce noble lien
Fasse un meslange heureux de son sang et du mien.

CASSIOPE.

Souffrez qu'auparavant par d'autres sacrifices
Nous nous rendions des eaux les dëïtez propices.
Neptune est irrité, les nymphes de la mer
Ont de nouveaux sujets encor de s'animer,
Et, comme mon orgueil fit naistre leur colére,
Par mes submissions je doy les satisfaire.
Sur leurs sables, témoins de tant de vanitez,
Je vay sacrifier à leurs divinitez,
Et, conduisant ma fille à ce mesme rivage,
De ses mesmes beautez leur rendre un plein hommage,
Joindre nos vœux au sang des taureaux immolez ;
Puis nous vous rejoindrons au temple, où vous allez.

PERSÉE.

Souffrez qu'en mesme temps de ma fiére marastre
Je tasche d'appaiser la haine opiniastre,
Qu'un pareil sacrifice et de semblables vœux
Tirent d'elle l'aveu qui peut me rendre heureux.
Vous sçavez que Junon à ce lien préside,
Que sans elle l'hymen marche d'un pied timide,
Et que sa jalousie aime à persécuter
Quiconque ainsi que moy sort de son Jupiter.

CEPHÉE.

Je suis ravy de voir qu'au milieu de vos flames
De si dignes respects regnent dessus vos ames.
Allez, j'immoleray pour vous à Jupiter,
Et je ne voy plus rien enfin à redouter.
Des dieux les moins benins l'éternelle puissance
Ne veut de nous qu'amour et que reconnoissance,
Et jamais leur couroux ne montre de rigueurs,
Que n'abate aussi-tost l'abaissement des cœurs.

ACTE V

DECORATION

L'architecte ne s'est pas épuisé en la structure de ce palais royal. Le temple qui lui succéde a tant d'avantage sur luy qu'il fait mépriser ce qu'on admiroit. Aussi est-il juste que la demeure des dieux l'emporte sur celle des hommes, et l'art du sieur Torelli est icy d'autant plus merveilleux qu'il fait paroistre une grande diversité en ces deux décorations, quoy qu'elles soient presque la mesme chose. On voit encor en celle-cy deux rangs de colomnes comme en l'autre, mais d'un ordre si different qu'on n'y remarque aucun rapport. Celles-cy sont de porphyre, et tous les accompagnemens qui les soûtiennent et qui les finissent de bronze cizelé, dont la graveure represente quantité de dieux et de déesses. La réflection des lumiéres surce bronze en fait sortir un jour tout extraordinaire. Un grand et superbe dome couvre le milieu de ce temple magnifique. Il est par tout enrichy du mesme métal, et au devant de ce dome l'artifice de l'ouvrier jette une galerie toute brillante d'or et d'azur. Le dessous de cette galerie laisse voir le dedans du temple par trois portes d'argent ouvragées à jour. On y verroit Cephée sacrifiant à Jupiter pour le mariage de sa fille, n'étoit que l'attention que les spectateurs préteroient à ce sacrifice les détourneroit de celle qu'ils doivent à ce qui se passe dans le parvis que represente le théatre.

SCENE PREMIERE.

PHINÉE, AMMON.

AMMON.

Vos amis assemblez bruslent tous de vous suivre,
Et Junon dans son temple entre vos mains le livre.
Ce rival presque seul, au pied de son autel,
Semble attendre à genoux l'honneur du coup mortel.
Là, comme la déesse agrêra la victime,
Plus les lieux seront saints, moindre en sera le crime,
Et, son aveu changeant de nom à l'attentat,
Ce sera sacrifice au lieu d'assassinat.

PHINÉE.

Que me sert que Junon, que Neptune propice,
Que tous les dieux ensemble aiment ce sacrifice,
Si la seule déesse à qui je fais des vœux
Ne m'en voit que d'un œil d'autant plus rigoureux,
Et si ce coup sensible au cœur de l'inhumaine
D'un injuste mépris fait une juste haine?
Amy, quelque fureur qui puisse m'agiter,
Je cherche à l'acquérir et non à l'irriter,
Et m'immoler l'objet de sa nouvelle flame
Ce n'est pas le chemin de rentrer dans son ame.

AMMON.

Mais, Seigneur, vous touchez à ce moment fatal
Qui pour jamais la donne à cet heureux rival.
En cette extrémité, que pretendez-vous faire?

PHINÉE.

Tout horsmis l'irriter, tout horsmis luy déplaire.

Soûpirer à ses pieds, pleurer à ses genoux,
Trembler devant sa haine, adorer son couroux.

AMMON.

Quittez, quittez, Seigneur, un respect si funeste;
Ostez-vous ce rival et hazardez le reste.
En dûst-elle à jamais dédaigner vos soûpirs,
La vengeance elle seule a de si doux plaisirs...

PHINÉE.

N'en cherchons les douceurs, amy, que les derniéres;
Rarement un amant les peut gouster entiéres,
Et, quand de sa vengeance elles sont tout le fruit,
Ce sont fausses douceurs que l'amertume suit.
La mort de son rival, les pleurs de son ingrate,
Ont bien je ne sçay quoy qui dans l'abord le flate,
Mais de ce cher objet s'en voyant plus haï,
Plus il s'en est flaté, plus il s'en croit trahy.
Sous d'éternels regrets son ame est abatuë,
Et sa propre vengeance incessamment le tuë.
  Ce n'est pas que je veuille enfin la négliger;
Si je ne puis fléchir, je cours à me venger,
Mais souffre à mon amour, mais souffre à ma foiblesse
Encor un peu d'effort auprès de ma princesse.
Un amant véritable espére jusqu'au bout,
Tant qu'il voit un moment qui peut luy rendre tout.
L'inconstante peut-estre, encor toute étonnée,
N'étoit pas bien à soy quand elle s'est donnée,
Et la reconnoissance a fait plus que l'amour
En faveur d'une main qui luy rendoit le jour.
Au sortir du péril, pasle encore et tremblante,
L'image de la mort devant les yeux errante,
Elle a crû tout devoir à son liberateur;
Mais souvent le devoir ne donne pas le cœur,

Il agit rarement sans un peu d'imposture,
Et fait peu de presens dont ce cœur ne murmure.
Peut-estre, amy, peut-estre, après ce grand effroy,
Son amour en secret aura parlé pour moy;
Les traits mal effacez de tant d'heureux services,
Les douceurs d'un beau feu qui furent ses délices,
D'un regret amoureux touchant son souvenir,
Auront en ma faveur surpris quelque soûpir
Qui, s'échapant d'un cœur qu'elle force à ma perte,
M'en aura pû laisser la porte encor ouverte.
Ah! si ce triste hymen se pouvoit éloigner!

AMMON.

Quoy! vous voulez encor vous faire dédaigner?
Sous ce honteux espoir vostre fureur se dompte?

PHINÉE.

Que veux-tu? Ne sois point le témoin de ma honte.
Androméde revient, va trouver nos amis,
Va préparer leurs bras à ce qu'ils m'ont promis.
Ou mes nouveaux respects fléchiront l'inhumaine,
Ou ses nouveaux mépris animeront ma haine,
Et tu verras mes feux, changez en juste horreur,
Armer mes desespoirs et haster ma fureur.

AMMON.

Je vous plains, mais enfin j'obéis et vous laisse.

SCENE II.

CASSIOPE, ANDROMEDE, PHINÉE,
SUITE DE LA REINE.

PHINÉE.

Une seconde fois, adorable princesse,
Malgré de vos rigueurs l'impérieuse loy...

ANDROMEDE.

Quoy! vous voyez la reine et vous parlez à moy!

PHINÉE.

C'est de vous seule aussi que j'ay droit de me plaindre;
Je serois trop heureux de la voir vous contraindre,
Et n'accuserois plus vostre infidélité,
Si vous vous excusiez sur son authorité.
Au nom de cette amour, autrefois si puissante,
Aidez un peu la mienne à vous faire innocente;
Dites-moy que vostre ame à regret obeït,
Qu'un rigoureux devoir malgré vous me trahit;
Donnez-moy lieu de dire : « Elle-mesme elle en pleure,
Elle change forcée, et son cœur me demeure. »
Et soudain, de la reine embrassant les genoux,
Vous m'y verrez mourir sans me plaindre de vous.
Mais que luy puis-je, hélas! demander pour reméde,
Quand la main qui me tuë est celle d'Andromédc,
Et que son cœur leger ne court au changement
Qu'avec la vanité d'y courir justement?

CASSIOPE.

Et quel droit sur ce cœur pouvoit garder Phinée,
Quand Persée a trouvé la place abandonnée,
Et n'a fait autre chose, en prenant son party,
Que s'emparer d'un lieu dont vous étiez sorty,
Mais sorty (le diray-je, et pourrez-vous l'entendre?),
Ouy, sorty laschement, de peur de le défendre.
Ainsi, nous n'avons fait que le récompenser
D'un bien où vostre bras venoit de renoncer,
Que vous cédiez au monstre, à luy-mesme, à tout autre.
Si c'est une injustice, examinons la vostre.
La voyant exposée aux rigueurs de son sort,
Vous vous étiez déja consolé de sa mort,

Et, quand par un héros le Ciel l'a garantie,
Vous ne vous pouvez plus consoler de sa vie.

PHINÉE.

Ah! Madame...

CASSIOPE.

Et bien! soit, vous avez soûpiré
Autant que l'a pû faire un cœur desesperé;
Jamais aucun tourment n'égala vostre peine.
Certes, quelque douleur dont vostre ame fût pleine,
Ce desespoir illustre et ces nobles regrets
Luy devoient un peu plus que des soûpirs secrets.
A ce defaut Persée...

PHINÉE.

Ah! c'en est trop, Madame!
Ce nom rend malgré moy la fureur à mon ame;
Je me force au respect, mais toûjours le vanter,
C'est me forcer moy-mesme à ne rien respecter.
Qu'a-t'il fait, après tout, si digne de vous plaire
Qu'avec un tel secours tout autre n'eust pû faire,
Et, tout héros qu'il est, qu'eust-il osé pour vous
S'il n'eust eu que sa flame et son bras comme nous?
Mille et mille auroient fait des actions plus belles,
Si le Ciel comme à luy leur eust prété des aisles,
Et vous les auriez veus encor plus généreux
S'ils eussent veu le monstre et le péril sous eux.
On s'expose aisément quand on n'a rien à craindre:
Combattre un ennemy qui ne pouvoit l'atteindre,
Voir sa victoire seure et daigner l'accepter,
C'est tout le rare exploit dont il se peut vanter,
Et je ne comprens point ny quelle en est la gloire,
Ny quel grand prix mérite une telle victoire.

CASSIOPE.

Et vostre aveuglement sera bien moins compris
Qui d'un sujet d'estime en fait un de mépris.
Le Ciel, qui mieux que nous connoit ce que nous sommes,
Mesure ses faveurs au mérite des hommes,
Et d'un pareil secours vous auriez eu l'apuy
S'il eust pû voir en vous mesmes vertus qu'en luy.
Ce sont graces d'en haut rares et singuliéres,
Qui n'en descendent point pour des ames vulgaires,
Ou, pour en mieux parler, la justice des Cieux
Garde ce privilége au digne sang des dieux :
C'est par là que leur roy vient d'avoüer sa race.

ANDROMEDE.

Je diray plus, Phinée, et, pour vous faire grace,
Je veux ne rien devoir à cet heureux secours
Dont ce vaillant guerrier a conservé mes jours ;
Je veux fermer les yeux sur toute cette gloire,
Oublier mon péril, oublier sa victoire,
Et, quel qu'en soit enfin le mérite ou l'éclat,
Ne juger entre vous que depuis le combat.
Voyez ce qu'il a fait lors qu'aprés ces alarmes,
Me voyant toute acquise au bon-heur de ses armes,
Ayant pour luy les dieux, ayant pour luy le roy,
Dans sa victoire mesme il s'est vaincu pour moy.
Il m'a sacrifié tout ce haut avantage,
De toute sa conqueste il m'a fait un hommage,
Il m'en a fait un don, et, fort de tant de voix,
Au péril de tout perdre il met tout à mon choix ;
Il veut tenir pour grace un si juste salaire,
Il réduit son bon-heur à ne me point déplaire,
Préférant mes refus, préférant son trépas
A l'effet de ses vœux qui ne me plairoit pas.

En usez-vous de mesme, et vostre violence
Garde-t'elle pour moy la mesme déférence?
Vous avez contre vous et les dieux et le roy,
Et vous voulez encor m'obtenir malgré moy?
Sous ombre d'une foy qui se tient en réserve,
Je dois à vostre amour ce qu'un autre conserve.
A moins que d'estre ingrate à mon libérateur,
A moins que d'adorer un lasche adorateur,
Que d'estre à mes parens, aux dieux mesmes rebelle,
Vous crîrez après moy sans cesse : « A l'infidelle! »
C'étoit aux yeux du monstre, au pied de ce rocher,
Que l'effet de ma foy se devoit rechercher.
Mon ame encor pour vous de mesme ardeur pressée
Vous eust tendu la main, au mépris de Persée,
Et crû plus glorieux qu'on m'eust veuë aujourd'huy
Expirer avec vous que régner avec luy.
Mais, puisque vous m'avez envié cette joye,
Cessez de m'envier ce que le Ciel m'envoye,
Et souffrez que je tasche enfin à mériter,
Au refus de Phinée, un fils de Jupiter.

PHINÉE.

Je perds donc temps, Madame, et vostre ame obstinée
N'a plus amour, ny foy, ny pitié pour Phinée?
Un peu de vanité, qui flate vos parens,
Et d'un rival adroit les respects apparens,
Font plus en un moment, avec leurs artifices,
Que n'ont fait en six ans ma flame et mes services!
Je ne vous diray point que de pareils respects
A tout autre que vous pourroient estre suspects,
Que qui peut se priver de la personne aimée
N'a qu'une ardeur civile et fort mal allumée,
Que dans ma violence on doit voir plus d'amour.

C'est un present des cieux, faites-luy vostre cour;
Plus fidelle qu'à moy, tenez-luy mieux parole;
J'en vay rougir pour vous cependant qu'il me vole;
Mais ce rival peut-estre, après m'avoir volé,
Ne sera pas toûjours sur ce cheval aislé.

ANDROMEDE.

Il n'en a pas besoin s'il n'a que vous à craindre.

PHINÉE.

Il peut avec le temps estre le plus à plaindre.

ANDROMEDE.

Il porte à son costé dequoy l'en garantir.

PHINÉE.

Vous l'attendez icy, je vay l'en avertir.

CASSIOPE.

Son amour peut sans vous nous rendre cet office.

PHINÉE.

Le mien s'efforcera pour ce dernier service.
Vous pouvez cependant divertir vos esprits
A rendre conte au roy de vos justes mépris.

SCENE III.

CEPHÉE, CASSIOPE, ANDROMEDE,
SUITE DU ROY ET DE LA REINE.

CEPHÉE.

Que faisoit là Phinée? Est-il si téméraire
Que ce que font les dieux il pense à le défaire?

CASSIOPE.

Après avoir prié, soûpiré, menacé,
Il vous a veu, Seigneur, et l'orage a passé.

CEPHÉE.

Et vous prétiez l'oreille à ses discours frivoles?

CASSIOPE.

Un amant qui perd tout peut perdre des paroles,
Et l'écouter sans trouble et sans rien hazarder,
C'est la moindre faveur qu'on luy puisse accorder.
Mais, Seigneur, dites-nous si Jupiter propice
Se declare en faveur de vostre sacrifice,
Si de nostre famille il se rend le soûtien,
S'il consent l'union de nostre sang au sien?

CEPHÉE.

Jamais les feux sacrés et la mort des victimes
N'ont daigné mieux répondre à des vœux légitimes.
Tous auspices heureux, et le grand Jupiter
Par des signes plus clairs ne pouvoit l'accepter,
A moins qu'y joindre encor l'honneur de sa presence,
Et de sa propre bouche asseurer l'alliance.

CASSIOPE.

Les nymphes de la mer nous en ont fait autant.
Toutes ont hors des flots paru presque à l'instant,
Et leurs benins regards, envoyez au rivage,
Avecque nostre encens ont receu nostre hommage.
Après le sacrifice, honoré de leurs yeux,
Où Neptune à l'envy mesloit ses demy-dieux,
Toutes ont témoigné d'un panchement de teste
Consentir au bon-heur que le Ciel nous apreste,
Et, nos submissions desarmant leurs dédains,
Toutes ont pour adieu batu l'onde des mains;
Que si mesme bon-heur suit les vœux de Persée,
Qu'il ait veu de Junon sa priére exaucée,
Nous n'avons plus à craindre aucun sinistre effet.

CEPHÉE.

Les dieux ne laissent point leur ouvrage imparfait,
N'en doutez point, Madame : aussi-bien que Neptune,
Junon consentira nostre bonne fortune.
Mais que nous veut Aglante ?

SCENE IV.

CEPHÉE, CASSIOPE, ANDROMEDE,
AGLANTE, SUITE DU ROY ET DE LA REINE.

AGLANTE.

Ah ! Seigneur, au secours !
Du généreux Persée on attaque les jours.
Presque au sortir du temple une troupe mutine
Vient de l'environner, et déja l'assassine.
Phinée, en les joignant furieux et jaloux,
Leur a crié : « Main basse ! à luy seul donnez tous ! »
Ceux qui l'accompagnoient tout aussi-tost se rendent ;
Clyte et Nylée encor vaillamment le défendent,
Mais ce sont vains efforts, de peu d'autres suivis,
Et je viens, toute en pleurs, vous en donner avis.

CASSIOPE.

Dieux ! est-ce-là l'effet de tant d'heureux présages !
Allez, gardes, allez signaler vos courages,
Allez perdre ce traistre et punir ce voleur
Qui prétend sous le nombre accabler la valeur.

CEPHÉE.

Moderez vos frayeurs, et vous, sechez vos larmes.
Le Ciel n'a point besoin du secours de nos armes ;
Il a de ce héros trop pris les intérests

Pour n'avoir pas pour luy des miracles tous prests,
Et peut-estre bien-tost sur ce lasche aversaire.
Vous entendrez tomber la foudre de son pére.
Jugez de l'avenir par ce qui s'est passé,
Les dieux acheveront ce qu'ils ont commencé;
Ouy, les dieux à leur sang doivent ce privilége;
Y mesler nostre main, c'est faire un sacrilége.

CASSIOPE.

Seigneur, sur cet espoir hazarder ce héros,
C'est trop...

SCENE V.

CEPHÉE, CASSIOPE, ANDROMEDE, PHORBAS, AGLANTE, SUITE DU ROY ET DE LA REINE.

PHORBAS.

Mettez, grand roy, vostre esprit en repos,
La teste de Méduse a puny tous ces traistres.

CEPHÉE.

Le Ciel n'est point menteur, et les dieux sont nos maistres.

PHORBAS.

Aussi-tost que Persée a pû voir son rival,
« Descendons, a-t'il dit, en un combat égal.
Quoy que j'aye en ma main un entier avantage,
Je ne veux que mon bras, ne pren que ton courage.
— Pren, pren cet avantage, et j'useray du mien, »
Dit Phinée; et soudain, sans plus répondre rien,
Les siens donnent en foule, et leur troupe pressée
Fait choir Menale et Clyte aux pieds du grand Persée.

Il s'écrie aussi-tost : « Amis, fermez les yeux,
Et sauvez vos regards de ce present des cieux!
J'atteste qu'on m'y force, et n'en fais plus d'excuse. »
Il découvre à ces mots la teste de Méduse.
Soudain j'entens des cris qu'on ne peut achever;
J'entens gémir les uns, les autres se sauver;
J'entens le repentir succéder à l'audace;
J'entens Phinée enfin qui luy demande grace.
« Perfide, il n'est plus temps! » luy dit Persée. Il fuit.
J'entens comme à grands pas ce vainqueur le poursuit,
Comme il court se venger de qui l'osoit surprendre;
Je l'entens s'éloigner, puis je cesse d'entendre.
Alors, ouvrant les yeux, par son ordre fermez,
Je voy tous ces méchans en pierre transformez;
Mais l'un plein de fureur, et l'autre plein de crainte,
En porte sur le front l'image encor empreinte;
Et tel vouloit fraper dont le coup suspendu
Demeure en sa statuë à demy descendu,
Tant cet affreux prodige...

SCÈNE VI

CEPHÉE, CASSIOPE, ANDROMEDE,
PERSÉE, PHORBAS, AGLANTE,
SUITE DU ROY ET DE LA REINE.

CEPHÉE, *à Persée.*

Est-il puny, ce lasche,
Cet impie?

PERSÉE.

Ouy, Seigneur, et, si sa mort vous fasche,
Si c'est de vostre sang avoir fait peu d'état..

CEPHÉE.

Il n'est plus de ma race après son attentat :
Ce crime l'en dégrade, et ce coup téméraire
Efface de mon sang l'illustre caractére.
Perdons-en la mémoire, et faisons-la céder
A l'heur de vous revoir et de vous posséder,
Vous que le juste Ciel, remplissant son oracle,
Par miracle nous donne et nous rend par miracle.
Entrons dedans ce temple, où l'on n'attend que vous
Pour nous unir aux dieux par des liens si doux ;
Entrons sans différer...

(*Les portes se ferment comme ils veulent entrer.*)

Mais quel nouveau prodige
Dans cet excez de joye à craindre nous oblige?
Qui nous ferme la porte et nous défend d'entrer
Où tout nostre bon-heur se devoit rencontrer?

PERSÉE.

Puissant maistre du foudre, est-il quelque tempeste
Que le destin jaloux à dissiper m'apreste?
Quelle nouvelle épreuve attaque ma vertu?
Après ce qu'elle a fait la desavoûrois-tu?
Ou si c'est que le prix dont tu la vois suivie
Au bon-heur de ton fils te fait porter envie?

SCÈNE VII

MERCURE, CEPHÉE, CASSIOPE, ANDROMEDE, PERSÉE, PHORBAS, AGLANTE, SUITE DU ROY ET DE LA REINE.

MERCURE, *au milieu de l'air.*

Roy, reine, et vous princesse, et vous heureux vainqueur,

Que Jupiter, mon pére,
Tient pour mon digne frére,
Ne craignez plus du sort la jalouse rigueur.
Ces portes du temple fermées,
Dont vos ames sont alarmées,
Vous marquent des faveurs où tout le Ciel consent :
Tous les dieux sont d'accord de ce bonheur suprème,
Et leur monarque tout puissant
Vous le vient apprendre luy-mesme.

(*Mercure revole en haut après avoir parlé.*)

CASSIOPE.

Redoublons donc nos vœux, redoublons nos ferveurs,
Pour mériter du Ciel ces nouvelles faveurs.

CHŒUR *de musique.*

Maistre des dieux, haste-toy de paroistre
Et de verser sur ton sang et nos rois
Les graces que garde ton choix
A ceux que tu fais naistre ;
Fais choir sur eux de nouvelles couronnes,
Et fay-nous voir, par un heur accomply,
Qu'ils ont tous dignement remply
Le rang que tu leur donnes.

(*Tandis qu'on chante, Jupiter descend du ciel dans un trosne tout éclatant d'or et de lumiéres, enfermé dans un nüage qui l'environne. A ses deux costez deux autres nuages apportent jusqu'à terre Junon et Neptune, appaisez par les sacrifices des amants. Ils se déployent en rond autour de celuy de Jupiter, et, occupant toute la face du théatre, ils font le plus agréable spectacle de toute cette representation.*)

SCÈNE VIII

JUPITER, JUNON, NEPTUNE, CEPHÉE,
CASSIOPE, ANDROMEDE, PERSÉE,
PHORBAS, AGLANTE,
SUITE DU ROY ET DE LA REINE.

JUPITER, *dans son trosne au milieu de l'air.*

Des nopces de mon fils la terre n'est pas digne,
La gloire en appartient aux cieux,
Et c'est là ce bonheur insigne
Qu'en vous fermant mon temple ont annoncé les dieux.
Roy, reine, et vous amans, venez sans jalousie
Vivre à jamais en ce brillant séjour,
Où le nectar et l'ambrosie
Vous seront comme à nous prodiguez chaque jour;
Et, quand la nuit aura tendu ses voiles,
Vos corps semez de nouvelles étoiles,
Du haut du ciel éclairant aux mortels,
Leur apprendront qu'il vous faut des autels.

JUNON, *à Persée.*

Junon mesme y consent, et vostre sacrifice
A calmé les fureurs de son esprit jaloux.

NEPTUNE, *à Cassiope.*

Neptune n'est pas moins propice,
Et vos encens desarment son couroux.

JUNON.

Venez, héros, et vous Céphée,
Prendre là haut vos places de ma main.

NEPTUNE.

Reines, venez, que ma haine étouffée
Vous conduise elle-mesme à cet heur souverain.

PERSÉE.

Accablez et surpris d'une faveur si grande...

JUNON.

Arrétez là vostre remerciment,
L'obéïssance est le seul compliment
Qu'agrée un dieu quand il commande.

(*Si-tost que Junon a dit ces vers, elle fait prendre place au roy et à Persée auprès d'elle; Neptune fait le mesme honneur à la reine et à la princesse Androméde, et tous ensemble remontent dans le ciel, qui les attend, cependant que le peuple pour acclamation publique chante ces vers qui viennent d'estre prononcez par Jupiter.*)

CHŒUR.

Allez, amans, allez sans jalousie
Vivre à jamais en ce brillant sejour,
Où le nectar et l'ambrosie
Vous seront comme aux dieux prodiguez chaque jour;
Et, quand la nuit aura tendu ses voiles,
Vos corps semez de nouvelles étoiles,
Du haut du ciel éclairant aux mortels,
Leur apprendront qu'il vous faut des autels.

EXAMEN D'ANDROMEDE

Le sujet de cette piéce est si connu par ce qu'en dit Ovide, au 4e et au 5e livres de ses *Métamorphoses*, qu'il n'est point besoin d'en importuner le lecteur; je me contenteray de luy rendre conte de ce que j'y ay changé, tant par la liberté de l'art que par la nécessité de l'ordre du théatre, et pour donner plus d'éclat à sa représentation.

En prémier lieu, j'ay crû plus à propos de faire Cassiope vaine de la beauté de sa fille que de la sienne propre, d'autant qu'il est fort extraordinaire qu'une femme dont la fille est en âge d'estre mariée ait encore d'assez beaux restes pour s'en vanter si hautement, et qu'il n'est pas vray-semblable que cet orgueil de Cassiope pour elle-mesme eust attendu si tard à éclater, veu que c'est dans la jeunesse que la beauté est plus parfaite, et que le jugement étant moins formé donne plus de lieu à des vanitez de cette nature, et non pas alors que cette mesme beauté commence d'estre sur le retour, et que l'âge a meury l'esprit de la personne qui s'en seroit énorgueillie en un autre temps.

En suite j'ay supposé que l'oracle d'Ammon n'avoit pas condamné précisément Andromède à estre dévorée par le monstre, mais qu'il avoit ordonné seulement qu'on luy exposast tous les mois une fille, qu'on jettast le sort pour voir celle qui luy devoit estre livrée, et que, cet ordre ayant déja été exécuté cinq fois, on étoit au jour qu'il le falloit suivre pour la sixième, qui par là devient un jour illustre,

remarquable, et attendu non seulement par tous les acteurs de la tragédie, mais par tous les sujets d'un roy.

J'ay introduit Persée comme un chevalier errant qui s'est arrété depuis un mois dans la Cour de Céphée, et non pas comme se rencontrant par hazard dans le temps qu'Androméde est attachée au rocher. Je luy ay donné de l'amour pour elle, qu'il n'ose découvrir parce qu'il la voit promise à Phinée, mais qu'il nourrit toutefois d'un peu d'espoir, parce qu'il voit son mariage différé jusqu'à la fin des malheurs publics. Je l'ay fait plus généreux qu'il n'est dans Ovide, où il n'entreprend la délivrance de cette princesse qu'après que ses parens l'ont asseuré qu'elle l'épouseroit si-tost qu'il l'auroit délivrée. J'ay changé aussi la qualité de Phinée, que j'ay fait seulement neveu du roy, dont Ovide le nomme frére, le mariage de deux cousins me semblant plus supportable, dans nos façons de vivre, que celuy de l'oncle et de la niéce, qui eust parû un peu plus étrange à mes auditeurs.

Les peintres qui cherchent à faire voir leur art dans les nuditez ne manquent jamais à nous representer Androméde nuë au pied du rocher où elle est attachée, quoy qu'Ovide n'en parle point. Ils me pardonneront si je ne les ay pas suivis en cette invention comme j'ay fait en celle du cheval Pégase, sur lequel ils montent Persée pour combattre le monstre, quoy qu'Ovide ne luy donne que des aisles aux talons. Ce changement donne lieu à une machine toute extraordinaire, merveilleuse, et empesche que Persée ne soit pris pour Mercure; outre qu'ils ne le mettent pas en cet équipage sans fondement, veu que le mesme Ovide raconte que si-tost que Persée eut coupé la monstrüeuse teste de Méduse, Pégase tout aislé sortit de cette Gorgone, et que Persée s'en put saisir deslors pour faire ses courses par le milieu de l'air.

Nos globes celestes, où l'on marque pour constellations Céphée, Cassiope, Persée et Andromède, m'ont donné jour à les faire enlever tous quatre au ciel sur la fin de la piéce pour y faire les noces de ces amans, comme si la terre n'en étoit pas digne.

Au reste, comme Ovide ne nomme point la ville où il fait arriver cette avanture, je ne me suis non plus enhardy à

la nommer. Il dit pour toute chose que Céphée régnoit en Æthiopie, sans designer sous quel climat. La topographie moderne de ces contrées-là n'est pas fort connuë, et celle du temps de Céphée encor moins. Je me contenteray donc de vous dire qu'il falloit que Céphée régnast en quelque païs maritime, et que sa ville capitale fust sur le bord de la mer.

Je sçay bien qu'au rapport de Pline les habitans de Joppé, qu'on nomme aujourd'hui Jaffa, dans la Palestine, ont prétendu que cette histoire s'étoit passée chez eux. Ils envoyerent à Rome des os de poisson d'une grandeur extraordinaire, qu'ils disoient estre du monstre à qui Andromède avoit été exposée. Ils montroient un rocher proche de leur ville où ils asseuroient qu'elle avoit été attachée, et encor maintenant ils se vantent de ces marques d'antiquité à nos pélerins qui vont en Jerusalem et prennent terre en leur port. Il se peut faire que cela parte d'une affectation autrefois assez ordinaire aux peuples du paganisme, qui s'attribüoient à haute gloire d'avoir chez eux ces vestiges de la vieille fable, que l'erreur commune y faisoit passer pour histoire. Ils se croyoient par là bien fondez à se donner cette prérogative d'estre d'une origine plus ancienne que leurs voisins, et prenoient avidement toute sorte d'occasions de satisfaire à cette ambition. Ainsi, il n'a fallu que la rencontre par hazard de ces os monstrüeux que la mer avoit jettez sur leurs rivages pour leur donner lieu de s'emparer de cette fiction et de placer la scéne de cette avanture au pied de leurs rochers. Pour moy, je me suis attaché à Ovide, qui la fait arriver en Æthiopie, où il met le royaume de Céphée par ces vers :

Æthiopum populos Cepheaque conspicit arva,
Illic immeritam maternæ pendere linguæ
Andromedam pœnas, etc.

Il se pouvoit faire que Céphée eust conquis cette ville de Joppé, et la Syrie mesme où elle est située. Pline l'asseure au 29e chapitre du 6e livre, par cette raison que l'histoire d'Androméde s'y est passée : *Æthiopiam imperitasse Syriæ Cephei regis ætate patet Andromedæ fabulis.* Mais ceux qui voudront contester cette opinion peuvent répondre que ce

n'est que prouver une erreur par une autre erreur, et éclaircir une chose douteuse par une encor plus incertaine. Quoy qu'il en soit, celle d'Ovide ne peut subsister avec celle-là, et, quelques bons yeux qu'eust Persée, il est impossible qu'il découvrist d'une seule veuë l'Æthiopie et Joppé, ce qu'il auroit dû faire si ce qu'entend ce poëte par *Cephea arva* n'étoit autre chose que son territoire.

Le mesme Ovide, dans quelqu'une de ses *Epistres,* ne fait pas Andromède blanche, mais bazannée :

Andromede patriæ fusca colore suæ.

Néantmoins, dans la *Métamorphose*, il nous en donne une autre idée à former lors qu'il dit que, n'eust été ses cheveux qui voltigeoient au gré du vent, et les larmes qui lui couloient des yeux, Persée l'eust prise pour une statue de marbre :

Marmoreum ratus esset opus.

Ce qui semble ne se pouvoir entendre que du marbre blanc, étant assez inoüy que l'on compare la beauté d'une fille à une autre sorte de marbre. D'ailleurs, pour la préférer à celle des Nereïdes, que jamais on n'a fait noires, il falloit que son teint eust quelque rapport avec le leur, et que par conséquent elle n'eust pas celuy que communément nous donnons aux Æthiopiens. Disons donc qu'elle étoit blanche, puisque à moins que cela il n'auroit pas été vraysemblable que Persée, qui étoit né dans la Gréce, fust devenu amoureux d'elle. Nous aurons de ce party le consentement de tous les peintres et l'authorité du grand Héliodore, qui n'a fondé la blancheur de sa Chariclée que sur un tableau d'Andromède. Pline, au 8e chap. de son 5e livre, fait mention de certains peuples d'Afrique qu'il appelle *Leuco-Æthiopes*. Si l'on s'arréte à l'étimologie de leur nom, ces peuples devoient estre blancs, et nous en pouvons faire les sujets de Céphée, pour donner à cette tragédie toute la justesse dont elle a besoin touchant la couleur des personnages qu'elle introduit sur la scéne.

Vous y trouverez cet ordre gardé dans les changemens de théatre, que chaque acte, aussi bien que le prologue, a sa décoration particuliére, et du moins une machine volante avec un concert de musique, que je n'ay employée qu'à satisfaire les oreilles des spectateurs, tandis que leurs yeux

sont arrétez à voir descendre ou remonter une machine, ou s'attachent à quelque chose qui les empesche de préter attention à ce que pourroient dire les acteurs, comme fait le combat de Persée contre le monstre. Mais je me suis bien gardé de faire rien chanter qui fust nécessaire à l'intelligence de la piéce, parce que, communément, les paroles qui se chantent étant mal entendües des auditeurs, pour la confusion qu'y apporte la diversité des voix qui les prononcent ensemble, elles auroient fait une grande obscurité dans le corps de l'ouvrage, si elles avoient eu à les instruire de quelque chose qui fust important. Il n'en va pas de mesme des machines, qui ne sont pas dans cette tragédie comme des agrémens détachez; elles en sont en quelque sorte le nœud et le dénoüement, et y font si nécessaires que vous n'en sçauriez retrancher aucune que vous ne fassiez tomber tout l'edifice.

Les diverses décorations dont les piéces de cette nature ont besoin, nous obligeant à placer les parties de l'action en divers lieux particuliers, nous forcent de pousser un peu au delà de l'ordinaire l'étenduë du lieu général qui les renferme ensemble et en constituë l'unité. Il est malaisé qu'une ville y suffise, il y faut ajouster quelques dehors voisins, comme est icy le rivage de la mer. C'est la seule décoration que la fable m'a fournie ; les quatre autres sont de pure invention. Il auroit été superflu de les spécifier dans les vers, puisqu'elles sont présentes à la veuë, et je ne tiens pas qu'il soit besoin qu'elles soient si propres à ce qui s'y passe qu'il ne se soit pû passer ailleurs aussi commodément; il suffit qu'il n'y aye pas de raison pourquoy il se doive plûtost passer ailleurs qu'au lieu où il se passe. Par exemple, le prémier acte est une place publique proche du temple où se doit jetter le sort pour sçavoir quelle victime on doit ce iour-là livrer au monstre. Tout ce qui s'y dit se diroit aussi bien dans un palais ou dans un jardin, mais il se dit aussi bien dans cette place qu'en ce jardin ou dans ce palais. Nous pouvons choisir un lieu selon le vray-semblable ou le nécessaire, et il suffit qu'il n'y aye aucune répugnance du costé de l'action au choix que nous en faisons pour le rendre vray-semblable, puisque cette action ne nous présente pas toûjours un lieu nécessaire, comme est la mer et ses ro-

chers, au troisiéme acte, où l'on voit l'exposition d'Androméde et le combat de Persée contre le monstre, qui ne pouvoit se faire ailleurs. Il faut neantmoins prendre garde à choisir d'ordinaire un lieu découvert, à cause des apparitions des dieux qu'on introduit; Androméde, au second acte, seroit aussi bien dans son cabinet que dans le jardin où je la fais s'entretenir avec ses nymphes et avec son amant; mais comment se feroit l'apparition d'Æole dans ce cabinet, et comment les vents l'en pourroient-ils enlever, à moins que de la faire passer par la cheminée, comme nos sorciers? Par cette raison, il y peut avoir quelque chose à dire à celle de Junon, au quatriéme acte, qui se passe dans la salle du palais royal. Mais, comme ce n'est qu'une apparition simple d'une déesse qui peut se montrer et disparoistre où et quand il luy plaist, et ne fait que parler aux acteurs, rien n'empesche qu'elle ne se soit faite dans un lieu fermé. J'ajouste que, quand il y auroit quelque contradiction de ce costé-là, la disposition de nos théatres seroit cause qu'elle ne seroit pas sensible aux spectateurs. Bien qu'ils representent en effet des lieux fermez, comme une chambre ou une salle, ils ne sont fermez par haut que de nüages, et, quand on voit descendre le char de Junon du milieu de ces nüages qui ont été continüellement en veuë, on ne fait pas une réflexion assez prompte ny assez sévére sur le lieu, qui devroit estre fermé d'un lambris pour y trouver quelque manque de justesse.

L'oracle de Vénus, au prémier acte, est inventé avec assez d'artifice pour porter les esprits dans un sens contraire à sa vraye intelligence; mais il ne le faut pas prendre pour le vray nœud de la piéce ; autrement elle seroit achevée dès le troisiéme, où l'on en verroit le dénouëment. L'action principale est le mariage de Persée avec Androméde; son nœud consiste en l'obstacle qui s'y rencontre du costé de Phinée, à qui elle est promise, et son dénoüement en la mort de ce malheureux amant, après laquelle il n'y a plus d'obstacle. Je puis dire toutefois à ceux qui voudront prendre absolument cet oracle de Vénus pour le nœud de cette tragédie que le troisiéme acte n'en éclaircit que les prémiers vers, et que les derniers ne se font entendre que par l'apparition de Juppiter et des autres dieux qui terminent la piéce.

La diversité de la mesure et de la croisûre des vers que j'y ay meslez me donne occasion de tascher à les justifier, et particuliérement les stances dont je me suis servy en beaucoup d'autres poëmes, et contre qui je voy quantité de gens d'esprit et sçavans au théatre témoigner aversion. Leurs raisons sont diverses. Les uns ne les improuvent pas tout-à-fait, mais ils disent que c'est trop mandier l'acclamation populaire en faveur d'une antithése ou d'un trait spiritüel qui ferme chacun de leurs couplets, et que cette affectation est une espéce de bassesse qui ravale trop la dignité de la tragédie. Je demeure d'accord que c'est quelque espéce de fard; mais, puisqu'il embellit nôtre ouvrage et nous aide à mieux atteindre le but de nostre art, qui est de plaire, pourquoy devons-nous renoncer à cet avantage? Les anciens se servoient sans scrupule, et mesme dans les choses extérieures, de tout ce qui les y pouvoit faire arriver. Euripide vétoit ses héros malheureux d'habits déchirez, afin qu'ils fissent plus de pitié, et Aristophane fait commencer sa comédie des *Grenouilles* par Xanthias monté sur un asne, afin d'exciter plus aisement l'auditeur à rire. Cette objection n'est donc pas d'assez d'importance pour nous interdire l'usage d'une chose qui tout à la fois nous donne de la gloire et de la satisfaction à nos spectateurs.

Il est vray qu'il faut leur plaire selon les régles, et c'est ce qui rend l'objection des autres plus considérable, en ce qu'ils veulent trouver quelque chose d'irrégulier dans cette sorte de vers. Ils disent que, bien qu'on parle en vers sur le théatre, on est présumé ne parler qu'en prose; qu'il n'y a que cette sorte de vers que nous appellons alexandrins à qui l'usage laisse tenir nature de prose; que les stances ne sçauroient passer que pour vers, et que par conséquent nous n'en pouvons mettre avec vray-semblance en la bouche d'un acteur, s'il n'a eu loisir d'en faire ou d'en faire faire par un autre, et de les apprendre par cœur.

J'avouë que les vers qu'on récite sur le théatre sont présumez estre prose : nous ne parlons pas d'ordinaire en vers, et, sans cette fiction, leur mesure et leur rime sortiroient du vray-semblable. Mais par quelle raison peut-on dire que les vers alexandrins tiennent nature de prose, et que ceux des stances n'en peuvent faire autant? Si nous en croyons

Aristote, il faut se servir au théatre des vers qui sont les moins vers et qui se meslent au langage commun, sans y penser, plus souvent que les autres. C'est par cette raison que les poëtes tragiques ont choisi l'ïambique plûtost que l'examétre, qu'ils ont laissé aux épopées, parce qu'en parlant sans dessein d'en faire, il se mesle dans nostre discours plus d'ïambiques que d'examétres. Par cette mesme raison les vers de stances sont moins vers que les alexandrins, parce que parmy nostre langage commun il se coule plus de ces vers inégaux, les uns courts, les autres longs, avec des rimes croisées et éloignées les unes des autres, que de ceux dont la mesure est toûjours égale et les rimes toûjours mariées. Si nous nous en rapportons à nos poëtes grecs, ils ne se sont pas tellement arrétez aux ïambiques qu'ils ne se soient servis d'anapæstiques, de trochaïques et d'examétres mesme quand ils l'ont jugé à propos. Sénéque en a fait autant qu'eux, et les Espagnols ses compatriotes changent aussi souvent de genre de vers que de scénes. Mais l'usage de France est autre, à ce qu'on prétend, et ne souffre que les alexandrins à tenir lieu de prose. Surquoy je ne puis m'empescher de demander qui sont les maistres de cet usage, et qui peut l'établir sur le théatre, que ceux qui l'ont occupé avec gloire depuis trente ans, dont pas un ne s'est défendu de mesler des stances dans quelques-uns des poëmes qu'ils y ont donnez. Je ne dis pas dans tous, car il ne s'en offre pas d'occasion en tous, et elles n'ont pas bonne grace à exprimer tout. La colére, la fureur, la menace et tels autres mouvemens violens ne leur sont pas propres, mais les déplaisirs, les irrésolutions, les inquiétudes, les douces resveries, et généralement tout ce qui peut souffrir à un acteur de prendre haleine, et de penser à ce qu'il doit dire ou résoudre, s'accommode merveilleusement avec leurs cadences inégales et avec les pauses qu'elles font faire à la fin de chaque couplet. La surprise agréable que fait à l'oreille ce changement de cadences impréveu rappelle puissamment les attentions égarées; mais il y faut éviter le trop d'affectation. C'est par là que les stances du *Cid* sont inexcusables, et que les mots de *peine* et *Chiméne*, qui font la derniére rime de chaque strophe, marquent un jeu du costé du poëte, qui n'a rien de naturel du costé de l'acteur. Pour

s'en écarter moins, il seroit bon de ne régler point toutes les strophes sur la mesme mesure, ny sur les mesmes croisures de rimes, ny sur le mesme nombre de vers. Leur inégalité en ces trois articles approcheroit davantage du discours ordinaire, et sentiroit l'emportement et les élans d'un esprit qui n'a que sa passion pour guide, et non pas la régularité d'un autheur qui les arrondit sur le mesme tour. J'y ay hazardé celles de la Paix dans le prologue de la *Toison d'or,* et tout le dialogue de celuy de cette piéce, qui ne m'a pas mal réussy. Dans tout ce que je fais dire aux dieux dans les machines, on trouvera le mesme ordre ou le mesme desordre ; mais je ne pourrois approuver qu'un acteur, touché fortement de ce qui luy vient d'arriver dans la tragédie, se donnast la patience de faire des stances, ou prist soin d'en faire faire par un autre et de les apprendre par cœur, pour exprimer son déplaisir devant les spectateurs. Ce sentiment étudié ne les toucheroit pas beaucoup, parce que cette étude marqueroit un esprit tranquille et un effort de mémoire plûtost qu'un effet de passion. Outre que ce ne seroit plus le sentiment present de la personne qui parleroit, mais tout au plus celuy qu'elle auroit eu en composant ces vers, et qui seroit assez rallenty par cet effort de mémoire pour faire que l'état de son ame ne répondist plus à ce qu'elle prononceroit. L'auditeur ne s'y laisseroit pas émouvoir, et le verroit trop prémédité pour le croire véritable. Du moins, c'est l'opinion de Perse, avec lequel je finis cette remarque :

Nec nocte paratum
Plorabit, qui me volet incurvasse querela.

D. SANCHE
D'ARRAGON
COMÉDIE HÉROÏQUE

ACTEURS.

D. ISABELLE, reine de Castille.

D. LEONOR, reine d'Arragon.

D. ELVIRE, princesse d'Arragon.

BLANCHE, dame d'honneur de la reine de Castille.

CARLOS, cavalier inconnu, qui se trouve estre D. Sanche, roy d'Arragon.

D. RAYMOND DE MONCADE, favory du deffunct roy d'Arragon.

D. LOPE DE GUSMAN
D. MANRIQUE DE LARE } Grands de Castille.
D. ALVAR DE LUNE

La scéne est à Valladolid.

D. SANCHE

D'ARRAGON

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

D. LEONOR, D. ELVIRE.

D. LEONOR.

APRÈS tant de malheurs, enfin le Ciel propice
S'est resolu, ma fille, à nous faire justice:
Nostre Arragon, pour nous presque tout révolté,
Enléve à nos tyrans ce qu'ils nous ont osté,
Brise les fers honteux de leurs injustes chaisnes,
Se remet sous nos loix et reconnoit ses reines,
Et par ses députez, qu'aujourd'huy l'on attend,
Rend d'un si long exil le retour éclatant.

Comme nous la Castille attend cette journée,
Qui luy doit de sa reine asseurer l'hyménée.
Nous l'allons voir icy faire choix d'un époux:
Que ne puis-je, ma fille, en dire autant de vous?
Nous allons en des lieux sur qui vingt ans d'absence
Nous laissent une foible et douteuse puissance;
Le trouble régne encor où vous devez régner;
Le peuple vous rappelle, et peut vous dédaigner,
Si vous ne luy portez, au retour de Castille,
Que l'avis d'une mére et le nom d'une fille.
D'un mary valeureux les ordres et le bras
Sçauroient bien mieux que nous asseurer vos Etats,
Et par des actions nobles, grandes et belles,
Dissiper les mutins et dompter les rebelles.
Vous ne pouvez manquer d'amans dignes de vous:
On aime vostre sceptre, on vous aime, et sur tous
Du comte Don Alvar la vertu non commune
Vous aima dans l'exil et durant l'infortune.
Qui vous aima sans sceptre et se fit vostre appuy,
Quand vous le recouvrez, est bien digne de luy.

D. Elvire.

Ce comte est généreux, et me l'a fait paroistre:
Aussi le Ciel pour moy l'a voulu reconnoistre,
Puisque les Castillans l'ont mis entre les trois
Dont à leur grande reine ils demandent le choix;
Et, comme ses rivaux luy cédent en mérite,
Un espoir à present plus doux le sollicite;
Il régnera sans nous. Mais, Madame, après tout,
Sçavez-vous à quel choix l'Arragon se résout,
Et quels troubles nouveaux j'y puis faire renaistre
S'il voit que je luy méne un étranger pour maistre?

Montons, de grace, au trosne, et de là, beaucoup mieux,
Sur le choix d'un époux nous baisserons les yeux.

D. LEONOR.

Vous les abaissez trop, une secrete flame
A déja, malgré moy, fait ce choix dans vostre ame:
De l'inconnu Carlos l'éclatante valeur
Aux mérites du comte a fermé vostre cœur.
Tout est illustre en luy, moy-mesme je l'avouë;
Mais son sang, que le Ciel n'a formé que de bouë,
Et dont il cache exprés la source obstinément...

D. ELVIRE.

Vous pourriez en juger plus favorablement.
Sa naissance inconnuë est peut-estre sans tache;
Vous la présumez basse à cause qu'il la cache,
Mais combien a-t'on veu de princes déguisez
Signaler leur vertu sous des noms supposez,
Dompter des nations, gagner des diadèmes,
Sans qu'aucun les connust, sans se connoistre eux-mesmes?

D. LEONOR.

Quoy! voilà donc enfin dequoy vous vous flatez?

D. ELVIRE.

J'aime et prise en Carlos ses rares qualitez.
Il n'est point d'ame noble à qui tant de vaillance
N'arrache cette estime et cette bien-veillance,
Et l'innocent tribut de ces affections
Que doit toute la terre aux belles actions
N'a rien qui deshonore une jeune princesse.
En cette qualité je l'aime et le caresse,
En cette qualité ses devoirs assidus
Me rendent les respects à ma naissance dûs;
Il fait sa cour chez moy comme un autre peut faire;
Il a trop de vertus pour estre téméraire,

Et, si jamais ses vœux s'échapoient jusqu'à moy,
Je sçay ce que je suis et ce que je me doy.

D. LEONOR.

Daigne le juste Ciel vous donner le courage
De vous en souvenir et le mettre en usage!

D. ELVIRE.

Vos ordres sur mon cœur sçauront toûjours regner.

D. LEONOR.

Cependant ce Carlos vous doit accompagner,
Doit venir jusqu'aux lieux de vostre obéïssance
Vous rendre ces respects dûs à vostre naissance,
Vous faire, comme icy, sa cour tout simplement?

D. ELVIRE.

De ses pareils la guerre est l'unique élément;
Accoustumez d'aller de victoire en victoire,
Ils cherchent en tous lieux les dangers et la gloire.
La prise de Séville et les Mores défaits
Laissent à la Castille une profonde paix;
S'y voyant sans employ, sa grande ame inquiéte
Veut bien de Don Garcie achever la défaite,
Et contre les efforts d'un reste de mutins
De toute sa valeur haster nos bons destins.

D. LEONOR.

Mais, quand il vous aura dans le trosne affermie,
Et jetté sous vos pieds la puissance ennemie,
S'en ira-t'il soudain aux climats étrangers
Chercher tout de nouveau la gloire et les dangers?

D. ELVIRE.

Madame, la reine entre.

SCENE II.

D. ISABELLE, D. LEONOR, D. ELVIRE, BLANCHE.

D. LEONOR.

Aujourd'huy donc, Madame,
Vous allez d'un héros rendre heureuse la flame,
Et d'un mot satisfaire aux plus ardents souhaits
Que poussent vers le Ciel vos fidelles sujets?

D. ISABELLE.

Dites, dites plûtost qu'aujourd'huy, grandes reines,
Je m'impose à vos yeux la plus dure des gesnes,
Et fais dessus moy-mesme un illustre attentat
Pour me sacrifier au repos de l'Etat.
Que c'est un sort fascheux et triste que le nostre,
De ne pouvoir régner que sous les loix d'un autre,
Et qu'un sceptre soit creu d'un si grand poids pour nous
Que pour le soûtenir il nous faille un époux!
A peine ay-je deux mois porté le diadème
Que de tous les costez j'entens dire qu'on m'aime,
Si toutefois sans crime, et sans m'en indigner,
Je puis nommer amour une ardeur de régner.
L'ambition des grands à cet espoir ouverte
Semble, pour m'acquerir, s'apprester à ma perte,
Et, pour trancher le cours de leurs dissentions,
Il faut fermer la porte à leurs prétentions;
Il m'en faut choisir un, eux-mesmes m'en convient,
Mon peuple m'en conjure et mes Etats m'en prient,
Et mesme par mon ordre ils m'en proposent trois

Dont mon cœur à leur gré peut faire un digne choix.
Don Lope de Guzman, Don Manrique de Lare
Et Don Alvar de Lune ont un mérite rare;
Mais que me sert ce choix qu'on fait en leur faveur,
Si pas un d'eux enfin n'a celuy de mon cœur?

D. Leonor.

On vous les a nommez, mais sans vous les prescrire;
On vous obéïra quoy qu'il vous plaise élire.
Si le cœur a choisi, vous pouvez faire un roy.

D. Isabelle.

Madame, je suis reine, et dois régner sur moy.
Le rang que nous tenons, jaloux de nostre gloire,
Souvent dans un tel choix nous défend de nous croire,
Jette sur nos desirs un joug impérieux,
Et dédaigne l'avis et du cœur et des yeux.
Qu'on ouvre. Juste Ciel, voy ma peine et m'inspire
Et ce que je doy faire et ce que je doy dire!

SCENE III.

D. ISABELLE, D. LEONOR, D. ELVIRE,
BLANCHE, D. LOPE, D. MANRIQUE,
D. ALVAR, CARLOS.

D. Isabelle.

Avant que de choisir, je demande un serment,
Comtes, qu'on agréra mon choix aveuglément,
Que les deux méprisez, et tous les trois peut-estre,
De ma main, quel qu'il soit, accepteront un maistre:
Car enfin je suis libre à disposer de moy.
Le choix de mes Etats ne m'est point une loy;

D'une troupe importune il m'a débarassée,
Et d'eux tous sur vous trois détourné ma pensée,
Mais sans nécessité de l'arréter sur vous.
J'aime à sçavoir par là qu'on vous préfére à tous;
Vous m'en étes plus chers et plus considérables,
J'y voy de vos vertus les preuves honorables,
J'y voy la haute estime où sont vos grands exploits;
Mais, quoy que mon dessein soit d'y borner mon choix,
Le Ciel en un moment quelquefois nous éclaire;
Je veux, en le faisant, pouvoir ne le pas faire,
Et que vous avouïez que, pour devenir roy,
Quiconque me plaira n'a besoin que de moy.

D. Lope.

C'est une authorité qui vous demeure entiére:
Vostre Etat avec vous n'agit que par priére,
Et ne vous a pour nous fait voir ses sentimens
Que par obeïssance à vos commandemens.
Ce n'est point ny son choix, ny l'éclat de ma race,
Qui me font, grande reine, espérer cette grace:
Je l'attens de vous seule et de vostre bonté,
Comme on attend un bien qu'on n'a pas mérité,
Et dont, sans regarder service ny famille,
Vous pouvez faire part au moindre de Castille.
C'est à nous d'obéir, et non d'en murmurer;
Mais vous nous permettrez toutefois d'espérer
Que vous ne ferez choir cette faveur insigne,
Ce bon-heur d'estre à vous, que sur le moins indigne,
Et que vostre vertu vous fera trop sçavoir
Qu'il n'est pas bon d'user de tout vostre pouvoir.
Voilà mon sentiment.

D. Isabelle.

Parlez, vous, Don Manrique.

D. MANRIQUE.

Madame, puisqu'il faut qu'à vos yeux je m'explique,
Quoy que vostre discours nous ait fait des leçons
Capables d'ouvrir l'ame à de justes soupçons,
Je vous diray pourtant, comme à ma souveraine,
Que, pour faire un vray roy, vous le fassiez en reine;
Que vous laisser borner, c'est vous-mesme affoiblir
La dignité du rang qui le doit ennoblir,
Et qu'à prendre pour loy le choix qu'on vous propose,
Le roy que vous feriez vous devroit peu de chose,
Puisqu'il tiendroit les noms de monarque et d'époux
Du choix de vos Etats aussi-bien que de vous.
 Pour moy, qui vous aimay sans sceptre et sans couronne,
Qui n'ay jamais eu d'yeux que pour vostre personne,
Que mesme le feu roy daigna considérer
Jusqu'à souffrir ma flame et me faire espérer,
J'oseray me promettre un sort assez propice
De cet aveu d'un frere et quatre ans de service,
Et sur ce doux espoir, deussay-je me trahir,
Puisque vous le voulez, je jure d'obeïr.

D. ISABELLE.

C'est comme il faut m'aimer. Et Don Alvar de Lune?

D. ALVAR.

Je ne vous feray point de harangue importune.
Choisissez hors des trois, tranchez absolument;
Je jure d'obeïr, Madame, aveuglément.

D. ISABELLE.

Sous les profonds respects de cette déférence,
Vous nous cachez peut-estre un peu d'indifférence,
Et, comme vostre cœur n'est pas sans autre amour,
Vous sçavez des deux parts faire bien vostre cour.

D. ALVAR.

Madame...

D. ISABELLE.

C'est assez! que chacun prenne place!

(*Icy les trois reines prennent chacune un fauteuil, et, après que les trois comtes et le reste des grands qui sont presens se sont assis sur des bancs préparez exprès, Carlos, y voyant une place vuide, s'y veut seoir, et Don Manrique l'en empesche.*)

D. MANRIQUE.

Tout beau, tout beau, Carlos! D'où vous vient cette audace,
Et quel tître en ce rang a pû vous établir?

CARLOS.

J'ay veu la place vuide, et creu la bien remplir.

D. MANRIQUE.

Un soldat bien remplir une place de comte!

CARLOS.

Seigneur, ce que je suis ne me fait point de honte;
Depuis plus de six ans il ne s'est fait combat
Qui ne m'ait bien acquis ce grand nom de soldat.
J'en avois pour témoin le feu roy, vostre frére,
Madame, et par trois fois...

D. MANRIQUE.

Nous vous avons veu faire,
Et sçavons mieux que vous ce que peut vostre bras.

D. ISABELLE.

Vous en étes instruits, et je ne la suis pas:
Laissez-le me l'apprendre. Il importe aux monarques
Qui veulent aux vertus rendre de dignes marques
De les sçavoir connoistre, et ne pas ignorer
Ceux d'entre leurs sujets qu'ils doivent honorer.

D. MANRIQUE.

Je ne me croyois pas estre ici pour l'entendre.

D. ISABELLE.

Comte, encor une fois, laissez-le me l'apprendre;
Nous aurons temps pour tout. Et vous, parlez, Carlos.

CARLOS.

Je diray qui je suis, Madame, en peu de mots.
On m'appelle soldat, je fais gloire de l'estre:
Au feu roy par trois fois je le fis bien paroistre.
L'étendart de Castille, à ses yeux enlevé,
Des mains des ennemis par moy seul fut sauvé.
Cette seule action rétablit la bataille,
Fit rechasser le More au pied de sa muraille,
Et, rendant le courage aux plus timides cœurs,
Rappela les vaincus et défit les vainqueurs.
Ce mesme roy me vit dedans l'Andalousie
Dégager sa personne en prodiguant ma vie,
Quand, tout percé de coups sur un monceau de morts,
Je luy fis si long-temps bouclier de mon corps
Qu'enfin, autour de luy ses troupes ralliées,
Celles qui l'enfermoient furent sacrifiées,
Et le mesme escadron qui vint le secourir
Le ramena vainqueur, et moy prest à mourir.
Je montay le prémier sur les murs de Séville
Et tins la bréche ouverte aux troupes de Castille.
Je ne vous parle point d'assez d'autres exploits
Qui n'ont pas pour témoins eu les yeux de mes rois:
Tel me voit, et m'entend, et me méprise encore,
Qui gémiroit sans moy dans les prisons du More.

D. MANRIQUE.

Nous parlez-vous, Carlos, pour Don Lope et pour moy

CARLOS.

Je parle seulement de ce qu'a veu le roy,
Seigneur, et qui voudra parle à sa conscience.
Voilà dont le feu roy me promit récompense;
Mais la mort le surprit comme il la résolvoit.

D. ISABELLE.

Il se fust acquitté de ce qu'il vous devoit,
Et moy, comme héritant son sceptre et sa couronne,
Je prens sur moy sa debte, et je vous la fais bonne.
Seyez-vous, et quittons ces petits differens.

D. LOPE.

Souffrez qu'auparavant il nomme ses parens.
Nous ne contestons point l'honneur de sa vaillance,
Madame, et, s'il en faut nostre reconnoissance,
Nous avoûrons tous deux qu'en ces combats derniers
L'un et l'autre, sans luy, nous étions prisonniers;
Mais enfin la valeur, sans l'éclat de la race,
N'eut jamais aucun droit d'occuper cette place.

CARLOS.

Se pare qui voudra des noms de ses ayeux,
Moy je ne veux porter que moy-mesme en tous lieux,
Je ne veux rien devoir à ceux qui m'ont fait naistre,
Et suis assez connu sans les faire connoistre.
Mais, pour en quelque sorte obéïr à vos loix,
Seigneur, pour mes parens je nomme mes exploits:
Ma valeur est ma race, et mon bras est mon pére.

D. LOPE.

Vous le voyez, Madame, et la preuve en est claire,
Sans doute il n'est pas noble.

D. ISABELLE.

Et bien! je l'ennoblis,

Quelle que soit sa race et de qui qu'il soit fils.
Qu'on ne conteste plus.

D. Manrique.

Encor un mot, de grace.

D. Isabelle.

Don Manrique, à la fin, c'est prendre trop d'audace.
Ne puis-je l'ennoblir si vous n'y consentez?

D. Manrique.

Ouy, mais ce rang n'est deu qu'aux hautes dignitez :
Tout autre qu'un marquis ou comte le profane.

D. Isabelle, *à Carlos.*

Et bien, seyez-vous donc, marquis de Santillane,
Comte de Pennafiel, gouverneur de Burgos...
Don Manrique, est-ce assez pour faire seoir Carlos?
Vous reste-t'il encor quelque scrupule en l'ame?

(*D. Manrique et D. Lope se lévent, et Carlos se sied.*)

D. Manrique.

Achevez, achevez, faites-le roy, Madame;
Par ces marques d'honneur l'élever jusqu'à nous,
C'est moins nous l'égaler que l'approcher de vous.
Ce préambule adroit n'étoit pas sans mystére,
Et ces nouveaux sermens qu'il nous a fallu faire
Montroient bien dans vostre ame un tel choix préparé.
Enfin vous le pouvez, et nous l'avons juré,
Je suis prest d'obéïr, et, loin d'y contredire,
Je laisse entre ses mains et vous et vostre empire.
Je sors avant ce choix, non que j'en sois jaloux,
Mais de peur que mon front n'en rougisse pour vous.

D. Isabelle.

Arrétez, insolent! Vostre reine pardonne
Ce qu'une indigne crainte imprudemment soupçonne,

Et, pour la démentir, veut bien vous asseurer
Qu'au choix de ses Etats elle veut demeurer,
Que vous tenez encor mesme rang dans son ame,
Qu'elle prend vos transports pour un excès de flame,
Et qu'au lieu d'en punir le zéle injurieux,
Sur un crime d'amour elle ferme les yeux.

D. Manrique.

Madame, excusez donc si quelque antipathie...

D. Isabelle.

Ne faites point icy de fausse modestie :
J'ay trop veu vostre orgueil pour le justifier,
Et sçay bien les moyens de vous humilier.
Soit que j'aime Carlos, soit que par simple estime
Je rende à ses vertus un honneur légitime,
Vous devez respecter, quels que soient mes desseins,
Ou le choix de mon cœur, ou l'œuvre de mes mains.
Je l'ay fait vostre égal, et, quoy qu'on s'en mutine,
Sçachez qu'à plus encor ma faveur le destine.
Je veux qu'aujourd'huy mesme il puisse plus que moy :
J'en ay fait un marquis, je veux qu'il fasse un roy.
S'il a tant de valeur que vous-mesmes le dites,
Il sçait quelle est la vostre et connoit vos mérites,
Et jugera de vous avec plus de raison
Que moy, qui n'en connois que la race et le nom.
Marquis, prenez ma bague, et la donnez pour marque
Au plus digne des trois, que j'en fasse un monarque.
Je vous laisse y penser tout ce reste du jour.
Rivaux ambitieux, faites-luy vostre cour.
Qui me rapportera l'anneau que je luy donne
Recevra sur le champ ma main et ma couronne...
Allons, reines, allons, et laissons-les juger
De quel costé l'amour avoit sceu m'engager.

SCENE IV.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, CARLOS.

D. Lope.

Et bien! Seigneur marquis, nous direz-vous, de grace,
Ce que pour vous gagner il est besoin qu'on fasse?
Vous étes nostre juge, il faut vous adoucir.

Carlos.

Vous y pourriez peut-estre assez mal réüssir.
Quittez ces contretemps de froide raillerie.

D. Manrique.

Il n'en est pas saison quand il faut qu'on vous prie.

Carlos.

Ne raillons ny prions, et demeurons amis.
Je sçay ce que la reine en mes mains a remis;
J'en useray fort bien, vous n'avez rien à craindre,
Et pas un de vous trois n'aura lieu de se plaindre.
Je n'entreprendray point de juger entre vous
Qui mérite le mieux le nom de son époux;
Je serois téméraire, et m'en sens incapable,
Et peut-estre quelqu'un m'en tiendroit récusable.
Je m'en récuse donc, afin de vous donner
Un juge que sans honte on ne peut soupçonner:
Ce sera vostre épée et vostre bras luy-mesme.
Comtes, de cet anneau dépend le diadème;
Il vaut bien un combat, vous avez tous du cœur,
Et je le garde...

D. Lope.

A qui, Carlos?

CARLOS.

A mon vainqueur.
Qui pourra me l'oster l'ira rendre à la reine:
Ce sera du plus digne une preuve certaine.
Prenez entre vous l'ordre et du temps et du lieu;
Je m'y rendray sur l'heure, et vay l'attendre. Adieu.

SCENE V.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR.

D. LOPE.
Vous voyez l'arrogance!

D. ALVAR.
Ainsi les grands courages
Sçavent en généreux repousser les outrages.

D. MANRIQUE.
Il se méprend pourtant s'il pense qu'aujourd'huy
Nous daignions mesurer nostre épée avec luy.

D. ALVAR.
Refuser un combat!

D. LOPE.
Des généraux d'armée,
Jaloux de leur honneur et de leur renommée,
Ne se commettent point contre un avanturier.

D. ALVAR.
Ne mettez point si bas un si vaillant guerrier.
Qu'il soit ce qu'en voudra présumer vostre haine,
Il doit estre pour nous ce qu'a voulu la reine.

D. LOPE.

La reine qui nous brave, et, sans égard au sang,
Ose soüiller ainsi l'éclat de nostre rang?

D. ALVAR.

Les rois de leurs faveurs ne sont jamais comptables;
Ils font comme il leur plaist et défont nos semblables.

D. MANRIQUE.

Envers les Majestez vous étes bien discret!
Voyez-vous cependant qu'elle l'aime en secret?

D. ALVAR.

Dites, si vous voulez, qu'ils sont d'intelligence,
Qu'elle a de sa valeur si haute confiance
Qu'elle espére par là faire approuver son choix,
Et se rendre avec gloire au vainqueur de tous trois;
Qu'elle nous hait dans l'ame autant qu'elle l'adore :
C'est à nous d'honorer ce que la reine honore.

D. MANRIQUE.

Vous la respectez fort, mais y prétendez-vous?
On dit que l'Arragon a des charmes si doux...

D. ALVAR.

Qu'ils me soient doux ou non, je ne croy pas sans crime
Pouvoir de mon païs desavoüer l'estime;
Et, puisqu'il m'a jugé digne d'estre son roy,
Je soûtiendray par tout l'état qu'il fait de moy.
Je vay donc disputer, sans que rien me retarde,
Au marquis Don Carlos cet anneau qu'il nous garde,
Et, si sur sa valeur je le puis emporter,
J'attendray de vous deux qui voudra me l'oster.
Le champ vous sera libre.

D. LOPE.

A la bonne heure, Comte,

Nous vous irons alors le disputer sans honte:
Nous ne dédaignons point un si digne rival;
Mais, pour vostre marquis, qu'il cherche son égal.

ACTE II

SCENE PREMIERE.

D. ISABELLE, BLANCHE.

D. Isabelle.

Blanche, as-tu rien connu d'égal à ma misére?
Tu vois tous mes desirs condamnez à se taire,
Mon cœur faire un beau choix sans l'oser accepter,
Et nourrir un beau feu sans l'oser écouter.
Voy par là ce que c'est, Blanche, que d'estre reine.
Comptable de moy-mesme au nom de souveraine,
Et sujette à jamais du trosne où je me voy,
Je puis tout pour tout autre, et ne puis rien pour moy.
O sceptres, s'il est vray que tout vous soit possible,
Pourquoy ne pouvez-vous rendre un cœur insensible?
Pourquoy permettez-vous qu'il soit d'autres appas,
Ou que l'on ait des yeux pour ne les croire pas?

Blanche.

Je présumois tantost que vous les alliez croire;
J'en ay plus d'une fois tremblé pour vostre gloire.
Ce qu'à vos trois amans vous avez fait jurer
Au choix de Don Carlos sembloit tout préparer;

Je le nommois pour vous, mais enfin par l'issuë
Ma crainte s'est trouvée heureusement déceuë;
L'effort de vostre amour a sceu se modérer,
Vous l'avez honoré sans vous deshonorer,
Et satisfait ensemble, en trompant mon attente,
La grandeur d'une reine et l'ardeur d'une amante.

D. ISABELLE.

Dy que, pour honorer sa générosité,
Mon amour s'est joüé de mon authorité,
Et qu'il a fait servir, en trompant ton attente,
Le pouvoir de la reine au couroux de l'amante.
D'abord par ce discours, qui t'a semblé suspect,
Je voulois seulement essayer leur respect,
Soûtenir jusqu'au bout la dignité de reine,
Et, comme enfin ce choix me donnoit de la peine,
Perdre quelques momens, choisir un peu plus tard.
J'allois nommer pourtant, et nommer au hazard;
Mais tu sçais quel orgueil ont lors montré les comtes,
Combien d'affronts pour luy, combien pour moy de hontes.
Certes il est bien dur, à qui se voit régner,
De montrer quelque estime et la voir dédaigner.
Sous ombre de venger sa grandeur méprisée,
L'amour à la faveur trouve une pente aisée;
A l'intérest du sceptre aussi-tost attaché,
Il agit d'autant plus qu'il se croit bien caché,
Et s'ose imaginer qu'il ne fait rien paroistre
Que ce change de nom ne fasse méconnoistre.
J'ay fait Carlos marquis, et comte, et gouverneur;
Il doit à ses jaloux tous ces tîtres d'honneur:
M'en voulant faire avare, ils m'en faisoient prodigue;
Ce torrent grossissoit rencontrant cette digue.
C'étoit plus les punir que le favoriser.

L'amour me parloit trop, j'ay voulu l'amuser;
Par ces profusions j'ay creu le satisfaire,
Et, l'ayant satisfait, l'obliger à se taire;
Mais, hélas! en mon cœur il avoit tant d'appuy
Que je n'ay pû jamais prononcer contre luy,
Et n'ay mis en ses mains ce don du diadème
Qu'afin de l'obliger à s'exclurre luy-mesme.
Ainsi, pour apaiser les murmures du cœur,
Mon refus a porté les marques de faveur,
Et, revétant de gloire un invisible outrage,
De peur d'en faire un roy, je l'ay fait davantage;
Outre qu'indifférente aux vœux de tous les trois,
J'espérois que l'amour pourroit suivre son choix,
Et que le moindre d'eux, de soy-mesme estimable,
Recevroit de sa main la qualité d'aimable.
Voilà, Blanche, où j'en suis; voilà ce que j'ay fait,
Voilà les vrais motifs dont tu voyois l'effet:
Car mon ame, pour luy quoy qu'ardemment pressée,
Ne sçauroit se permettre une indigne pensée,
Et je mourrois encor avant que m'accorder
Ce qu'en secret mon cœur ose me demander.
Mais enfin je voy bien que je me suis trompée
De m'en estre remise à qui porte une épée,
Et trouve occasion dessous cette couleur
De venger le mépris qu'on fait de sa valeur.
Je devois par mon choix étouffer cent querelles,
Et l'ordre que j'y tiens en forme de nouvelles,
Et jette entre les grands, amoureux de mon rang,
Une nécessité de répandre du sang.
Mais j'y sçauray pourvoir.

BLANCHE.

C'est un pénible ouvrage

D'arréter un combat qu'authorise l'usage,
Que les loix ont réglé, que les rois vos ayeux
Daignoient assez souvent honorer de leurs yeux.
On ne s'en dédit point sans quelque ignominie,
Et l'honneur aux grands cœurs est plus cher que la vie.

D. ISABELLE.

Je sçay ce que tu dis, et n'iray pas de front
Faire un commandement qu'ils prendroient pour affront.
Lors que le deshonneur soüille l'obéïssance,
Les rois peuvent douter de leur toute-puissance;
Qui la hazarde alors n'en sçait pas bien user,
Et qui veut pouvoir tout ne doit pas tout oser.
Je rompray ce combat, feignant de le permettre,
Et je le tiens rompu si je puis le remettre.
Les reines d'Arragon pourront mesme m'aider.
Voicy déja Carlos que je viens de mander :
Demeure, et tu verras avec combien d'adresse
Ma gloire de mon ame est toûjours la maîtresse.

SCENE II.

D. ISABELLE, CARLOS, BLANCHE.

D. ISABELLE.

Vous avez bien servi, Marquis, et jusqu'icy
Vos armes ont pour nous dignement réüssy;
Je pense avoir aussi bien payé vos services.
Malgré vos envieux et leurs mauvais offices,
J'ay fait beaucoup pour vous, et tout ce que j'ay fait
Ne vous a pas coûté seulement un souhait.
Si cette récompense est pourtant si petite

Qu'elle ne puisse aller jusqu'à vostre mérite,
S'il vous en reste encor quelqu'autre à souhaiter,
Parlez, et donnez-moy moyen de m'acquiter.

CARLOS.

Aprés tant de faveurs à pleines mains versées,
Dont mon cœur n'eust osé concevoir les pensées,
Surpris, troublé, confus, accablé de bien-faits,
Que j'osasse former encor quelques souhaits!

D. ISABELLE.

Vous étes donc content, et j'ay lieu de me plaindre...

CARLOS.

De moy?

D. ISABELLE.

De vous, Marquis. Je vous parle sans feindre,
Ecoutez. Vostre bras a bien servy l'Etat
Tant que vous n'avez eu que le nom de soldat:
Dès que je vous fais grand, si-tost que je vous donne
Le droit de disposer de ma propre personne,
Ce mesme bras s'apreste à troubler son repos,
Comme si le marquis cessoit d'estre Carlos,
Ou que cette grandeur ne fust qu'un avantage
Qui dust à sa ruine armer vostre courage.
Les trois comtes en sont les plus fermes soûtiens;
Vous attaquez en eux ses appuis et les miens:
C'est son sang le plus pur que vous voulez répandre,
Et vous pouvez juger l'honneur qu'on leur doit rendre,
Puisque ce mesme Etat, me demandant un roy,
Les a jugez eux trois les plus dignes de moy.
Peut-estre un peu d'orgueil vous a mis dans la teste
Qu'à venger leur mépris ce prétexte est honneste,
Vous en avez suivy la prémiere chaleur;
Mais leur mépris va-t'il jusqu'à vostre valeur?

N'en ont-ils pas rendu témoignage à ma veuë?
Ils ont fait peu d'état d'une race inconnuë,
Ils ont douté d'un sort que vous voulez cacher;
Quand un doute si juste auroit dû vous toucher,
J'avois pris quelque soin de vous venger moy-mesme:
Remettre entre vos mains le don du diadème,
Ce n'étoit pas, Marquis, vous venger à demy.
Je vous ay fait leur juge, et non leur ennemy,
Et, si sous vostre choix j'ay voulu les réduire,
C'est pour vous faire honneur, et non pour les détruire;
C'est vostre seul avis, non leur sang que je veux,
Et c'est m'entendre mal que vous armer contr'eux.
N'auriez-vous point pensé que, si ce grand courage
Vous pouvoit sur tous trois donner quelque avantage,
On diroit que l'Etat, me cherchant un époux,
N'en auroit pû trouver de comparable à vous?
Ah! si je vous croyois si vain, si téméraire...

CARLOS.

Madame, arrétez là vostre juste colére!
Je suis assez coupable, et n'ay que trop osé,
Sans choisir pour me perdre un crime supposé.
Je ne me défens point des sentimens d'estime
Que vos moindres sujets auroient pour vous sans crime.
Lors que je vois en vous les celestes accords
Des graces de l'esprit et des beautez du corps,
Je puis, de tant d'attraits l'ame toute ravie,
Sur l'heur de vostre époux jetter un œil d'envie;
Je puis contre le Ciel en secret murmurer
De n'estre pas né roy pour pouvoir espérer,
Et, les yeux éblouis de cet éclat suprème,
Baisser soudain la veuë et rentrer en moy-mesme.
Mais que je laisse aller d'ambitieux soupirs,

Un ridicule espoir, de criminels desirs!
Je vous aime, Madame, et vous estime en reine,
Et, quand j'aurois des feux dignes de vostre haine,
Si vostre ame, sensible à ces indignes feux,
Se pouvoit oublier jusqu'à souffrir mes vœux;
Si, par quelque malheur que je ne puis comprendre,
Du trosne jusqu'à moy je la voyois descendre,
Commençant aussi-tost à vous moins estimer,
Je cesserois sans doute aussi de vous aimer.
L'amour que j'ay pour vous est tout à vostre gloire.
Je ne vous prétens point pour fruit de ma victoire;
Je combats vos amans sans dessein d'acquérir
Que l'heur d'en faire voir le plus digne et mourir,
Et tiendrois mon destin assez digne d'envie
S'il le faisoit connoistre aux dépens de ma vie.
Seroit-ce à vos faveurs répondre pleinement
Que hazarder ce choix à mon seul jugement?
Il vous doit un époux, à la Castille un maistre:
Je puis en mal juger, je puis les mal connoistre.
Je sçay qu'ainsi que moy le démon des combats
Peut donner au moins digne et vous et vos Etats;
Mais du moins, si le sort des armes journaliéres
En laisse par ma mort de mauvaises lumiéres,
Elle m'en ostera la honte et le regret;
Et mesme, si vostre ame en aime un en secret,
Et que ce triste choix rencontre mal le vostre,
Je ne vous verray point, entre les bras d'un autre,
Reprocher à Carlos par de müets soûpirs
Qu'il est l'unique autheur de tous vos déplaisirs.

D. Isabelle.

Ne cherchez point d'excuse à douter de ma flame,
Marquis, je puis aimer, puisqu'enfin je suis femme;

Mais, si j'aime, c'est mal me faire vostre cour
Qu'exposer au trépas l'objet de mon amour,
Et toute vostre ardeur se seroit modérée
A m'avoir dans ce doute assez considérée.
Je le veux éclaircir et vous mieux éclairer,
Afin de vous apprendre à me considérer.
  Je ne le céle point, j'aime, Carlos, ouy, j'aime;
Mais l'amour de l'Etat, plus fort que de moy-mesme,
Cherche, au lieu de l'objet le plus doux à mes yeux,
Le plus digne héros de régner en ces lieux,
Et, craignant que mes feux osassent me séduire,
J'ay voulu m'en remettre à vous pour m'en instruire.
Mais je croy qu'il suffit que cet objet d'amour
Perde le trosne et moy sans perdre encor le jour,
Et mon cœur qu'on luy vole en souffre assez d'alarmes
Sans que sa mort pour moy me demande des larmes.

CARLOS.

Ah! si le Ciel tantost me daignoit inspirer
En quel heureux amant je vous doy révérer,
Que par une facile et soudaine victoire...

D. ISABELLE.

Ne pensez qu'à défendre et vous et vostre gloire.
Quel qu'il soit, les respects qui l'auroient épargné
Luy donneroient un prix qu'il auroit mal gagné,
Et céder à mes feux plûtost qu'à son mérite
Ne seroit que me rendre au juge que j'évite.
  Je n'abuseray point du pouvoir absolu
Pour défendre un combat entre vous résolu;
Je blesserois par là l'honneur de tous les quatre.
Les loix vous l'ont permis, je vous verray combatre.
C'est à moy, comme reine, à nommer le vainqueur.

Dites-moy cependant qui montre plus de cœur,
Qui des trois le prémier éprouve la fortune.

CARLOS.

Don Alvar.

D. ISABELLE.

Don Alvar?

CARLOS.

Ouy, Don Alvar de Lune.

D. ISABELLE.

On dit qu'il aime ailleurs.

CARLOS.

On le dit, mais enfin
Luy seul jusqu'icy tente un si noble destin.

D. ISABELLE.

Je devine à peu près quel intérest l'engage,
Et nous verrons demain quel sera son courage.

CARLOS.

Vous ne m'avez donné que ce jour pour ce choix.

D. ISABELLE.

J'aime mieux, au lieu d'un, vous en accorder trois.

CARLOS.

Madame, son cartel marque cette journée.

D. ISABELLE.

C'est peu que son cartel, si je ne l'ay donnée;
Qu'on le fasse venir pour la voir différer.
Je vay pour vos combats faire tout préparer.
Adieu. Souvenez-vous sur tout de ma défense,
Et vous aurez demain l'honneur de ma présence.

SCENE III.

CARLOS.

Consens-tu qu'on diffère, honneur, le consens-tu?
Cet ordre n'a-t'il rien qui souille ma vertu?
N'ay-je point à rougir de cette déférence
Que d'un combat illustre achepte la licence?
Tu murmures, ce semble... Achéve, explique-toy.
La reine a-t'elle droit de te faire la loy?
Tu n'es point son sujet, l'Arragon m'a veu naistre
O Ciel! je m'en souviens, et j'ose encor paroistre!
Et je puis, sous les noms de comte et de marquis,
D'un malheureux pescheur reconnoistre le fils!
Honteuse obscurité, qui seule me fais craindre!
Injurieux destin, qui seul me rens à plaindre!
Plus on m'en fait sortir, plus je crains d'y rentrer,
Et croy ne t'avoir fuy que pour te rencontrer.
Ton cruel souvenir sans fin me persécute;
Du rang où l'on m'éleve il me montre la chûte.
Lasse-toy desormais de me faire trembler.
Je parle à mon honneur, ne vien point le troubler;
Laisse-le sans remords m'approcher des couronnes,
Et ne vien point m'oster plus que tu ne me donnes.
Je n'ay plus rien à toy : la guerre a consumé
Tout cet indigne sang dont tu m'avois formé;
J'ay quitté jusqu'au nom que je tiens de ta haine,
Et ne puis... Mais voicy ma véritable reine.

SCENE IV.

D. ELVIRE, CARLOS.

D. Elvire.

Ah, Carlos! car j'ay peine à vous nommer marquis :
Non qu'un tître si beau ne vous soit bien acquis,
Non qu'avecque justice il ne vous appartienne,
Mais parce qu'il vous vient d'autre main que la mienne,
Et que je présumois n'apartenir qu'à moy
D'élever vostre gloire au rang où je la voy.
Je me consolerois toutefois avec joye
Des faveurs que sans moy le Ciel sur vous déploye,
Et verrois sans envie agrandir un héros,
Si le marquis tenoit ce qu'a promis Carlos,
S'il avoit comme luy son bras à mon service.
Je venois à la reine en demander justice ;
Mais, puisque je vous voy, vous m'en ferez raison.
Je vous accuse donc, non pas de trahison
(Pour un cœur généreux cette tache est trop noire),
Mais d'un peu seulement de manque de mémoire.

Carlos.

Moy, Madame ?

D. Elvire.

Ecoutez mes plaintes en repos.
Je me plains du marquis, et non pas de Carlos :
Carlos de tout son cœur me tiendroit sa parole,
Mais ce qu'il m'a donné, le marquis me le vole.
C'est luy seul qui dispose ainsi du bien d'autruy,
Et prodigue son bras quand il n'est plus à luy.

Carlos se souviendroit que sa haute vaillance
Doit ranger Don Garcie à mon obéïssance,
Qu'elle doit affermir mon sceptre dans ma main,
Qu'il doit m'accompagner, peut-estre dés demain ;
Mais ce Carlos n'est plus : le marquis lui succéde,
Qu'une autre soif de gloire, un autre objet posséde,
Et qui, du mesme bras que m'engageoit sa foy,
Entreprend trois combats pour une autre que moy.
Hélas ! si ces honneurs dont vous comble la reine
Réduisent mon espoir en une attente vaine,
Si les nouveaux desseins que vous en concevez
Vous ont fait oublier ce que vous me devez,
Rendez-luy ces honneurs qu'un tel oubly profane,
Rendez-luy Pennafiel, Burgos et Santillane ;
L'Arragon a dequoy vous payer ces refus,
Et vous donner encor quelque chose de plus.

CARLOS.

Et Carlos et marquis, je suis à vous, Madame :
Le changement de rang ne change point mon ame ;
Mais vous trouverez bon que par ces trois deffis
Carlos tasche à payer ce que doit le marquis.
Vous réserver mon bras noircy d'une infamie
Attireroit sur vous la fortune ennemie,
Et vous hazarderoit, par cette lascheté,
Au juste châtiment qu'il auroit mérité.
Quand deux occasions pressent un grand courage,
L'honneur à la plus proche avidement l'engage,
Et luy fait préférer, sans le rendre inconstant,
Celle qui se présente à celle qui l'attend.
Ce n'est pas toutefois, Madame, qu'il l'oublie ;
Mais, bien que je vous doive immoler Don Garcie,
J'ay veu que vers la reine on perdoit le respect,

Que d'un indigne amour son cœur étoit suspect.
Pour m'avoir honoré je l'ay veuë outragée,
Et ne puis m'acquitter qu'après l'avoir vengée.

D. ELVIRE.

C'est me faire une excuse où je ne comprens rien,
Sinon que son service est préférable au mien,
Qu'avant que de me suivre on doit mourir pour elle,
Et qu'étant son sujet il faut m'estre infidelle.

CARLOS.

Ce n'est point en sujet que je cours au combat.
Peut-estre suis-je né dedans quelqu'autre Etat;
Mais, par un zéle entier et pour l'une et pour l'autre,
J'embrasse également son service et le vostre,
Et les plus grands périls n'ont rien de hazardeux
Que j'ose refuser pour aucune des deux.
Quoy qu'engagé demain à combatre pour elle,
S'il falloit aujourd'huy venger vostre querelle,
Tout ce que je luy doy ne m'empescheroit pas
De m'exposer pour vous à plus de trois combats.
Je voudrois toutes deux pouvoir vous satisfaire:
Vous, sans manquer vers elle; elle, sans vous déplaire;
Cependant je ne puis servir elle ny vous
Sans de l'une ou de l'autre allumer le couroux.
 Je plaindrois un amant qui souffriroit mes peines,
Et, tel pour deux beautez que je suis pour deux reines,
Se verroit déchiré par un égal amour,
Tel que sont mes respects dans l'une et l'autre cour.
L'ame d'un tel amant, tristement balancée,
Sur d'éternels soucis voit floter sa pensée,
Et, ne pouvant résoudre à quels vœux se borner,
N'ose rien acquérir ny rien abandonner.
Il n'aime qu'avec trouble, il ne voit qu'avec crainte;

Tout ce qu'il entreprend donne sujet de plainte;
Ses hommages par tout ont de fausses couleurs,
Et son plus grand service est un grand crime ailleurs.

D. ELVIRE.

Aussi sont-ce d'amour les prémieres maximes
Que partager son ame est le plus grand des crimes.
Un cœur n'est à personne alors qu'il est à deux;
Aussi-tost qu'il les offre il desrobe ses vœux;
Ce qu'il a de constance, à choisir trop timide,
Le rend vers l'une ou l'autre incessamment perfide,
Et, comme il n'est enfin ny rigueurs ny mépris
Qui d'un pareil amour ne soient un digne prix,
Il ne peut mériter d'aucun œil qui le charme,
En servant, un regard; en mourant, une larme.

CARLOS.

Vous seriez bien sévére envers un tel amant!

D. ELVIRE.

Allons voir si la reine agiroit autrement,
S'il en devroit attendre un plus leger supplice.
Cependant Don Alvar, le prémier, entre en lice,
Et vous sçavez l'amour qu'il m'a toûjours fait voir.

CARLOS.

Je sçay combien sur luy vous avez de pouvoir.

D. ELVIRE.

Quand vous le combatrez, pensez à ce que j'aime,
Et ménagez son sang comme le vostre mesme.

CARLOS.

Quoy! m'ordonneriez-vous qu'icy j'en fisse un roy?

D. ELVIRE.

Je vous dy seulement que vous pensiez à moy.

ACTE III

SCENE PREMIERE.

D. ELVIRE, D. ALVAR.

D. ELVIRE.

Vous pouvez donc m'aimer, et d'une ame bien saine
Entreprendre un combat pour acquerir la reine !
Quel astre agit sur vous avec tant de rigueur
Qu'il force vostre bras à trahir vostre cœur?
L'honneur, me dites-vous, vers l'amour vous excuse :
Ou cet honneur se trompe, ou cet amour s'abuse,
Et je ne comprens point, dans un si mauvais tour,
Ny quel est cet honneur, ny quel est cet amour.
Tout l'honneur d'un amant, c'est d'estre amant fidelle :
Si vous m'aimez encor, que prétendez-vous d'elle?
Et, si vous l'acquérez, que voulez-vous de moy?
Aurez-vous droit alors de luy manquer de foy?
La mépriserez-vous quand vous l'aurez acquise?

D. ALVAR.

Qu'étant né son sujet, jamais je la méprise !

D. ELVIRE.

Que me voulez-vous donc? Vaincu par Don Carlos,

Aurez-vous quelque grace à troubler mon repos?
En serez-vous plus digne, et par cette victoire
Répandra-t'il sur vous un rayon de sa gloire?

D. ALVAR.

Que j'ose présenter ma défaite à vos yeux!

D. ELVIRE.

Que me veut donc enfin ce cœur ambitieux?

D. ALVAR.

Que vous preniez pitié de l'état déplorable
Où vostre long refus réduit un misérable.
 Mes vœux, mieux écoutez, par un heureux effet
M'auroient sceu garantir de l'honneur qu'on m'a fait,
Et l'Etat par son choix ne m'eust pas mis en peine
De manquer à ma gloire ou d'acquérir ma reine.
Vostre refus m'expose à cette dure loy
D'entreprendre un combat qui n'est que contre moy;
J'en crains également l'une et l'autre fortune;
Et le moyen aussi que j'en souhaite aucune!
Ny vaincu, ny vainqueur, je ne puis estre à vous:
Vaincu, j'en suis indigne, et vainqueur, son époux,
Et le destin m'y traite avec tant d'injustice
Que son plus beau succès me tient lieu de supplice.
Aussi, quand mon devoir ose la disputer,
Je ne veux l'acquérir que pour vous mériter,
Que pour montrer qu'en vous j'adorois la personne
Et me pouvois ailleurs promettre une couronne.
Fasse le juste Ciel que j'y puisse ou mourir,
Ou ne la mériter que pour vous acquérir!

D. ELVIRE.

Ce sont vœux superflus de vouloir un miracle
Où vostre gloire oppose un invincible obstacle,
Et la reine pour moy vous sçaura bien payer

Du temps qu'un peu d'amour vous fit mal employer.
Ma couronne est douteuse, et la sienne affermie;
L'avantage du change en oste l'infamie.
Allez, n'en perdez pas la digne occasion;
Poursuivez-la sans honte et sans confusion.
La legéreté mesme où tant d'honneur engage
Est moins legéreté que grandeur de courage;
Mais gardez que Carlos ne me venge de vous.

D. Alvar.

Ah! laissez-moy, Madame, adorer ce couroux.
J'avois creu jusqu'icy mon combat magnanime,
Mais je suis trop heureux s'il passe pour un crime,
Et si, quand de vos loix l'honneur me fait sortir,
Vous m'estimez assez pour vous en ressentir.
De ce crime vers vous quels que soient les supplices,
Du moins il m'a valu plus que tous mes services,
Puisqu'il me fait connoistre, alors qu'il vous déplaist,
Que vous daignez en moy prendre quelque intérest.

D. Elvire.

Le crime, Don Alvar, dont je semble irritée,
C'est qu'on me persécute après m'avoir quittée,
Et, pour vous dire encor quelque chose de plus,
Je me fasche d'entendre accuser mes refus.
Je suis reine sans sceptre et n'en ay que le tître;
Le pouvoir m'en est dû, le temps en est l'arbitre.
Si vous m'avez servie en généreux amant
Quand j'ay receu du Ciel le plus dur traitement,
J'ay tasché d'y répondre avec toute l'estime
Que pouvoit en attendre un cœur si magnanime.
Pouvois-je en cet exil davantage sur moy?
Je ne veux point d'époux que je n'en fasse un roy,
Et je n'ay pas une ame assez basse et commune

Pour en faire un appuy de ma triste fortune.
C'est chez moy, Don Alvar, dans la pompe et l'éclat,
Que me le doit choisir le bien de mon Etat.
Il falloit arracher mon sceptre à mon rebelle,
Le remettre en ma main pour le recevoir d'elle;
Je vous aurois peut-estre alors considéré
Plus que ne m'a permis un sort si déploré.
Mais une occasion plus prompte et plus brillante
A surpris cependant vostre amour chancelante;
Et, soit que vostre cœur s'y trouvast disposé,
Soit qu'un si long refus l'y laissast exposé,
Je ne vous blasme point de l'avoir acceptée:
De plus constans que vous l'auroient bien écoutée.
Quelle qu'en soit pourtant la cause ou la couleur,
Vous pouviez l'embrasser avec moins de chaleur,
Combatre le dernier, et par quelque apparence
Témoigner que l'honneur vous faisoit violence.
De cette illusion l'artifice secret
M'eust forcée à vous plaindre et vous perdre à regret;
Mais courir au devant, et vouloir bien qu'on voye
Que vos vœux mal receus m'échapent avec joye!

D. ALVAR.

Vous auriez donc voulu que l'honneur d'un tel choix
Eust montré vostre amant le plus lasche des trois?
Que pour luy cette gloire eust eu trop peu d'amorces,
Jusqu'à ce qu'un rival eust épuisé ses forces?
Que...

D. ELVIRE.

Vous achéverez au sortir du combat,
Si toutefois Carlos vous en laisse en état.
Voilà vos deux rivaux, avec qui je vous laisse,
Et vous diray demain pour qui je m'intéresse.

D. ALVAR.

Hélas ! pour le bien voir je n'ay que trop de jour.

SCENE II.

D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR.

D. MANRIQUE.

Qui vous traite le mieux? la fortune, ou l'amour?
La reine charme-t'elle auprès de Donne Elvire?

D. ALVAR.

Si j'emporte la bague, il faudra vous le dire.

D. LOPE.

Carlos vous nuit par tout, du moins à ce qu'on croit.

D. ALVAR.

Il fait plus d'un jaloux, du moins à ce qu'on voit.

D. LOPE.

Il devroit par pitié vous céder l'une ou l'autre.

D. ALVAR.

Plaignant mon intérest, n'oubliez pas le vostre.

D. MANRIQUE.

De vray, la presse est grande à qui le fera roy.

D. ALVAR.

Je vous plains fort tous deux s'il vient à bout de moy.

D. MANRIQUE.

Mais, si vous le vainquez, serons-nous fort à plaindre?

D. ALVAR.

Quand je l'auray vaincu, vous aurez fort à craindre.

D. LOPE.

Ouy, de vous voir long-temps hors de combat pour nous.

D. ALVAR.
Nous aurons essuyé les plus dangereux coups.
D. MANRIQUE.
L'heure nous tardera d'en voir l'expérience.
D. ALVAR.
On pourra vous guérir de cette impatience.
D. LOPE.
De grace, faites donc que ce soit promptement.

SCENE III.

D. ISABELLE, D. MANRIQUE, D. ALVAR, D. LOPE.

D. ISABELLE.
Laissez-moy, Don Alvar, leur parler un moment.
Je n'entreprendray rien à vostre préjudice,
Et mon dessein ne va qu'à vous faire justice,
Qu'à vous favoriser plus que vous ne voulez.
D. ALVAR.
Je ne sçay qu'obéïr alors que vous parlez.

SCENE IV.

D. ISABELLE, D. MANRIQUE, D. LOPE.

D. ISABELLE.
Comtes, je ne veux plus donner lieu qu'on murmure
Que choisir par autruy c'est me faire une injure,
Et, puisque de ma main le choix sera plus beau,

Je veux choisir moy-mesme et reprendre l'anneau.
Je feray plus pour vous : des trois qu'on me propose,
J'en exclus Don Alvar, vous en sçavez la cause :
Je ne veux point gesner un cœur plein d'autres feux,
Et vous oste un rival pour le rendre à ses vœux.
Qui n'aime que par force aime qu'on le néglige,
Et mon refus du moins autant que vous l'oblige.
Vous étes donc les seuls que je veux regarder ;
Mais, avant qu'à choisir j'ose me hazarder,
Je voudrois voir en vous quelque preuve certaine
Qu'en moy c'est moy qu'on aime, et non l'éclat de reine.
L'amour n'est, ce dit-on, qu'une union d'esprits,
Et je tiendrois des deux celuy-là mieux épris
Qui favoriseroit ce que je favorise
Et ne mépriseroit que ce que je méprise,
Qui prendroit en m'aimant mesme cœur, mesmes yeux.
Si vous ne m'entendez, je vay m'expliquer mieux.
Aux vertus de Carlos j'ay paru libérale ;
Je voudrois en tous deux voir une estime égale,
Qu'il trouvast mesme honneur, mesme justice en vous :
Car ne présumez pas que je prenne un époux
Pour m'exposer moy-mesme à ce honteux outrage
Qu'un roy fait de ma main détruise mon ouvrage.
N'y pensez l'un ny l'autre, à moins qu'un digne effet
Suive de vostre part ce que pour luy j'ay fait,
Et que par cet aveu je demeure asseurée
Que tout ce qui m'a plû doit estre de durée.

D. MANRIQUE.

Toûjours Carlos, Madame, et toûjours son bonheur
Fait dépendre de luy le nostre, et vostre cœur !
Mais, puisque c'est par là qu'il faut enfin vous plaire,
Vous-mesme aprenez-nous ce que nous pouvons faire.

Nous l'estimons tous deux un des braves guerriers
A qui jamais la guerre ait donné des lauriers;
Nostre liberté mesme est deuë à sa vaillance,
Et, quoy qu'il ait tantost montré quelque insolence,
Dont nous a dû piquer l'honneur de nostre rang,
Vous avez suppléé l'obscurité du sang.
Ce qu'il vous plaist qu'il soit, il est digne de l'estre.
Nous luy devons beaucoup et l'allions reconnoistre,
L'honorer en soldat et luy faire du bien ;
Mais après vos faveurs nous ne pouvons plus rien.
Qui pouvoit pour Carlos ne peut rien pour un comte;
Il n'est rien en nos mains qu'il en receust sans honte,
Et vous avez pris soin de le payer pour nous.

D. Isabelle.

Il en est en vos mains des presens assez doux,
Qui purgeroient vos noms de toute ingratitude,
Et mon ame pour luy de toute inquiétude;
Il en est dont sans honte il seroit possesseur.
En un mot, vous avez l'un et l'autre une sœur,
Et je veux que le roy qu'il me plaira de faire,
En recevant ma main le fasse son beau-frére,
Et que par cet hymen son destin affermy
Ne puisse en mon époux trouver son ennemy.
Ce n'est pas, après tout, que j'en craigne la haine:
Je sçay qu'en cet état je seray toûjours reine,
Et qu'un tel roy jamais, quel que soit son projet,
Ne sera sous ce nom que mon premier sujet ;
Mais je ne me plais pas à contraindre personne,
Et moins que tous un cœur à qui le mien se donne.
Répondez donc tous deux... N'y consentez-vous pas?

D. Manrique.

Ouy, Madame, aux plus longs et plus crüels trépas,

Plûtost qu'à voir jamais de pareils hyménées
Ternir en un moment l'éclat de mille années.
Ne cherchez point par là cette union d'esprits:
Vostre sceptre, Madame, est trop cher à ce prix,
Et jamais...

D. ISABELLE.

Ainsi donc, vous me faites connoistre
Que ce que je l'ay fait il est digne de l'estre,
Que je puis suppléer l'obscurité du sang?

D. MANRIQUE.

Ouy bien, pour l'élever jusques à nostre rang.
Jamais un souverain ne doit conte à personne
Des dignitez qu'il fait et des grandeurs qu'il donne:
S'il est d'un sort indigne ou l'autheur ou l'appuy,
Comme il le fait luy seul, la honte est toute à luy.
Mais disposer d'un sang que j'ay receu sans tache!
Avant que le souiller, il faut qu'on me l'arrache;
J'en dois conte aux ayeux dont il est hérité,
A toute leur famille, à la postérité.

D. ISABELLE.

Et moy, Manrique, et moy, qui n'en dois aucun conte,
J'en disposeray seule, et j'en auray la honte.
Mais quelle extravagance a pû vous figurer
Que je me donne à vous pour vous deshonorer,
Que mon sceptre en vos mains porte quelque infamie?
Si je suis jusques-là de moy-mesme ennemie,
En quelle qualité, de sujet ou d'amant,
M'osez-vous expliquer ce noble sentiment?
Ah! si vous n'apprenez à parler d'autre sorte...

D. LOPE.

Madame, pardonnez à l'ardeur qui l'emporte;
Il devoit s'excuser avec plus de douceur.

Nous avons en effet l'un et l'autre une sœur;
Mais, si j'ose en parler avec quelque franchise,
A d'autres qu'au marquis l'une et l'autre est promise.

D. ISABELLE.

A qui, Don Lope?

D. MANRIQUE.

A moy, Madame.

D. ISABELLE.

Et l'autre?

D. LOPE.

A moy.

D. ISABELLE.

J'ay donc tort parmy vous de vouloir faire un roy.
Allez, heureux amans, allez voir vos maîtresses,
Et, parmy les douceurs de vos dignes caresses,
N'oubliez pas de dire à ces jeunes esprits
Que vous faites du trosne un généreux mépris.
Je vous l'ay déja dit, je ne force personne,
Et rens grace à l'Etat des amans qu'il me donne.

D. LOPE.

Ecoutez-nous, de grace.

D. ISABELLE.

Et que me direz-vous?
Que la constance est belle au jugement de tous?
Qu'il n'est point de grandeurs qui la doivent séduire?
Quelques autres que vous m'en sçauront mieux instruire,
Et, si cette vertu ne se doit point forcer,
Peut-estre qu'à mon tour je sçauray l'exercer.

D. LOPE.

Exercez-la, Madame, et souffrez qu'on s'explique.
Vous connoistrez du moins Don Lope et Don Manrique,
Qu'un vertueux amour qu'ils ont tous deux pour vous,

Ne pouvant rendre heureux sans en faire un jaloux,
Porte à tarir ainsi la source des querelles
Qu'entre les grands rivaux on voit si naturelles.
Ils se sont l'un et l'autre attachez par ces nœuds
Qui n'auront leur effet que pour le malheureux.
Il me devra sa sœur, s'il faut qu'il vous obtienne,
Et, si je suis à vous, je luy devray la mienne.
Celuy qui doit vous perdre ainsi, malgré son sort,
A s'approcher de vous fait encor son effort;
Ainsi, pour consoler l'une ou l'autre infortune,
L'une et l'autre est promise, et nous n'en devons qu'une,
Nous ignorons laquelle, et vous la choisirez,
Puisqu'enfin c'est la sœur du roy que vous ferez.
Jugez donc si Carlos en peut estre beau-frére,
Et si vous devez rompre un nœud si salutaire,
Hazarder un repos à vostre Etat si doux,
Qu'affermit sous vos loix la concorde entre nous.

D. Isabelle.

Et ne sçavez-vous point qu'étant ce que vous étes,
Vos sœurs par consequent mes premiéres sujettes,
Les donner sans mon ordre, et mesme malgré moy,
C'est dans mon propre Etat m'oser faire la loy?

D. Manrique.

Agissez donc enfin, Madame, en souveraine,
Et souffrez qu'on s'excuse, ou commandez en reine;
Nous vous obéïrons, mais sans y consentir.
Et, pour vous dire tout avant que de sortir,
Carlos est généreux, il connoit sa naissance:
Qu'il se juge en secret sur cette connoissance,
Et, s'il trouve son sang digne d'un tel honneur,
Qu'il vienne, nous tiendrons l'alliance à bonheur;
Qu'il choisisse des deux, et l'épouse, s'il l'ose.

Nous n'avons plus, Madame, à vous dire autre chose.
Mettre en un tel hazard le choix de leur époux,
C'est jusqu'où nous pouvons nous abaisser pour vous;
Mais, encore une fois, que Carlos y regarde,
Et pense à quels périls cet hymen le hazarde.

D. ISABELLE.

Vous-mesmes, gardez bien, pour le trop dédaigner,
Que je ne montre enfin comme je sçay régner.

SCENE V.

D. ISABELLE.

Quel est ce mouvement qui tous deux les mutine,
Lors que l'obéïssance au trosne les destine?
Est-ce orgueil? est-ce envie? est-ce animosité,
Défiance, mépris ou générosité?
N'est-ce point que le Ciel ne consent qu'avec peine
Cette triste union d'un sujet à sa reine,
Et jette un prompt obstacle aux plus aisez desseins
Qui laissent choir mon sceptre en leurs indignes mains?
Mes yeux n'ont-ils horreur d'une telle bassesse
Que pour s'abaisser trop lors que je les abaisse?
Quel destin à ma gloire oppose mon ardeur?
Quel destin à ma flame oppose ma grandeur?
Si ce n'est que par là que je m'en puis défendre,
Ciel, laisse-moy donner ce que je n'ose prendre,
Et, puisqu'enfin pour moy tu n'as point fait de rois,
Souffre de mes sujets le moins indigne choix!

SCENE VI.

D. ISABELLE, BLANCHE.

D. ISABELLE.

Blanche, j'ay perdu temps.

BLANCHE.

Je l'ay perdu de mesme.

D. ISABELLE.

Les comtes à ce prix fuyent le diadème.

BLANCHE.

Et Carlos ne veut point de fortune à ce prix.

D. ISABELLE.

Rend-il haine pour haine et mépris pour mépris?

BLANCHE.

Non, Madame, au contraire, il estime ces dames
Dignes des plus grands cœurs et des plus belles flames.

D. ISABELLE.

Et qui l'empesche donc d'aimer et de choisir?

BLANCHE.

Quelque secret obstacle arreste son desir.
Tout le bien qu'il en dit ne passe point l'estime:
Charmantes qu'elles sont, les aimer c'est un crime.
Il ne s'excuse point sur l'inégalité,
Il semble plûtost craindre une infidélité,
Et ses discours obscurs, sous un confus mélange,
M'ont fait voir malgré luy comme une horreur du change,
Comme une aversion qui n'a pour fondement
Que les secrets liens d'un autre attachement.

D. ISABELLE.

Il aimeroit ailleurs?

BLANCHE.

Ouy, si je ne m'abuse,
Il aime en lieu plus haut que n'est ce qu'il refuse,
Et, si je ne craignois vostre juste couroux,
J'oserois deviner, Madame, que c'est vous.

D. ISABELLE.

Ah! ce n'est pas pour moy qu'il est si téméraire!
Tantost dans ses respects j'ay trop veu le contraire.
Si l'éclat de mon sceptre avoit pû le charmer,
Il ne m'auroit jamais défendu de l'aimer.
S'il aime en lieu si haut, il aime Donne Elvire;
Il doit l'accompagner jusque dans son empire,
Et fait à mes amans ces deffis généreux,
Non pas pour m'acquérir, mais pour se venger d'eux.
Je l'ay donc agrandy pour le voir disparoistre,
Et qu'une reine ingrate, à l'égal de ce traistre,
M'enléve, après vingt ans de refuge en ces lieux,
Ce qu'avoit mon Etat de plus doux à mes yeux!
Non, j'ay pris trop de soin de conserver sa vie:
Qu'il combate, qu'il meure, et j'en seray ravie;
Je sçauray par sa mort à quels vœux m'engager,
Et j'aimeray des trois qui m'en sçaura venger.

BLANCHE.

Que vous peut offenser sa flame ou sa retraite,
Puisque vous n'aspirez qu'à vous en voir défaite?
Je ne sçay pas s'il aime ou Donne Elvire ou vous,
Mais je ne comprens point ce mouvement jaloux.

D. ISABELLE.

Tu ne le comprens point! et c'est ce qui m'étonne.
Je veux donner son cœur, non que son cœur le donne;

Je veux que son respect l'empesche de m'aimer,
Non des flames qu'une autre a sceu mieux allumer;
Je veux bien plus, qu'il m'aime, et qu'un juste silence
Fasse à des feux pareils pareille violence,
Que l'inégalité luy donne mesme ennuy,
Qu'il souffre autant pour moy que je souffre pour luy,
Que par le seul dessein d'affermir sa fortune,
Et non point par amour, il se donne à quelqu'une,
Que par mon ordre seul il s'y laisse obliger,
Que ce soit m'obéïr, et non me négliger,
Et que, voyant ma flame à l'honorer trop prompte,
Il m'oste de péril sans me faire de honte:
Car enfin il l'a veuë et la connoit trop bien;
Mais il aspire au trosne, et ce n'est pas au mien:
Il me préfére une autre, et cette préférence
Forme de son respect la trompeuse apparence,
Faux respect qui me brave et veut régner sans moy.

BLANCHE.

Pour aimer Donne Elvire, il n'est pas encor roy.

D. ISABELLE.

Elle est reine, et peut tout sur l'esprit de sa mére.

BLANCHE.

Si ce n'est un faux bruit, le Ciel luy rend un frére:
Don Sanche n'est point mort, et vient icy, dit-on,
Avec les députez qu'on attend d'Arragon.
C'est ce qu'en arrivant leurs gens ont fait entendre.

D. ISABELLE.

Blanche, s'il est ainsi, que d'heur j'en dois attendre!
L'injustice du Ciel, faute d'autres objets,
Me forçoit d'abaisser mes yeux sur mes sujets,
Ne voyant point de prince égal à ma naissance
Qui ne fust sous l'hymen, ou Maure, ou dans l'enfance.

Mais, s'il luy rend un frére, il m'envoye un époux.
Comtes, je n'ay plus d'yeux pour Carlos ny pour vous,
Et, devenant par là reine de ma rivale,
J'auray droit d'empescher qu'elle ne se ravale,
Et ne souffriray pas qu'elle ait plus de bon-heur
Que ne m'en ont permis ces tristes loix d'honneur.

BLANCHE.

La belle occasion que vostre jalousie,
Douteuse encor qu'elle est, a promptement saisie!

D. ISABELLE.

Allons l'examiner, Blanche, et taschons de voir
Quelle juste espérance on peut en concevoir.

ACTE IV

SCENE PREMIERE.

D. LEONOR, D. MANRIQUE, D. LOPE.

D. Manrique.

Quoy que l'espoir d'un trosne et l'amour d'une reine
Soient des biens que jamais on ne céda sans peine;
Quoy qu'à l'un de nous deux elle ait promis sa foy,
Nous cessons de prétendre où nous voyons un roy.
Dans nostre ambition nous sçavons nous connoistre,
Et, benissant le Ciel qui nous donne un tel maistre,
Ce prince, qu'il vous rend après tant de travaux,
Trouve en nous des sujets, et non pas des rivaux,
Heureux si l'Arragon, joint avec la Castille,
Du sang de deux grands rois ne fait qu'une famille!
Nous vous en conjurons, loin d'en estre jaloux,
Comme étans l'un et l'autre à l'Etat plus qu'à nous,
Et, tous impatiens d'en voir la force unie
Des Maures nos voisins dompter la tyrannie,
Nous renonçons sans honte à ce choix glorieux,
Qui d'une grande reine abaissoit trop les yeux.

D. LEONOR.

La générosité de vostre déférence,
Comtes, flate trop tost ma nouvelle espérance :
D'un avis si douteux j'attens fort peu de fruit,
Et ce grand bruit enfin peut-estre n'est qu'un bruit.
Mais jugez-en tous deux, et me daignez apprendre
Ce qu'avecque raison mon cœur en doit attendre.
Les troubles d'Arragon vous sont assez connus,
Je vous en ay souvent tous deux entretenus,
Et ne vous redy point quelles longues miséres
Chasserent Don Fernand du trosne de ses péres.
Il y voyoit déja monter ses ennemis,
Ce prince malheureux, quand j'accouchay d'un fils.
On le nomma Don Sanche, et, pour cacher sa vie
Aux barbares fureurs du traistre Don Garcie,
A peine eus-je loisir de luy dire un adieu
Qu'il le fit enlever, sans me dire en quel lieu,
Et je n'en pûs jamais sçavoir que quelques marques
Pour reconnoistre un jour le sang de nos monarques.
Trop inutiles soins contre un si mauvais sort!
Luy mesme au bout d'un an m'apprit qu'il étoit mort.
Quatre ans après, il meurt, et me laisse une fille
Dont je vins par son ordre accoucher en Castille.
Il me souvient toûjours de ses derniers propos;
Il mourut en mes bras avec ces tristes mots :
« Je meurs, et je vous laisse en un sort déplorable.
Le Ciel vous puisse un jour estre plus favorable!
Don Raimond a pour vous des secrets importans,
Et vous les apprendra quand il en sera temps.
Fuyez dans la Castille. » A ces mots, il expire,
Et jamais Don Raimond ne me voulut rien dire.
Je partis sans lumiére en ces obscuritez;

Mais, le voyant venir avec ces députez
Et que c'est par leurs gens que ce grand bruit éclate
(Voyez qu'en sa faveur aisément on se flate),
J'ay crû que du secret le temps étoit venu,
Et que Don Sanche étoit ce mystére inconnu,
Qu'il l'amenoit icy reconnoistre sa mére.
Hélas! que c'est en vain que mon amour l'espére!
A ma confusion ce bruit s'est éclaircy;
Bien loin de l'amener, ils le cherchent icy.
Voyez quelle apparence, et si cette province
A jamais sceu le nom de ce malheureux prince.

D. Lope.

Si vous croyez au nom, vous croirez son trépas,
Et qu'on cherche Don Sanche où Don Sanche n'est pas;
Mais, si vous en voulez croire la voix publique,
Et que nostre pensée avec elle s'explique,
Ou le Ciel pour jamais a repris ce héros,
Ou cet illustre prince est le vaillant Carlos.
Nous le dirons tous deux, quoy que suspects d'envie,
C'est un miracle pur que le cours de sa vie :
Cette haute vertu qui charme tant d'esprits,
Cette fiére valeur qui brave nos mépris,
Ce port majestüeux qui, tout inconnu mesme,
A plus d'accès que nous auprès du diadème,
Deux reines qu'à l'envy nous voyons l'estimer,
Et qui peut-estre ont peine à ne le pas aimer,
Ce prompt consentement d'un peuple qui l'adore;
Madame, après cela, j'ose le dire encore,
Ou le Ciel pour jamais a repris ce héros,
Ou cet illustre prince est le vaillant Carlos.
Nous avons méprisé sa naissance inconnuë,
Mais à ce peu de jour nous recouvrons la veuë,

Et verrions à regret qu'il fallust aujourd'huy
Céder nostre espérance à tout autre qu'à luy.

D. Leonor.

Il en a le mérite, et non pas la naissance,
Et luy-mesme il en donne assez de connoissance,
Abandonnant la reine à choisir parmy vous
Un roy pour la Castille, et pour elle un époux.

D. Manrique.

Et ne voyez-vous pas que sa valeur s'apreste
A faire sur tous trois cette illustre conqueste?
Oubliez-vous déja qu'il a dit à vos yeux
Qu'il ne veut rien devoir au nom de ses ayeux?
Son grand cœur se desrobe à ce haut avantage
Pour devoir sa grandeur entiére à son courage.
Dans une cour si belle et si pleine d'appas,
Avez-vous remarqué qu'il aime en lieu plus bas?

D. Leonor.

Le voicy... Nous sçaurons ce que luy-mesme en pense.

SCENE II.

D. LEONOR, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE.

Carlos.

Madame, sauvez-moy d'un honneur qui m'offense.
Un peuple, opiniastre à m'arracher mon nom,
Veut que je sois Don Sanche et prince d'Arragon.
Puisque par sa présence il faut que ce bruit meure,
Doy-je estre, en l'attendant, le fantosme d'une heure?

Ou, si c'est une erreur qui luy promet ce roy,
Souffrez-vous qu'elle abuse et de vous et de moy?

D. LEONOR.

Quoy que vous présumiez de la voix populaire,
Par de secrets rayons le Ciel souvent l'éclaire;
Vous apprendrez par là du moins les vœux de tous,
Et quelle opinion les peuples ont de vous.

D. LOPE.

Prince, ne cachez plus ce que le Ciel découvre;
Ne fermez pas nos yeux quand sa main nous les ouvre:
Vous devez estre las de nous faire faillir.
Nous ignorons quels fruits vous en vouliez cueillir,
Mais nous avions pour vous une estime assez haute
Pour n'estre pas forcez à commettre une faute,
Et nostre honneur, au vostre en aveugle opposé,
Méritoit par pitié d'estre desabusé.
Nostre orgueil n'est pas tel qu'il s'attache aux personnes,
Ou qu'il ose oublier ce qu'il doit aux couronnes;
Et, s'il n'a pas eu d'yeux pour un roy déguisé,
Si l'inconnu Carlos s'en est veu méprisé,
Nous respectons Don Sanche et l'acceptons pour maistre
Si-tost qu'à nostre reine il se fera connoistre;
Et sans doute son cœur nous en avoûra bien.
Hastez cette union de vostre sceptre au sien,
Seigneur, et, d'un soldat quittant la fausse image,
Recevez, comme roy, nostre prémier hommage.

CARLOS.

Comtes, ces faux respects dont je me voy surpris
Sont plus injurieux encor que vos mépris.
Je pense avoir rendu mon nom assez illustre
Pour n'avoir pas besoin qu'on luy donne un faux lustre.
Reprenez vos honneurs où je n'ay point de part.

J'imputois ce faux bruit aux fureurs du hazard,
Et doutois qu'il pust estre une ame assez hardie
Pour ériger Carlos en roy de comédie.
Mais, puisque c'est un jeu de vostre belle humeur,
Sçachez que les vaillans honorent la valeur,
Et que tous vos pareils auroient quelque scrupule
A faire de la mienne un éclat ridicule.
Si c'est vostre dessein d'en réjoüir ces lieux,
Quand vous m'aurez vaincu, vous me raillerez mieux.
La raillerie est belle après une victoire;
On la fait avec grace aussi-bien qu'avec gloire.
Mais vous précipitez un peu trop ce dessein,
La bague de la reine est encore en ma main,
Et l'inconnu Carlos, sans nommer sa famille,
Vous sert encor d'obstacle au trosne de Castille;
Ce bras, qui vous sauva de la captivité,
Peut s'opposer encore à vostre avidité.

D. MANRIQUE.

Pour n'estre que Carlos, vous parlez bien en maistre,
Et tranchez bien du prince en déniant de l'estre!
Si nous avons tantost jusqu'au bout défendu
L'honneur qu'à nostre rang nous voyions estre dû,
Nous sçaurons bien encor jusqu'au bout le défendre;
Mais ce que nous devons, nous aimons à le rendre.
Que vous soyez Don Sanche, ou qu'un autre le soit,
L'un et l'autre de nous luy rendra ce qu'il doit.
Pour le nouveau marquis, quoy que l'honneur l'irrite,
Qu'il sçache qu'on l'honore autant qu'il le mérite,
Mais que, pour nous combattre, il faut que le bon sang
Aide un peu sa valeur à soûtenir ce rang;
Qu'il n'y prétende point, à moins qu'il se déclare:
Non que nous demandions qu'il soit Guzman ou Lare;

Qu'il soit noble, il suffit pour nous traiter d'égal.
Nous le verrons tous deux comme un digne rival,
Et, si Don Sanche enfin n'est qu'une attente vaine,
Nous luy disputerons cet anneau de la reine.
Qu'il souffre cependant, quoy que brave guerrier,
Que nostre bras dédaigne un simple avanturier.
Nous vous laissons, Madame, éclaircir ce mystére;
Le sang a des secrets qu'entend mieux une mére,
Et, dans les différens qu'avec luy nous avons,
Nous craignons d'oublier ce que nous vous devons.

SCENE III.

D. LEONOR, CARLOS.

CARLOS.

Madame, vous voyez comme l'orgueil me traite:
Pour me faire un honneur on veut que je l'achéte;
Mais, s'il faut qu'il m'en coûte un secret de vingt ans,
Cet anneau dans mes mains pourra briller longtemps.

D. LEONOR.

Laissons là ce combat et parlons de Don Sanche.
Ce bruit est grand pour vous, toute la cour y panche;
De grace, dites-moy, vous connoissez-vous bien?

CARLOS.

Plûst à Dieu qu'en mon sort je ne connusse rien!
Si j'étois quelque enfant épargné des tempestes,
Livré dans un desert à la mercy des bestes,
Exposé par la crainte ou par l'inimitié,
Rencontré par hazard et nourry par pitié,
Mon orgueil à ce bruit prendroit quelque espérance

Sur vostre incertitude et sur mon ignorance.
Je me figurerois ces destins merveilleux
Qui tiroient du néant les héros fabuleux,
Et me revétirois des brillantes chiméres
Qu'osa former pour eux le loisir de nos péres:
Car enfin je suis vain, et mon ambition
Ne peut s'examiner sans indignation;
Je ne puis regarder sceptre ny diadème
Qu'ils n'emportent mon ame au delà d'elle-mesme.
Inutiles élans d'un vol impétüeux
Que pousse vers le Ciel un cœur présomptüeux,
Que soûtiennent en l'air quelques exploits de guerre,
Et qu'un coup d'œil sur moy rabat soudain à terre.
Je ne suis point Don Sanche, et connoy mes parens;
Ce bruit me donne en vain un nom que je vous rens;
Gardez-le pour ce prince : une heure ou deux peut-estre
Avec vos députez vous le feront connoistre.
Laissez-moy cependant à cette obscurité
Qui ne fait que justice à ma témérité.

D. Leonor.

En vain donc je me flate, et ce que j'aime à croire
N'est qu'une illusion que me fait vostre gloire?
Mon cœur vous en dédit, un secret mouvement,
Qui le panche vers vous, malgré moy vous dément;
Mais je ne puis juger quelle source l'anime,
Si c'est l'ardeur du sang ou l'effort de l'estime,
Si la nature agit ou si c'est le désir,
Si c'est vous reconnoistre ou si c'est vous choisir.
Je veux bien, toutefois, étouffer ce murmure,
Comme de vos vertus une aimable imposture,
Condamner pour vous plaire un bruit qui m'est si doux;
Mais où sera mon fils s'il ne vit point en vous?

On veut qu'il soit icy, je n'en vois aucun signe;
On connoit, horsmis vous, quiconque en seroit digne,
Et le vray sang des rois, sous le sort abatu,
Peut cacher sa naissance, et non pas sa vertu.
Il porte sur le front un luisant caractére,
Qui parle malgré luy de tout ce qu'il veut taire,
Et celuy que le Ciel sur le vostre avoit mis
Pouvoit seul m'éblouïr, si vous l'eussiez permis.
Vous ne l'étes donc point, puisque vous me le dites;
Mais vous étes à craindre avec tant de mérites.
Souffrez que j'en demeure à cette obscurité.
Je ne condamne point vostre témérité;
Mon estime, au contraire, est pour vous si puissante
Qu'il ne tiendra qu'à vous que mon cœur n'y consente:
Vostre sang avec moy n'a qu'à se déclarer,
Et je vous donne après liberté d'espérer.
Que si mesme à ce prix vous cachez vostre race,
Ne me refusez point du moins une autre grace.
Ne vous préparez plus à nous accompagner,
Nous n'avons plus besoin de secours pour régner.
La mort de Don Garcie a puny tous ses crimes
Et rendu l'Arragon à ses rois légitimes;
N'en cherchez plus la gloire, et, quels que soient vos vœux,
Ne me contraignez point à plus que je ne veux.
Le prix de la valeur doit avoir ses limites,
Et je vous crains enfin avec tant de mérites.
C'est assez vous en dire. Adieu, pensez-y bien,
Et faites-vous connoistre, ou n'aspirez à rien.

SCENE IV.

CARLOS, BLANCHE.

BLANCHE.

Qui ne vous craindra point si les reines vous craignent?

CARLOS.

Elles se font raison lors qu'elles me dédaignent.

BLANCHE.

Dédaigner un héros qu'on reconnoit pour roy!

CARLOS.

N'aide point à l'envie à se joüer de moy,
Blanche, et, si tu te plais à seconder sa haine,
Du moins respecte en moy l'ouvrage de ta reine.

BLANCHE.

La reine mesme en vous ne voit plus aujourd'huy
Qu'un prince que le Ciel nous montre malgré luy.
Mais c'est trop la tenir dedans l'incertitude,
Ce silence vers elle est une ingratitude:
Ce qu'a fait pour Carlos sa générosité
Méritoit de Don Sanche une civilité.

CARLOS.

Ah! nom fatal pour moy, que tu me persécutes
Et prépares mon ame à d'effroyables chûtes!

SCENE V.

D. ISABELLE, CARLOS, BLANCHE.

CARLOS.

Madame, commandez qu'on me laisse en repos,
Qu'on ne confonde plus Don Sanche avec Carlos.

C'est faire au nom d'un prince une trop longue injure;
Je ne veux que celuy de vostre créature,
Et, si le sort jaloux, qui semble me flater,
Veut m'élever plus haut pour m'en précipiter,
Souffrez qu'en m'éloignant je desrobe ma teste
A l'indigne revers que sa fureur m'apreste.
Je le voy de trop loin pour l'attendre en ce lieu:
Souffrez que je l'évite en vous disant adieu,
Souffrez...

D. Isabelle.

Quoy! ce grand cœur redoute une couronne!
Quand on le croit monarque, il frémit, il s'étonne,
Il veut fuir cette gloire, et se laisse alarmer
De ce que sa vertu force d'en présumer!

Carlos.

Ah! vous ne voyez pas que cette erreur commune
N'est qu'une trahison de ma bonne fortune,
Que déja mes secrets sont à demy trahis!
Je luy cachois en vain ma race et mon païs,
En vain sous un faux nom je me faisois connoistre
Pour luy faire oublier ce qu'elle m'a fait naistre:
Elle a déja trouvé mon païs et mon nom.
Je suis Sanche, Madame, et né dans l'Arragon,
Et je croy déja voir sa malice funeste
Detruire vostre ouvrage en découvrant le reste,
Et faire voir icy par un honteux effet
Quel comte et quel marquis vostre faveur a fait.

D. Isabelle.

Pourrois-je alors manquer de force ou de courage
Pour empescher le sort d'abatre mon ouvrage?
Ne me desrobez point ce qu'il ne peut ternir,
Et la main qui l'a fait sçaura le soûtenir.

Mais vous vous en formez une vaine menace
Pour faire un beau prétexte à l'amour qui vous chasse.
Je ne demande plus d'où partoit ce dédain,
Quand j'ay voulu vous faire un hymen de ma main.
Allez dans l'Arragon suivre vostre princesse,
Mais allez-y du moins sans feindre une foiblesse;
Et, puisque ce grand cœur s'attache à ses appas,
Montrez en la suivant que vous ne fuyez pas.

CARLOS.

Ah! Madame, plûtost apprenez tous mes crimes.
Ma teste est à vos pieds, s'il vous faut des victimes.
Tout chétif que je suis, je doy vous avoüer
Qu'en me plaignant du sort j'ay de quoy m'en loüer.
S'il m'a fait en naissant quelque desavantage,
Il m'a donné d'un roy le nom et le courage,
Et, depuis que mon cœur est capable d'aimer,
A moins que d'une reine il n'a pû s'enflamer.
Voilà mon premier crime, et je ne puis vous dire
Qui m'a fait infidelle, ou vous, ou Donne Elvire;
Mais je sçay que ce cœur, des deux parts engagé,
Se donnant à vous deux, ne s'est point partagé,
Toûjours prest d'embrasser son service et le vostre,
Toûjours prest à mourir et pour l'une et pour l'autre.
Pour n'en adorer qu'une il eust fallu choisir,
Et ce choix eust été du moins quelque desir,
Quelque espoir outrageux d'estre mieux receu d'elle,
Et j'ay creu moins de crime à paroistre infidelle.
Qui n'a rien à prétendre en peut bien aimer deux,
Et perdre en plus d'un lieu des soûpirs et des vœux:
Voilà mon second crime, et, quoy que ma souffrance
Jamais à ce beau feu n'ait permis d'espérance,
Je ne puis, sans mourir d'un desespoir jaloux,

Voir dans les bras d'un autre ou Donne Elvire ou vous.
Voyant que vostre choix m'aprestoit ce martire,
Je voulois m'y soustraire en suivant Donne Elvire,
Et languir auprès d'elle, attendant que le sort
Par un semblable hymen m'eust envoyé la mort.
Depuis, l'occasion, que vous-mesme avez faite,
M'a fait quitter le soin d'une telle retraite.
Ce trouble a quelque temps amusé ma douleur;
J'ay creu par ces combats reculer mon malheur.
Le coup de vostre perte est devenu moins rude
Lors que j'en ay veu l'heure en quelque incertitude,
Et que j'ay pû me faire une si douce loy
Que ma mort vous donnast un plus vaillant que moy.
Mais je n'ay plus, Madame, aucun combat à faire;
Je voy pour vous Don Sanche un époux necessaire,
Car ce n'est point l'amour qui fait l'hymen des rois:
Les raisons de l'Etat réglent toûjours leur choix;
Leur sévére grandeur jamais ne se ravale,
Ayant devant les yeux un prince qui l'égale;
Et, puisque le saint nœud qui le fait vostre époux
Arreste, comme sœur, Donne Elvire avec vous,
Que je ne puis la voir sans voir ce qui me tuē,
Permettez que j'évite une fatale veuē,
Et que je porte ailleurs les criminels soûpirs
D'un reste malheureux de tant de déplaisirs.

D. Isabelle.

Vous m'en dites assez pour mériter ma haine,
Si je laissois agir les sentimens de reine.
Par un trouble secret je les sens confondus.
Partez, je le consens, et ne les troublez plus.
Mais non, pour fuir Don Sanche, attendez qu'on le voye.
Ce bruit peut estre faux et me rendre ma joye.

Que dis-je? Allez, Marquis, j'y consens de nouveau;
Mais avant que partir donnez-luy mon anneau,
Si ce n'est toutefois une faveur trop grande
Que pour tant de faveurs une reine demande.

CARLOS.

Vous voulez que je meure, et je dois obéïr,
Dûst cette obéïssance à mon sort me trahir;
Je recevray pour grace un si juste supplice,
S'il en rompt la menace et prévient la malice,
Et souffre que Carlos, en donnant cet anneau,
Emporte ce faux nom et sa gloire au tombeau.
C'est l'unique bonheur où ce coupable aspire.

D. ISABELLE.

Que n'étes-vous Don Sanche! Ah Ciel! qu'osay-je dire!
Adieu, ne croyez pas ce soûpir indiscret.

CARLOS.

Il m'en a dit assez pour mourir sans regret.

ACTE V

SCENE PREMIERE.

D. ALVAR, D. ELVIRE.

D. ALVAR.

Enfin, après un sort à mes vœux si contraire,
Je doy benir le Ciel qui vous renvoye un frére.
Puisque de nostre reine il doit estre l'époux,
Cette heureuse union me laisse tout à vous.
Je me vois affranchy d'un honneur tyrannique,
D'un joug que m'imposoit cette faveur publique,
D'un choix qui me forçoit à vouloir estre roy;
Je n'ay plus de combat à faire contre moy,
Plus à craindre le prix d'une triste victoire,
Et l'infidélité que vous faisoit ma gloire
Consent que mon amour, de ses loix dégagé,
Vous rende un inconstant qui n'a jamais changé.

D. ELVIRE.

Vous étes généreux, mais vostre impatience
Sur un bruit incertain prend trop de confiance,
Et cette prompte ardeur de rentrer dans mes fers
Me console trop tost d'un trosne que je perds.
Ma perte n'est encor qu'une rumeur confuse

Qui du nom de Carlos, malgré Carlos, abuse,
Et vous ne sçavez pas, à vous en bien parler,
Par quelle offre et quels vœux on m'en peut consoler.
Plus que vous ne pensez la couronne m'est chére;
Je perds plus qu'on ne croit si Carlos est mon frére.
Attendez les effets que produiront ces bruits,
Attendez que je sçache au vray ce que je suis,
Si le Ciel m'oste ou laisse enfin le diadéme,
S'il vous faut m'obtenir d'un frére ou de moy-mesme,
Si par l'ordre d'autruy je vous dois écouter,
Ou si j'ay seulement mon cœur à consulter.

D. ALVAR.

Ah! ce n'est qu'à ce cœur que le mien vous demande,
Madame : c'est luy seul que je veux qui m'entende,
Et mon propre bonheur m'accableroit d'ennuy
Si je n'étois à vous que par l'ordre d'autruy.
Pourrois-je de ce frére implorer la puissance
Pour ne vous obtenir que par obéïssance,
Et, par un lasche abus de son authorité,
M'élever en tyran sur vostre volonté ?

D. ELVIRE.

Avec peu de raison vous craignez qu'il arrive
Qu'il ait des sentimens que mon ame ne suive :
Le digne sang des rois n'a point d'yeux que leurs yeux,
Et leurs prémiers sujets obéïssent le mieux.
Mais vous étes étrange avec vos déférences,
Dont les submissions cherchent des asseurances.
Vous ne craignez d'agir contre ce que je veux
Que pour tirer de moy que j'accepte vos vœux,
Et vous obstineriez dans ce respect extrème
Jusques à me forcer à dire : *Je vous aime.*
Ce mot est un peu rude à prononcer pour nous;

Souffrez qu'à m'expliquer j'en trouve de plus doux.
Je vous diray beaucoup sans pourtant vous rien dire.
Je sçay depuis quel temps vous aimez Donne Elvire,
Je sçay ce que je doy, je sçay ce que je puis;
Mais, encor une fois, sçachons ce que je suis,
Et, si vous n'aspirez qu'au bonheur de me plaire,
Taschez d'approfondir ce dangereux mystére.
Carlos a tant de lieu de vous considérer
Que, s'il devient mon roy, vous devez espérer.

D. ALVAR.

Madame...

D. ELVIRE.

En ma faveur donnez-vous cette peine,
Et me laissez, de grace, entretenir la reine.

D. ALVAR.

J'obéïs avec joye, et feray mon pouvoir
A vous dire bien-tost ce qui s'en peut sçavoir.

SCENE II.

D. LEONOR, ELVIRE.

D. LEONOR.

Don Alvar me fuit-il?

D. ELVIRE.

Madame, à ma priére,
Il va dans tous ces bruits chercher quelque lumiére.
J'ay craint, en vous voyant, un secours pour ses feux,
Et de défendre mal mon cœur contre vous deux.

D. LEONOR.

Ne pourra-t'il jamais gagner vostre courage?

D. Elvire.

Il peut tout obtenir, ayant vostre suffrage.

D. Leonor.

Je luy puis donc enfin promettre vostre foy ?

D. Elvire.

Ouy, si vous luy gagnez celuy du nouveau roy.

D. Leonor.

Et si ce bruit est faux? si vous demeurez reine?

D. Elvire.

Que vous puis-je répondre, en étant incertaine?

D. Leonor.

En cette incertitude on peut faire espérer.

D. Elvire.

On peut attendre aussi pour en délibérer.
On agit autrement quand le pouvoir suprême....

SCENE III.

D. ISABELLE, D. LEONOR, D. ELVIRE.

D. Isabelle.

J'interromps vos secrets, mais j'y prens part moy-mesme,
Et j'ay tant d'intérest de connoistre ce fils
Que j'ose demander ce qui s'en est appris.

D. Leonor.

Vous ne m'en voyez point davantage éclaircie.

D. Isabelle.

Mais de qui tenez-vous la mort de Don Garcie,
Veu que, depuis un mois qu'il vient des deputez,
On parloit seulement de peuples révoltez?

D. Leonor.

Je vous puis sur ce point aisément satisfaire,
Leurs gens m'en ont donné la raison assez claire.
On assiégeoit encor, alors qu'ils sont partis,
Dedans leur dernier fort Don Garcie et son fils;
On l'a pris tost après, et soudain, par sa prise,
Don Raimond prisonnier, recouvrant sa franchise,
Les voyant tous deux morts, publie à haute voix
Que nous avions un roy du vray sang de nos rois,
Que Don Sanche vivoit, et part en diligence
Pour rendre à l'Arragon le bien de sa presence.
Il joint nos députez hier sur la fin du jour,
Et leur dit que ce prince étoit en vostre cour.
C'est tout ce que j'ay pû tirer d'un domestique.
Outre qu'avec ces gens rarement on s'explique,
Comme ils entendent mal, leur rapport est confus;
Mais bien-tost Don Raimond vous dira le surplus.
Que nous veut cependant Blanche, toute étonnée?

SCENE IV.

D. ISABELLE, D. LEONOR, D. ELVIRE, BLANCHE.

Blanche.

Ah! Madame!

D. Isabelle.

Qu'as-tu?

Blanche.

La funeste journée!
Vostre Carlos...

D. ISABELLE.

Et bien?

BLANCHE.

Son pére est en ces lieux,
Et n'est...

D. ISABELLE.

Quoy?

BLANCHE.

Qu'un pescheur.

D. ISABELLE.

Qui te l'a dit?

BLANCHE.

Mes yeux.

D. ISABELLE.

Tes yeux?

BLANCHE.

Mes propres yeux.

D. ISABELLE.

Que j'ay peine à les croire!

D. LEONOR.

Voudriez-vous, Madame, en apprendre l'histoire?

D. ELVIRE.

Que le Ciel est injuste!

D. ISABELLE.

Il l'est, et nous fait voir
Par cet injuste effet son absolu pouvoir,
Qui du sang le plus vil tire une ame si belle,
Et forme une vertu qui n'a lustre que d'elle.
Parle, Blanche, et dy-nous comme il voit ce malheur.

BLANCHE.

Avec beaucoup de honte, et plus encor de cœur.
Du haut de l'escalier je le voyois descendre;

En vain de ce faux bruit il se vouloit défendre,
Vostre cour, obstinée à luy changer de nom,
Murmuroit tout autour *Don Sanche d'Arragon,*
Quand un chétif vieillard le saisit et l'embrasse.
Luy, qui le reconnoit, frémit de sa disgrace ;
Puis, laissant la nature à ses pleins mouvemens,
Répond avec tendresse à ses embrassemens.
Ses pleurs meslent aux siens une fierté sincére;
On n'entend que soupirs: « Ah! mon fils! — Ah! mon père!
— O jour trois fois heureux! moment trop attendu!
Tu m'as rendu la vie! » et : « Vous m'avez perdu! »
  Chose étrange! à ces cris de douleur et de joye,
Un grand peuple accouru ne veut pas qu'on les croye;
Il s'aveugle soy-mesme, et ce pauvre pescheur,
En dépit de Carlos, passe pour imposteur.
Dans les bras de ce fils on luy fait mille hontes:
C'est un fourbe, un méchant, suborné par les comtes!
Eux-mesmes (admirez leur générosité)
S'efforcent d'affermir cette incrédulité:
Non qu'ils prennent sur eux de si lasches pratiques,
Mais ils en font autheur un de leurs domestiques,
Qui, pensant bien leur plaire, a si mal à propos
Instruit ce malheureux pour affronter Carlos.
Avec avidité cette histoire est receüe,
Chacun la tient trop vraye aussi-tost qu'elle est sceüe,
Et, pour plus de croyance à cette trahison,
Les comtes font traisner ce bon-homme en prison.
Carlos rend témoignage en vain contre soy-mesme,
Les véritez qu'il dit cédent au stratagème,
Et, dans le deshonneur qui l'accable aujourd'huy,
Ses plus grands envieux l'en sauvent malgré luy.
Il tempeste, il menace, et, bouillant de colére,

Il crie à pleine voix qu'on luy rende son pére;
On tremble devant luy sans croire son couroux,
Et rien... Mais le voicy qui vient s'en plaindre à vous.

SCENE V.

D. ISABELLE, D. LEONOR, D. ELVIRE, BLANCHE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE.

CARLOS.

Et bien, Madame, enfin on connoit ma naissance:
Voilà le digne fruit de mon obéïssance.
J'ay préveu ce malheur, et l'aurois évité
Si vos commandemens ne m'eussent arrété.
Ils m'ont livré, Madame, à ce moment funeste,
Et l'on m'arrache encor le seul bien qui me reste!
On me vole mon pére! on le fait criminel!
On attache à son nom un opprobre éternel!
Je suis fils d'un pescheur, mais non pas d'un infame.
La bassesse du sang ne va point jusqu'à l'ame,
Et je renonce aux noms de comte et de marquis
Avec bien plus d'honneur qu'aux sentimens de fils.
Rien n'en peut effacer le sacré caractére.
De grace, commandez qu'on me rende mon pére:
Ce doit leur estre assez de sçavoir qui je suis,
Sans m'accabler encor par de nouveaux ennuis.

D. MANRIQUE.

Forcez ce grand courage à conserver sa gloire,
Madame, et l'empeschez luy-mesme de se croire...
Nous n'avons pû souffrir qu'un bras qui tant de fois

A fait trembler le Maure et triompher nos rois
Receust de sa naissance une tache éternelle :
Tant de valeur mérite une source plus belle.
Aidez ainsi que nous ce peuple à s'abuser ;
Il aime son erreur, daignez l'authoriser ;
A tant de beaux exploits rendez cette justice,
Et de nostre pitié soûtenez l'artifice.

CARLOS.

Je suis bien malheureux, si je vous fais pitié !
Reprenez vostre orgueil et vostre inimitié.
Après que ma fortune a saoulé vostre envie,
Vous plaignez aisément mon entrée à la vie,
Et, me croyant par elle à jamais abatu,
Vous exercez sans peine une haute vertu.
Peut-estre elle ne fait qu'une embusche à la mienne.
La gloire de mon nom vaut bien qu'on la retienne,
Mais son plus bel éclat seroit trop acheté
Si je le retenois par une lascheté.
Si ma naissance est basse, elle est du moins sans tache ;
Puisque vous la sçavez, je veux bien qu'on la sçache.
Sanche, fils d'un pescheur, et non d'un imposteur,
De deux comtes jadis fut le liberateur ;
Sanche, fils d'un pescheur, mettoit n'aguére en peine
Deux illustres rivaux sur le choix de leur reine ;
Sanche, fils d'un pescheur, tient encor en sa main
Dequoy faire bien-tost tout l'heur d'un souverain ;
Sanche enfin, malgré luy, dedans cette province,
Quoy que fils d'un pescheur, a passé pour un prince.
Voilà ce qu'a pû faire et qu'a fait à vos yeux
Un cœur que ravaloit le nom de ses ayeux.
La gloire qui m'en reste après cette disgrace
Eclate encor as[illegible] pour honorer ma race,

Et paroistra plus grande à qui comprendra bien
Qu'à l'exemple du Ciel j'ay fait beaucoup de rien.

D. Lope.

Cette noble fierté desavouë un tel pére,
Et, par un témoignage à soy-mesme contraire,
Obscurcit de nouveau ce qu'on voit éclaircy.
Non, le fils d'un pescheur ne parle point ainsi,
Et son ame paroit si dignement formée
Que j'en croy plus que luy l'erreur que j'ay semée.
Je le soustiens, Carlos, vous n'étes point son fils,
La justice du Ciel ne peut l'avoir permis;
Les tendresses du sang vous font une imposture,
Et je déments pour vous la voix de la nature.
Ne vous repentez point de tant de dignitez
Dont il vous plût orner ses rares qualitez:
Jamais plus digne main ne fit plus digne ouvrage;
Madame, il les relève avec ce grand courage,
Et vous ne leur pouviez trouver plus haut appuy,
Puisque mesme le sort est au dessous de luy.

D. Isabelle.

La générosité qu'en tous les trois j'admire
Me met en un état de n'avoir que leur dire,
Et, dans la nouveauté de ces événemens,
Par un illustre effort prévient mes sentimens.
Ils paroistront en vain, comtes, s'ils vous excitent
A luy rendre l'honneur que ses hauts faits méritent,
Et ne dédaigner pas l'illustre et rare objet
D'une haute valeur qui part d'un sang abjet;
Vous courez au devant avec tant de franchise
Qu'autant que du pescheur je m'en trouve surprise.
Et vous, que par mon ordre icy j'ay retenu,
Sanche, puisqu'à ce nom vous étes reconnu,

Miraculeux héros dont la gloire refuse
L'avantageuse erreur d'un peuple qui s'abuse,
Parmy les déplaisirs que vous en recevez,
Puis-je vous consoler d'un sort que vous bravez?
Puis-je vous demander ce que je vous voy faire?
Je vous tiens malheureux d'estre né d'un tel pére,
Mais je vous tiens ensemble heureux au dernier point
D'estre né d'un tel pére et de n'en rougir point,
Et de ce qu'un grand cœur, mis dans l'autre balance,
Emporte encor si haut une telle naissance.

SCENE VI.

D. ISABELLE, D. LEONOR, D. ELVIRE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE.

D. Alvar.

Princesses, admirez l'orgueil d'un prisonnier
Qu'en faveur de son fils on veut calomnier.
Ce malheureux pescheur, par promesse ny crainte,
Ne sçauroit se résoudre à souffrir une feinte.
J'ay voulu luy parler, et n'en fais que sortir;
J'ay tasché, mais en vain, de luy faire sentir
Combien mal à propos sa presence importune
D'un fils si généreux renverse la fortune,
Et qu'il le perd d'honneur, à moins que d'avoüer
Que c'est un lasche tour qu'on le force à joüer;
J'ay mesme à ces raisons ajousté la menace:
Rien ne peut l'ébranler, Sanche est toûjours sa race,

Et, quant à ce qu'il perd de fortune et d'honneur,
Il dit qu'il a dequoy le faire grand seigneur,
Et que plus de cent fois il a sceu de sa femme
(Voyez qu'il est crédule et simple au fond de l'ame!)
Que, voyant ce présent qu'en mes mains il a mis,
La reine d'Arragon agrandiroit son fils.

(*A D. Léonor.*)

Si vous le recevez avec autant de joye,
Madame, que par moy ce vieillard vous l'envoye,
Vous donnerez sans doute à cet illustre fils
Un rang encor plus haut que celuy de marquis.
Ce bon homme en paroit l'ame toute comblée.

(*D. Alvar presente à D. Léonor un petit écrin qui s'ouvre sans clef au moyen d'un ressort secret.*)

D. ISABELLE.

Madame, à cet aspect vous paroissez troublée!

D. LEONOR.

J'ay bien sujet de l'estre en recevant ce don.
Madame, j'en sçauray si mon fils vit ou non,
Et c'est où le feu roy, déguisant sa naissance,
D'un sort si précieux mit la reconnoissance.
Disons ce qu'il enferme avant que de l'ouvrir.
Ah! Sanche, si par là je puis le découvrir,
Vous pouvez estre seur d'un entier avantage
Dans les lieux dont le Ciel a fait nostre partage,
Et qu'après ce tresor que vous m'aurez rendu
Vous recevrez le prix qui vous en sera dû.
Mais à ce doux transport c'est déja trop permettre:
Trouvons nostre bonheur avant que d'en promettre.
Ce present donc enferme un tissu de cheveux
Que receut Don Fernand pour arrhes de mes vœux,

Son portrait et le mien, deux pierres les plus rares
Que forme le soleil sous les climats barbares,
Et, pour un témoignage encore plus certain,
Un billet que luy-mesme écrivit de sa main.

UN GARDE.

Madame, Don Raimond vous demande audience.

D. LEONOR.

Qu'il entre... Pardonnez à mon impatience,
Si l'ardeur de le voir et de l'entretenir,
Avant vostre congé, l'ose faire venir.

D. ISABELLE.

Vous pouvez commander dans toute la Castille,
Et je ne vous voy plus qu'avec des yeux de fille.

SCENE VII.

D. ISABELLE, D. LEONOR, D. ELVIRE, CARLOS, D. MANRIQUE, D. LOPE, D. ALVAR, BLANCHE, D. RAIMOND.

D. LEONOR.

Laissez là, Don Raimond, la mort de nos tyrans,
Et rendez seulement Don Sanche à ses parens.
Vit-il? peut-il braver nos fiéres destinées?

D. RAIMOND.

Sortant d'une prison de plus de six années,
Je l'ay cherché, Madame, où, pour les mieux braver,
Par l'ordre du feu roy je le fis élever
Avec tant de secret que mesme un second pére,
Qui l'estime son fils, ignore ce mystére.
Ainsi qu'en vostre cour Sanche y fut son vray nom,

Et l'on n'en retrancha que cet illustre Don.
Là j'ay sceu qu'à seize ans son généreux courage
S'indigna des emplois de ce faux parentage,
Qu'impatient déja d'estre si mal tombé,
A sa fausse bassesse il s'étoit desrobé;
Que, déguisant son nom et cachant sa famille,
Il avoit fait merveille aux guerres de Castille,
D'où quelque sien voisin, depuis peu de retour,
L'avoit veu plein de gloire et fort bien en la cour;
Que du bruit de son nom elle étoit toute pleine,
Qu'il étoit connu mesme et chéry de la reine,
Si bien que ce pescheur, d'aise tout transporté,
Avoit couru chercher ce fils si fort vanté.

D. LEONOR.

Don Raimond, si vos yeux pouvoient le reconnoistre...

D. RAIMOND.

Ouy, je le voy, Madame. Ah! Seigneur! ah! mon maître!

D. LOPE.

Nous l'avions bien jugé. Grand prince, rendez-vous;
La vérité paroit, cédez aux vœux de tous.

D. LEONOR.

Don Sanche, voulez-vous estre seul incrédule?

CARLOS.

Je crains encor du sort un revers ridicule;
Mais, Madame, voyez si le billet du roy
Accorde à Don Raimond ce qu'il vous dit de moy.

D. LEONOR *ouvre l'écrin et en tire un billet, qu'elle lit.*

Pour tromper un tyran, je vous trompe vous-mesme;
Vous reverrez ce fils que je vous fais pleurer.
Cette erreur luy peut rendre un jour le diadème,
Et je vous l'ay caché pour le mieux asseurer.

Si ma feinte vers vous passe pour criminelle,
Pardonnez-moy les maux qu'elle vous fait souffrir,
De crainte que les soins de l'amour maternelle,
Par leurs empressemens, le fissent découvrir.

Nugne, un pauvre pescheur, s'en croit estre le pére :
Sa femme en son absence accouchant d'un fils mort,
Elle receut le vostre, et sceut si bien se taire
Que le pére et le fils en ignorent le sort.

Elle-mesme l'ignore, et d'un si grand échange
Elle sçait seulement qu'il n'est pas de son sang,
Et croit que ce present, par un miracle étrange,
Doit un jour par vos mains luy rendre son vray rang.

A ces marques un jour daignez le reconnoistre,
Et puisse l'Arragon, retournant sous vos loix,
Apprendre ainsi que vous, de moy qui l'ay veu naistre,
Que Sanche, fils de Nugne, est le sang de ses rois !

DON FERNAND D'ARRAGON.

D. LEONOR, *après avoir leu.*

Ah ! mon fils, s'il en faut encore davantage,
Croyez-en vos vertus et vostre grand courage.

CARLOS, *à D. Léonor.*

Ce seroit mal répondre à ce rare bonheur
Que vouloir me défendre encor d'un tel honneur.
(*A D. Isabelle.*)
Je reprens toutefois Nugne pour mon vray pére,
Si vous ne m'ordonnez, Madame, que j'espére.

D. ISABELLE.

C'est trop peu d'espérer quand tout vous est acquis.
Je vous avois fait tort en vous faisant marquis,

Et vous n'aurez pas lieu desormais de vous plaindre
De ce retardement où j'ay sceu vous contraindre;
Et pour moy, que le Ciel destinoit pour un roy
Digne de la Castille et digne encor de moy,
J'avois mis cette bague en des mains assez bonnes
Pour la rendre à Don Sanche et joindre nos couronnes.

CARLOS.

Je ne m'étonne plus de l'orgueil de mes vœux,
Qui, sans le partager, donnoient mon cœur à deux:
Dans les obscuritez d'une telle avanture,
L'amour se confondoit avecque la nature.

D. ELVIRE.

Le nostre y répondoit sans faire honte au rang,
Et le mien vous payoit ce que devoit le sang.

CARLOS, *à D. Elvire.*

Si vous m'aimez encor et m'honorez en frére,
Un époux de ma main pourroit-il vous déplaire?

D. ELVIRE.

Si Don Alvar de Lune est cet illustre époux,
Il vaut bien à mes yeux tout ce qui n'est point vous.

CARLOS, *à D. Elvire.*

Il honoroit en moy la vertu toute nuë.

(*A D. Manrique et D. Lope.*)

Et vous qui dédaigniez ma naissance inconnuë,
Comtes, et les premiers, en cet événement,
Jugiez en ma faveur si véritablement,
Vostre dédain fut juste autant que son estime:
C'est la mesme vertu sous une autre maxime.

D. RAIMOND, *à D. Isabelle.*

Souffrez qu'à l'Arragon il daigne se montrer.
Nos deputez, Madame, impatiens d'entrer...

D. Isabelle.

Il vaut mieux leur donner audience publique,
Afin qu'aux yeux de tous ce miracle s'explique.
  Allons, et cependant qu'on mette en liberté
Celuy par qui tant d'heur nous vient d'estre apporté,
Et qu'on l'améne icy, plus heureux qu'il ne pense,
Recevoir de ses soins la digne récompense.

EXAMEN DE D. SANCHE D'ARRAGON

Cette piéce est toute d'invention, mais elle n'est pas toute de la mienne. Ce qu'a de fastüeux le prémier acte est tiré d'une comédie espagnole intitulée *El Palacio confuso*, et la double reconnoissance qui finit le cinquiéme est prise du roman de Don Pelage. Elle eut d'abord grand éclat sur le théatre, mais une disgrace particuliére fit avorter toute sa bonne fortune. Le refus d'un illustre suffrage dissipa les applaudissemens que le public luy avoit donnez trop libéralement, et anéantit si bien tous les arrests que Paris et le reste de la cour avoient prononcez en sa faveur qu'au bout de quelque temps elle se trouva réléguée dans les provinces, où elle conserve encor son prémier lustre.

Le sujet n'a pas grand artifice : c'est un inconnu assez honneste homme pour se faire aimer de deux reines. L'inégalité des conditions met un obstacle au bien qu'elles luy veulent durant quatre actes et demy, et, quand il faut de nécessité finir la piéce, un bon homme semble tomber des nuës pour faire déveloper le secret de sa naissance, qui le rend mary de l'une en le faisant reconnoistre pour frére de l'autre :

Hæc eadem a summo expectes minimoque poeta.

D. Raymond et ce pescheur ne suivent point la régle que j'ay voulu établir de n'introduire aucun acteur qui ne fust insinüé dès le prémier acte, ou appelé par quelqu'un de ceux qu'on y a connus. Il m'étoit aisé d'y faire dire à la

reine D. Leonor ce qu'elle dit à l'entrée du quatrième; mais, si elle eust fait sçavoir qu'elle eust eu un fils, et que le roy son mary luy eust appris en mourant que D. Raymond avoit un secret à luy révéler, on eust trop tost deviné que Carlos étoit ce prince. On peut dire de D. Raymond qu'il vient avec les députez d'Arragon dont il est parlé au prémier acte, et qu'ainsi il satisfait aucunement à cette régle; mais ce n'est que par hazard qu'il vient avec eux: c'étoit le pescheur qu'il étoit allé chercher, et non pas eux, et il ne les joint sur le chemin qu'à cause de ce qu'il a appris chez ce pescheur, qui de son costé vient en Castille de son seul mouvement, sans y estre amené par aucun incident dont on aye parlé dans la protase, et il n'a point de raison d'arriver ce jour-là plûtost qu'un autre, sinon que la piéce n'auroit pû finir s'il ne fust arrivé.

L'unité de jour y est si peu violentée qu'on peut soûtenir que l'action ne demande pour sa durée que le temps de sa representation. Pour celle de lieu, j'ay déja dit que je n'en parlerois plus sur les piéces qui restent à examiner en ce volume. Les sentimens du second acte ont autant ou plus de délicatesse qu'aucuns que j'aye mis sur le théatre. L'amour des deux reines pour Carlos y paroist tres-visible, malgré le soin et l'adresse que toutes les deux apportent à le cacher dans leurs différens caractéres, dont l'un marque plus d'orgueil et l'autre plus de tendresse. La confidence qu'y fait celle de Castille avec Blanche est assez ingénieuse, et, par une réflexion sur ce qui s'est passé au prémier acte, elle prend occasion de faire sçavoir aux spectateurs sa passion pour ce brave inconnu, qu'elle a si bien vengé du mépris qu'en ont fait les comtes. Ainsi, on ne peut dire qu'elle choisisse sans raison ce jour-là plûtost qu'un autre pour luy en confier le secret, puisqu'il paroit qu'elle le sçait déja, et qu'elles ne font que raisonner ensemble sur ce qu'on vient de voir representer.

NICOMEDE

TRAGEDIE

ACTEURS.

PRUSIAS, roy de Bythinie.

FLAMINIUS, ambassadeur de Rome.

ARSINOÉ, seconde femme de Prusias.

LAODICE, reine d'Arménie.

NICOMEDE, fils aisné de Prusias sorty du prémier lit.

ATTALE, fils de Prusias et d'Arsinoé.

ARASPE, capitaine des gardes de Prusias.

CLEONE, confidente d'Arsinoé.

La scéne est à Nicomédie.

NICOMEDE

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

NICOMEDE, LAODICE.

LAODICE.

Après tant de hauts faits, il m'est bien doux, Seigneur,
De voir encor mes yeux régner sur vostre cœur,
De voir, sous les lauriers qui vous couvrent la teste,
Un si grand conquerant estre encor ma conqueste,
Et de toute la gloire acquise à ses travaux
Faire un illustre hommage à ce peu que je vaux.
Quelques biens toutefois que le Ciel me renvoye,
Mon cœur épouvanté se refuse à la joye;
Je vous vois à regret, tant mon cœur amoureux
Trouve la cour pour vous un sejour dangereux.
Vostre marastre y régne, et le roy vostre pére
Ne voit que par ses yeux, seule la considére,

Pour souveraine loy n'a que sa volonté:
Jugez après cela de vostre seureté!
La haine que pour vous elle a si naturelle
A mon occasion encor se renouvelle;
Vostre frére, son fils, depuis peu de retour...

NICOMEDE.

Je le sçay, ma princesse, et qu'il vous fait la cour;
Je sçay que les Romains, qui l'avoient en ostage,
L'ont enfin renvoyé pour un plus digne ouvrage;
Que ce don à sa mére étoit le prix fatal
Dont leur Flaminius marchandoit Annibal;
Que le roy par son ordre eust livré ce grand homme,
S'il n'eust par le poison luy-mesme évité Rome,
Et rompu par sa mort les spectacles pompeux
Où l'effroy de son nom le destinoit chez eux.
Par mon dernier combat je voyois réünie
La Cappadoce entiére avec la Bythinie,
Lors qu'à cette nouvelle, enflamé de couroux
D'avoir perdu mon maistre et de craindre pour vous,
J'ay laissé mon armée aux mains de Théagene
Pour voler en ces lieux au secours de ma reine.
Vous en aviez besoin, Madame, et je le voy,
Puisque Flaminius obséde encor le roy;
Si de son arrivée Annibal fut la cause,
Luy mort, ce long sejour prétend quelqu'autre chose,
Et je ne voy que vous qui le puisse arréter
Pour aider à mon frére à vous persécuter.

LAODICE.

Je ne veux point douter que sa vertu romaine
N'embrasse avec chaleur l'intérest de la reine:
Annibal, qu'elle vient de luy sacrifier,
L'engage en sa querelle et m'en fait défier.

Mais, Seigneur, jusqu'icy j'aurois tort de m'en plaindre,
Et, quoy qu'il entreprenne, avez-vous lieu de craindre?
Ma gloire et mon amour peuvent bien peu sur moy
S'il faut vostre presence à soûtenir ma foy,
Et si je puis tomber en cette frénésie
De préferer Attale au vainqueur de l'Asie,
Attale, qu'en ostage ont nourry les Romains,
Ou plustost qu'en esclave ont façonné leurs mains,
Sans luy rien mettre au cœur qu'une crainte servile
Qui tremble à voir un aigle et respecte un ædile !

NICOMEDE.

Plutost, plutost la mort que mon esprit jaloux
Forme des sentimens si peu dignes de vous !
Je crains la violence, et non vostre foiblesse,
Et si Rome une fois contre nous s'intéresse...

LAODICE.

Je suis reine, Seigneur, et Rome a beau tonner,
Elle ny vostre roy n'ont rien à m'ordonner.
Si de mes jeunes ans il est dépositaire,
C'est pour exécuter les ordres de mon pére.
Il m'a donnée à vous, et nul autre que moy
N'a droit de l'en dédire et me choisir un roy.
Par son ordre et le mien, la reine d'Arménie
Est deuë à l'héritier du roy de Bythinie,
Et ne prendra jamais un cœur assez abjet
Pour se laisser réduire à l'hymen d'un sujet.
Mettez-vous en repos.

NICOMEDE.

Et le puis-je, Madame,
Vous voyant exposée aux fureurs d'une femme
Qui, pouvant tout icy, se croira tout permis
Pour se mettre en état de voir régner son fils ?

Il n'est rien de si saint qu'elle ne fasse enfraindre.
Qui livroit Annibal pourra bien vous contraindre,
Et sçaura vous garder mesme fidelité
Qu'elle a gardée aux droits de l'hospitalité.

LAODICE.

Mais ceux de la nature ont-ils un privilége
Qui vous asseure d'elle après ce sacrilége?
Seigneur, vostre retour, loin de rompre ses coups,
Vous expose vous-mesme, et m'expose après vous.
Comme il est fait sans ordre, il passera pour crime,
Et vous serez bientost la prémiére victime
Que la mére et le fils, ne pouvant m'ébranler,
Pour m'oster mon appuy se voudront immoler.
Si j'ay besoin de vous de peur qu'on me contraigne,
J'ay besoin que le roy, qu'elle-mesme vous craigne.
Retournez à l'armée, et, pour me protéger,
Montrez cent mille bras tous prests à me venger;
Parlez la force en main et hors de leur atteinte.
S'ils vous tiennent icy, tout est pour eux sans crainte,
Et ne vous flatez point ny sur vostre grand cœur,
Ny sur l'éclat d'un nom cent et cent fois vainqueur.
Quelque haute valeur que puisse estre la vostre,
Vous n'avez en ces lieux que deux bras comme un autre,
Et, fussiez-vous du monde et l'amour et l'effroy,
Quiconque entre au palais porte sa teste au roy.
Je vous le dis encor, retournez à l'armée;
Ne montrez à la cour que vostre renommée;
Asseurez vostre sort pour asseurer le mien;
Faites que l'on vous craigne, et je ne craindray rien.

NICOMEDE.

Retourner à l'armée! Ah! sçachez que la reine
La séme d'assassins achetez par sa haine;

Deux s'y sont découverts, que j'améne avec moy,
Afin de la convaincre et détromper le roy.
Quoy qu'il soit son époux, il est encor mon pére,
Et, quand il forcera la nature à se taire,
Trois sceptres à son trosne attachez par mon bras
Parleront au lieu d'elle, et ne se tairont pas.
Que si nostre fortune, à ma perte animée,
La prépare à la cour aussi bien qu'à l'armée,
Dans ce péril égal qui me suit en tous lieux,
M'envîrez-vous l'honneur de mourir à vos yeux?

LAODICE.

Non, je ne vous dy plus desormais que je tremble,
Mais que, s'il faut périr, nous périrons ensemble.
Armons-nous de courage, et nous ferons trembler
Ceux dont les laschetez pensent nous accabler.
Le peuple icy vous aime et hait ces cœurs infames,
Et c'est estre bien fort que régner sur tant d'ames.
Mais vostre frére Attale adresse icy ses pas.

NICOMEDE.

Il ne m'a jamais veu... Ne me découvrez pas.

SCENE II.

LAODICE, NICOMEDE, ATTALE.

ATTALE.

Quoy! Madame, toûjours un front inexorable!
Ne pourray-je surprendre un regard favorable,
Un regard desarmé de toutes ces rigueurs,
Et tel qu'il est enfin quand il gagne les cœurs?

LAODICE.

Si ce front est mal propre à m'acquérir le vostre,
Quand j'en auray dessein, j'en sçauray prendre un autre.

ATTALE.

Vous ne l'acquerrez point, puisqu'il est tout à vous.

LAODICE.

Je n'ay donc pas besoin d'un visage plus doux.

ATTALE.

Conservez-le, de grace, après l'avoir sceu prendre.

LAODICE.

C'est un bien mal acquis, que j'aime mieux vous rendre.

ATTALE.

Vous l'estimez trop peu pour le vouloir garder.

LAODICE.

Je vous estime trop pour vouloir rien farder :
Vostre rang et le mien ne sçauroient le permettre.
Pour garder vostre cœur, je n'ay pas où le mettre :
La place est occupée, et je vous l'ay tant dit,
Prince, que ce discours vous deust estre interdit.
On le souffre d'abord, mais la suite importune.

ATTALE.

Que celuy qui l'occupe a de bonne fortune,
Et que seroit heureux qui pourroit aujourd'huy
Disputer cette place et l'emporter sur luy !

NICOMEDE.

La place à l'emporter coûteroit bien des testes !
Seigneur, ce conquérant garde bien ses conquestes,
Et l'on ignore encor, parmy ses ennemis,
L'art de reprendre un fort qu'une fois il a pris.

ATTALE.

Celuy-cy toutefois peut s'attaquer de sorte
Que, tout vaillant qu'il est, il faudra qu'il en sorte.

LAODICE.

Vous pourriez vous méprendre.

ATTALE.

Et si le roy le veut?

LAODICE.

Le roy, juste et prudent, ne veut que ce qu'il peut.

ATTALE.

Et que ne peut icy la grandeur souveraine?

LAODICE.

Ne parlez pas si haut. S'il est roy, je suis reine,
Et vers moy tout l'effort de son authorité
N'agit que par priére et par civilité.

ATTALE.

Non, mais agir ainsi souvent, c'est beaucoup dire
Aux reines comme vous qu'on voit dans son empire,
Et, si ce n'est assez des priéres d'un roy,
Rome, qui m'a nourry, vous parlera pour moy.

NICOMEDE.

Rome, Seigneur?

ATTALE.

Ouy, Rome, en étes-vous en doute?

NICOMEDE.

Seigneur, je crains pour vous qu'un Romain vous écoute;
Et, si Rome sçavoit de quels feux vous bruslez,
Bien loin de vous préter l'appuy dont vous parlez,
Elle s'indigneroit de voir sa créature
A l'éclat de son nom faire une telle injure,
Et vous dégraderoit peut-estre dès demain
Du tître glorieux de citoyen romain.
Vous l'a-t'elle donné pour mériter sa haine
En le deshonorant par l'amour d'une reine?
Et ne sçavez-vous plus qu'il n'est princes ny rois

Qu'elle daigne égaler à ses moindres bourgeois ?
Pour avoir tant vécu chez ces cœurs magnanimes,
Vous en avez bien-tost oublié les maximes.
Reprenez un orgueil digne d'elle et de vous,
Remplissez mieux un nom sous qui nous tremblons tous,
Et, sans plus l'abaisser à cette ignominie
D'idolatrer en vain la reine d'Arménie,
Songez qu'il faut du moins, pour toucher vostre cœur,
La fille d'un tribun ou celle d'un préteur;
Que Rome vous permet cette haute alliance,
Dont vous auroit exclu le defaut de naissance,
Si l'honneur souverain de son adoption
Ne vous authorisoit à tant d'ambition.
Forcez, rompez, brisez de si honteuses chaisnes,
Aux rois qu'elle méprise abandonnez les reines,
Et concevez enfin des vœux plus élevez,
Pour mériter les biens qui vous sont réservez.

ATTALE.

Si cet homme est à vous, imposez-luy silence,
Madame, et retenez une telle insolence.
Pour voir jusqu'à quel point elle pourroit aller,
J'ay forcé ma colére à le laisser parler;
Mais je crains qu'elle échape, et que, s'il continuë,
Je ne m'obstine plus à tant de retenuë.

NICOMEDE.

Seigneur, si j'ay raison, qu'importe à qui je sois?
Perd-elle de son prix pour emprunter ma voix?
Vous-mesme, amour à part, je vous en fais arbitre.
Ce grand nom de Romain est un précieux tître,
Et la reine et le roy l'ont assez acheté
Pour ne se plaire pas à le voir rejetté,
Puisqu'ils se sont privez, pour ce nom d'importance,

Des charmantes douceurs d'élever vostre enfance.
Dès l'âge de quatre ans, ils vous ont éloigné :
Jugez si c'est pour voir ce tître dédaigné,
Pour vous voir renoncer, par l'hymen d'une reine,
A la part qu'ils avoient à la grandeur romaine !
D'un si rare tresor l'un et l'autre jaloux...

ATTALE.

Madame, encor un coup, cet homme est-il à vous,
Et pour vous divertir est-il si nécessaire
Que vous ne luy puissiez ordonner de se taire?

LAODICE.

Puisqu'il vous a dépleu vous traitant de Romain,
Je veux bien vous traiter de fils de souverain.
En cette qualité, vous devez reconnoistre
Qu'un prince vostre aisné doit estre vostre maistre,
Craindre de luy déplaire, et sçavoir que le sang
Ne vous empesche pas de différer de rang,
Luy garder le respect qu'exige sa naissance,
Et, loin de luy voler son bien en son absence...

ATTALE.

Si l'honneur d'estre à vous est maintenant son bien,
Dites un mot, Madame, et ce sera le mien;
Et si l'âge à mon rang fait quelque préjudice,
Vous en corrigerez la fatale injustice.
Mais, si je luy doy tant en fils de souverain,
Permettez qu'une fois je vous parle en Romain.
Sçachez qu'il n'en est point que le Ciel n'ait fait naistre
Pour commander aux rois et pour vivre sans maistre;
Sçachez que mon amour est un noble projet
Pour éviter l'affront de me voir son sujet;
Sçachez...

LAODICE.

Je m'en doutois, Seigneur, que ma couronne
Vous charmoit bien du moins autant que ma personne;
Mais telle que je suis, et ma couronne et moy,
Tout est à cet aisné qui sera vostre roy,
Et, s'il étoit icy, peut-estre en sa présence
Vous penseriez deux fois à luy faire une offense.

ATTALE.

Que ne puis-je l'y voir! Mon courage amoureux...

NICOMEDE.

Faites quelques souhaits qui soient moins dangereux,
Seigneur; s'il les sçavoit, il pourroit bien luy-mesme
Venir d'un tel amour venger l'objet qu'il aime.

ATTALE.

Insolent! est-ce enfin le respect qui m'est dû?

NICOMEDE.

Je ne sçay de nous deux, Seigneur, qui l'a perdu.

ATTALE.

Peux-tu bien me connoistre et tenir ce langage?

NICOMEDE.

Je sçais à qui je parle, et c'est mon avantage
Que, n'étant point connu, Prince, vous ne sçavez
Si je vous doy respect ou si vous m'en devez.

ATTALE.

Ah! Madame, souffrez que ma juste colére...

LAODICE.

Consultez-en, Seigneur, la reine vostre mére...
Elle entre.

SCENE III.

NICOMEDE, ARSINOÉ, LAODICE, ATTALE, CLEONE.

NICOMEDE.

Instruisez mieux le prince vostre fils,
Madame, et dites-luy, de grace, qui je suis.
Faute de me connoistre, il s'emporte, il s'égare,
Et ce desordre est mal dans une ame si rare.
J'en ay pitié.

ARSINOÉ.

Seigneur, vous étes donc icy?

NICOMEDE.

Ouy, Madame, j'y suis, et Métrobate aussi.

ARSINOÉ.

Métrobate! ah! le traistre!

NICOMEDE.

Il n'a rien dit, Madame,
Qui vous doive jetter aucun trouble dans l'ame.

ARSINOÉ.

Mais qui cause, Seigneur, ce retour surprenant?
Et vostre armée?

NICOMEDE.

Elle est sous un bon lieutenant,
Et, quant à mon retour, peu de chose le presse.
J'avois icy laissé mon maistre et ma maîtresse:
Vous m'avez osté l'un, vous, dy-je, ou les Romains,
Et je viens sauver l'autre et d'eux et de vos mains.

ARSINOÉ.

C'est ce qui vous améne?

NICOMEDE.

Ouy, Madame, et j'espére
Que vous m'y servirez auprès du roy mon pére.

ARSINOÉ.

Je vous y serviray comme vous l'espérez.

NICOMEDE.

De vostre bon vouloir nous sommes asseurez.

ARSINOÉ.

Il ne tiendra qu'au roy qu'aux effets je ne passe.

NICOMEDE.

Vous voulez à tous deux nous faire cette grace?

ARSINOÉ.

Tenez-vous asseuré que je n'oublîray rien.

NICOMEDE.

Je connoy vostre cœur, ne doutez pas du mien.

ATTALE.

Madame, c'est donc là le prince Nicomède?

NICOMEDE.

Ouy, c'est moy, qui viens voir s'il faut que je vous céde.

ATTALE.

Ah! Seigneur, excusez si, vous connoissant mal...

NICOMEDE.

Prince, faites-moy voir un plus digne rival.
Si vous aviez dessein d'attaquer cette place,
Ne vous départez point d'une si noble audace;
Mais, comme à son secours je n'améne que moy,
Ne la menacez plus de Rome ny du roy.
Je la défendray seul, attaquez-la de mesme,
Avec tous les respects qu'on doit au diadème.
Je veux bien mettre à part, avec le nom d'aisné,
Le rang de vostre maistre, où je suis destiné,
Et nous verrons ainsi qui fait mieux un brave homme,

Des leçons d'Annibal ou de celles de Rome.
Adieu, pensez-y bien; je vous laisse y resver.

SCENE IV.

ARSINOÉ, ATTALE, CLEONE.

ARSINOÉ,
Quoy! tu faisois excuse à qui m'osoit braver?
ATTALE.
Que ne peut point, Madame, une telle surprise?
Ce prompt retour me perd et rompt vostre entreprise.
ARSINOÉ.
Tu l'entens mal, Attale ; il la met dans ma main.
Va trouver de ma part l'ambassadeur romain;
Dedans mon cabinet améne-le sans suite,
Et de ton heureux sort laisse-moy la conduite.
ATTALE.
Mais, Madame, s'il faut...
ARSINOÉ.
Va, n'appréhende rien.
Et, pour avancer tout, haste cet entretien.

SCENE V.

ARSINOÉ, CLEONE.

CLEONE.
Vous luy cachez, Madame un dessein qui le touche!
ARSINOÉ.
Je crains qu'en l'apprenant son cœur ne s'effarouche;

Je crains qu'à la vertu par les Romains instruit,
De ce que je prépare il ne m'oste le fruit,
Et ne conçoive mal qu'il n'est fourbe ny crime
Qu'un trosne acquis par là ne rende legitime.

CLEONE.

J'aurois creu les Romains un peu moins scrupuleux,
Et la mort d'Annibal m'eust fait mal juger d'eux.

ARSINOÉ.

Ne leur impute pas une telle injustice :
Un Romain seul l'a faite, et par mon artifice.
Rome l'eust laissé vivre, et sa légalité
N'eust point forcé les loix de l'hospitalité.
Sçavante à ses dépens de ce qu'il sçavoit faire,
Elle le souffroit mal auprès d'un adversaire ;
Mais, quoy que par ce triste et prudent souvenir
De chez Antiochus elle l'ait fait bannir,
Elle auroit veu couler sans crainte et sans envie
Chez un prince allié les restes de sa vie.
Le seul Flaminius, trop piqué de l'affront
Que son pére défait luy laisse sur le front
(Car je croy que tu sçais que, quand l'aigle romaine
Vit choir ses légions aux bords de Trasimène,
Flaminius son pére en étoit général,
Et qu'il y tomba mort de la main d'Annibal) ;
Ce fils donc, qu'a pressé la soif de sa vengeance,
S'est aisément rendu de mon intelligence.
L'espoir d'en voir l'objet entre ses mains remis
A pratiqué par luy le retour de mon fils ;
Par luy j'ay jetté Rome en haute jalousie
De ce que Nicoméde a conquis dans l'Asie,
Et de voir Laodice unir tous ses Etats,
Par l'hymen de ce prince, à ceux de Prusias :

Si bien que, le senat prenant un juste ombrage
D'un empire si grand sous un si grand courage,
Il s'en est fait nommer luy-mesme ambassadeur,
Pour rompre cet hymen et borner sa grandeur.
Et voilà le seul point où Rome s'intéresse.

CLEONE.

Attale à ce dessein entreprend sa maitresse!
Mais que n'agissoit Rome avant que le retour
De cet amant si cher affermist son amour?

ARSINOÉ.

Irriter un vainqueur en teste d'une armée
Preste à suivre en tous lieux sa colére allumée,
C'étoit trop hazarder, et j'ay creu, pour le mieux,
Qu'il falloit de son fort l'attirer en ces lieux.
Métrobate l'a fait par des terreurs paniques:
Feignant de luy trahir mes ordres tyranniques,
Et pour l'assassiner se disant suborné,
Il l'a, graces aux dieux, doucement amené.
Il vient s'en plaindre au roy, luy demander justice,
Et sa plainte le jette au bord du précipice.
Sans prendre aucun soucy de m'en justifier,
Je sçauray m'en servir à me fortifier.
Tantost, en le voyant, j'ay fait de l'effrayée,
J'ay changé de couleur, je me suis écriée;
Il a creu me surprendre, et l'a creu bien en vain,
Puisque son retour mesme est l'œuvre de ma main.

CLEONE.

Mais, quoy que Rome fasse et qu'Attale prétende,
Le moyen qu'à ses yeux Laodice se rende?

ARSINOÉ.

Et je n'engage aussi mon fils en cet amour
Qu'à dessein d'éblouïr le roy, Rome et la cour.

Je n'en veux pas, Cléone, au sceptre d'Arménie;
Je cherche à m'asseurer celuy de Bythinie,
Et si ce diadème une fois est à nous,
Que cette reine après se choisisse un époux.
Je ne la vay presser que pour la voir rebelle,
Que pour aigrir les cœurs de son amant et d'elle.
Le roy, que le Romain poussera vivement,
De peur d'offenser Rome, agira chaudement;
Et ce prince, piqué d'une juste colére,
S'emportera sans doute et bravera son pére.
S'il est prompt et bouillant, le roy ne l'est pas moins,
Et, comme à l'échauffer j'appliqueray mes soins,
Pour peu qu'à de tels coups cet amant soit sensible,
Mon entreprise est seure et sa perte infaillible.
Voilà mon cœur ouvert et tout ce qu'il prétend.
Mais dans mon cabinet Flaminius m'attend.
Allons, et garde bien le secret de la reine.

CLEONE.

Vous me connoissez trop pour vous en mettre en peine.

ACTE II

SCENE PREMIERE.

PRUSIAS, ARASPE.

PRUSIAS.

Revenir sans mon ordre, et se montrer icy!

ARASPE.

Sire, vous auriez tort d'en prendre aucun soucy,
Et la haute vertu du prince Nicoméde
Pour ce qu'on peut en craindre est un puissant reméde.
Mais tout autre que luy devroit estre suspect :
Un retour si soudain manque un peu de respect,
Et donne lieu d'entrer en quelque défiance
Des secrettes raisons de tant d'impatience.

PRUSIAS.

Je ne les voy que trop, et sa témérité
N'est qu'un pur attentat sur mon authorité;
Il n'en veut plus dépendre, et croit que ses conquestes
Au dessus de son bras ne laissent point de testes,
Qu'il est luy seul sa régle, et que sans se trahir
Des héros tels que luy ne sçauroient obeïr.

ARASPE.

C'est d'ordinaire ainsi que ses pareils agissent.
A suivre leur devoir leurs hauts faits se ternissent,
Et ces grands cœurs, enflez du bruit de leurs combats,
Souverains dans l'armée et parmy leurs soldats,
Font du commandement une douce habitude,
Pour qui l'obeïssance est un métier bien rude.

PRUSIAS.

Dy tout, Araspe, dy que le nom de sujet
Réduit toute leur gloire en un rang trop abjet;
Que, bien que leur naissance au trosne les destine,
Si son ordre est trop lent, leur grand cœur s'en mutine;
Qu'un pére garde trop un bien qui leur est dû,
Et qui perd de son prix étant trop attendu;
Qu'on voit naistre de là mille sourdes pratiques
Dans le gros de son peuple et dans ses domestiques,
Et que, si l'on ne va jusqu'à trancher le cours
De son régne ennuyeux et de ses tristes jours,
Du moins une insolente et fausse obéissance,
Luy laissant un vain tître, usurpe sa puissance.

ARASPE.

C'est ce que de tout autre il faudroit redouter,
Seigneur, et qu'en tout autre il faudroit arréter.
Mais ce n'est pas pour vous un avis nécessaire:
Le prince est vertüeux, et vous étes bon pére.

PRUSIAS.

Si je n'étois bon pére, il seroit criminel;
Il doit son innocence à l'amour paternel,
C'est luy seul qui l'excuse et qui le justifie,
Ou luy seul qui me trompe et qui me sacrifie:
Car je doy craindre enfin que sa haute vertu
Contre l'ambition n'ait en vain combatu;

Qu'il ne force en son cœur la nature à se taire.
Qui se lasse d'un roy peut se lasser d'un pére,
Mille exemples sanglants nous peuvent l'enseigner :
Il n'est rien qui ne céde à l'ardeur de régner,
Et, depuis qu'une fois elle nous inquiéte,
La nature est aveugle et la vertu muette.
Te le diray-je, Araspe? il m'a trop bien servy ;
Augmentant mon pouvoir, il me l'a tout ravy :
Il n'est plus mon sujet qu'autant qu'il le veut estre,
Et qui me fait régner en effet est mon maistre.
Pour paroistre à mes yeux, son mérite est trop grand :
On n'aime point à voir ceux à qui l'on doit tant.
Tout ce qu'il a fait parle au moment qu'il m'approche,
Et sa seule présence est un secret reproche :
Elle me dit toûjours qu'il m'a fait trois fois roy,
Que je tiens plus de luy qu'il ne tiendra de moy,
Et que, si je luy laisse un jour une couronne,
Ma teste en porte trois que sa valeur me donne.
J'en rougis dans mon ame, et ma confusion,
Qui renouvelle et croist à chaque occasion,
Sans cesse offre à mes yeux cette veuë importune
Que qui m'en donne trois peut bien m'en oster une,
Qu'il n'a qu'à l'entreprendre et peut tout ce qu'il veut.
Juge, Araspe, où j'en suis, s'il veut tout ce qu'il peut.

ARASPE.

Pour tout autre que luy je sçay comme s'explique
La régle de la vraye et saine politique.
Aussi-tost qu'un sujet s'est rendu trop puissant,
Encor qu'il soit sans crime, il n'est pas innocent.
On n'attend point alors qu'il s'ose tout permettre :
C'est un crime d'Etat que d'en pouvoir commettre,
Et qui sçait bien régner l'empesche prudemment

De mériter un juste et plus grand châtiment,
Et prévient, par un ordre à tous deux salutaire,
Ou les maux qu'il prépare ou ceux qu'il pourrait faire.
Mais, Seigneur, pour le prince, il a trop de vertu,
Je vous l'ay déja dit.

PRUSIAS.

Et m'en répondras-tu?
Me seras-tu garand de ce qu'il pourra faire
Pour venger Annibal ou pour perdre son frére?
Et le prens-tu pour homme à voir d'un œil égal
Et l'amour de son frére et la mort d'Annibal?
Non, ne nous flatons point, il court à sa vengeance;
Il en a le prétexte, il en a la puissance;
Il est l'astre naissant qu'adorent mes Etats,
Il est le dieu du peuple et celuy des soldats.
Seur de ceux-cy, sans doute il vient soûlever l'autre,
Fondre avec son pouvoir sur le reste du nostre.
Mais ce peu qui m'en reste, encor que languissant,
N'est pas peut-estre encor tout à fait impuissant.
Je veux bien toutefois agir avec adresse,
Joindre beaucoup d'honneur à bien peu de rudesse,
Le chasser avec gloire, et mesler doucement
Le prix de son mérite à mon ressentiment;
Mais, s'il ne m'obéït, ou s'il ose s'en plaindre,
Quoy qu'il ait fait pour moy, quoy que j'en voye à craindre,
Deussay-je voir par là tout l'Etat hazardé...

ARASPE.

Il vient.

SCENE II.

PRUSIAS, NICOMEDE, ARASPE.

PRUSIAS.

Vous voilà, prince ! et qui vous a mandé?

NICOMEDE.

La seule ambition de pouvoir en personne
Mettre à vos pieds, Seigneur, encor une couronne,
De joüir de l'honneur de vos embrassemens
Et d'estre le témoin de vos contentemens.
Après la Cappadoce, heureusement unie
Aux royaumes du Pont et de la Bythinie,
Je viens remercier et mon pére et mon roy
D'avoir eu la bonté de s'y servir de moy,
D'avoir choisi mon bras pour une telle gloire
Et fait tomber sur moy l'honneur de sa victoire.

PRUSIAS.

Vous pouviez vous passer de mes embrassemens,
Me faire par écrit de tels remercîmens,
Et vous ne deviez pas enveloper d'un crime
Ce que vostre victoire ajouste à vostre estime.
Abandonner mon camp en est un capital,
Inexcusable en tous, et plus au général ;
Et tout autre que vous, malgré cette conqueste,
Revenant sans mon ordre, eust payé de sa teste.

NICOMEDE.

J'ay failly, je l'avouë, et mon cœur imprudent
A trop creu les transports d'un desir trop ardent :
L'amour que j'ay pour vous a commis cette offense,

Luy seul à mon devoir fait cette violence.
Si le bien de vous voir m'étoit moins précieux,
Je serois innocent, mais si loin de vos yeux
Que j'aime mieux, Seigneur, en perdre un peu d'estime,
Et qu'un bonheur si grand me coûte un petit crime,
Qui ne craindra jamais la plus sévére loy,
Si l'amour juge en vous ce qu'il a fait en moy.

PRUSIAS.

La plus mauvaise excuse est assez pour un pére,
Et sous le nom d'un fils toute faute est legére.
Je ne veux voir en vous que mon unique appuy.
Recevez tout l'honneur qu'on vous doit aujourd'huy.
L'ambassadeur romain me demande audience,
Il verra ce qu'en vous je prens de confiance ;
Vous l'écouterez, prince, et répondrez pour moy.
Vous étes aussi-bien le véritable roy,
Je n'en suis plus que l'ombre, et l'âge ne m'en laisse
Qu'un vain titre d'honneur qu'on rend à ma vieillesse;
Je n'ay plus que deux jours peut-estre à le garder.
L'intérest de l'Etat vous doit seul regarder.
Prenez-en aujourd'huy la marque la plus haute ;
Mais gardez-vous aussi d'oublier vostre faute,
Et, comme elle fait bréche au pouvoir souverain,
Pour la bien réparer retournez dès demain.
Remettez en éclat la puissance absolue,
Attendez-la de moy, comme je l'ai receuë,
Inviolable, entiére, et n'authorisez pas
De plus méchans que vous à la mettre plus bas.
Le peuple qui vous voit, la cour qui vous contemple,
Vous désobéïroient sur vostre propre exemple.
Donnez-leur-en un autre, et montrez à leurs yeux
Que nos premiers sujets obéïssent le mieux.

NICOMEDE.

J'obéïray, Seigneur, et plûtost qu'on ne pense,
Mais je demande un prix de mon obéïssance.
La reine d'Arménie est deuë à ses Ètats,
Et j'en voy les chemins ouverts par nos combats;
Il est temps qu'en son ciel cet astre aille reluire:
De grace, accordez-moy l'honneur de l'y conduire.

PRUSIAS.

Il n'apartient qu'à vous, et cet illustre employ
Demande un roy luy-mesme, ou l'heritier d'un roy;
Mais, pour la renvoyer jusqu'en son Arménie,
Vous sçavez qu'il y faut quelque cérémonie.
Tandis que je feray préparer son départ,
Vous irez dans mon camp l'attendre de ma part.

NICOMEDE.

Elle est preste à partir, sans plus grand équipage.

PRUSIAS.

Je n'ay garde à son rang de faire un tel outrage.
Mais l'ambassadeur entre, il le faut écouter,
Puis nous verrons quel ordre on y doit apporter.

SCENE III.

PRUSIAS, NICOMEDE, FLAMINIUS, ARASPE

FLAMINIUS.

Sur le point de partir, Rome, Seigneur, me mande
Que je vous fasse encor pour elle une demande.
Elle a nourry vint ans un prince vostre fils,

Et vous pouvez juger les soins qu'elle en a pris
Par les hautes vertus et les illustres marques
Qui font briller en luy le sang de vos monarques.
Sur tout il est instruit en l'art de bien régner :
C'est à vous de le croire et de le témoigner.
Si vous faites état de cette nourriture,
Donnez ordre qu'il régne, elle vous en conjure,
Et vous offenseriez l'estime qu'elle en fait
Si vous le laissiez vivre et mourir en sujet.
Faites donc aujourd'huy que je luy puisse dire
Où vous luy destinez un souverain empire.

PRUSIAS.

Les soins qu'ont pris de luy le peuple et le sénat
Ne trouveront en moy jamais un pére ingrat.
Je croy que, pour régner, il en a les mérites,
Et n'en veux point douter après ce que vous dites ;
Mais vous voyez, Seigneur, le prince son aisné,
Dont le bras généreux trois fois m'a couronné ;
Il ne fait que sortir encor d'une victoire,
Et pour tant de hauts faits je luy dois quelque gloire :
Souffrez qu'il ait l'honneur de répondre pour moy.

NICOMEDE.

Seigneur, c'est à vous seul de faire Attale roy.

PRUSIAS.

C'est vostre intérest seul que sa demande touche.

NICOMEDE.

Le vostre toutefois m'ouvrira seul la bouche.
Dequoy se mesle Rome, et d'où prend le sénat,
Vous vivant, vous regnant, ce droit sur vostre Etat ?
Vivez, régnez, Seigneur, jusqu'à la sépulture,
Et laissez faire après ou Rome ou la nature.

PRUSIAS.

Pour de pareils amis il faut se faire effort.

NICOMEDE.

Qui partage vos biens aspire à vostre mort.
Et de pareils amis, en bonne politique...

PRUSIAS.

Ah ! ne me brouillez point avec la République,
Portez plus de respect à de tels alliez.

NICOMEDE.

Je ne puis voir sous eux les rois humiliez,
Et, quel que soit ce fils que Rome vous renvoye,
Seigneur, je luy rendrois son présent avec joye ;
S'il est si bien instruit en l'art de commander,
C'est un rare trésor qu'elle devroit garder,
Et conserver chez soy sa chere nourriture
Ou pour le consulat ou pour la dictature.

FLAMINIUS.

Seigneur, dans ce discours qui nous traite si mal,
Vous voyez un effet des leçons d'Annibal ;
Ce perfide ennemy de la grandeur romaine
N'en a mis en son cœur que mépris et que haine.

NICOMEDE.

Non, mais il m'a sur tout laissé ferme en ce point
D'estimer beaucoup Rome et ne la craindre point.
On me croit son disciple, et je le tiens à gloire,
Et, quand Flaminius attaque sa mémoire,
Il doit sçavoir qu'un jour il me fera raison
D'avoir réduit mon maistre au secours du poison,
Et n'oublier jamais qu'autrefois ce grand homme
Commença par son pére à triompher de Rome.

FLAMINIUS.

Ah ! c'est trop m'outrager !

NICOMEDE.

N'outragez plus les morts.

PRUSIAS.

Et vous, ne cherchez point à former de discords;
Parlez, et nettement, sur ce qu'il me propose.

NICOMEDE.

Et bien ! s'il est besoin de répondre autre chose,
Attale doit régner, Rome l'a résolu,
Et, puisqu'elle a par tout un pouvoir absolu,
C'est aux roys d'obéïr alors qu'elle commande.
Attale a le cœur grand, l'esprit grand, l'ame grande,
Et toutes les grandeurs dont se fait un grand roy.
Mais c'est trop que d'en croire un Romain sur sa foy;
Par quelque grand effet voyons s'il en est digne,
S'il a cette vertu, cette valeur insigne:
Donnez-luy vostre armée, et voyons ces grands coups;
Qu'il en fasse pour luy ce que j'ai fait pour vous;
Qu'il régne avec éclat sur sa propre conqueste,
Et que de sa victoire il couronne sa teste.
Je luy préte mon bras, et veux dès maintenant,
S'il daigne s'en servir, estre son lieutenant.
L'exemple des Romains m'authorise à le faire,
Le fameux Scipion le fut bien de son frére,
Et lors qu'Antiochus fut par eux détrosné,
Sous les loix du plus jeune on vit marcher l'aisné.
Les bords de l'Hellespont, ceux de la mer Ægée,
Les restes de l'Asie à nos costez rangée,
Offrent une matiére à son ambition...

FLAMINIUS.

Rome prend tout ce reste en sa protection,
Et vous n'y pouvez plus étendre vos conquestes
Sans attirer sur vous d'effroyables tempestes.

NICOMEDE.

J'ignore sur ce point les volontez du roy,
Mais peut-estre qu'un jour je dépendray de moy,
Et nous verrons alors l'effet de ces menaces.
Vous pouvez cependant faire munir ces places,
Préparer un obstacle à mes nouveaux desseins,
Disposer de bonne heure un secours de Romains,
Et, si Flaminius en est le capitaine,
Nous pourrons lui trouver un lac de Trasiméne.

PRUSIAS.

Prince, vous abusez trop tost de ma bonté:
Le rang d'ambassadeur doit estre respecté,
Et l'honneur souverain qu'icy je vous défére...

NICOMEDE.

Ou laissez-moy parler, Sire, ou faites-moy taire.
Je ne sçay point répondre autrement pour un roy
A qui dessus son trosne on veut faire la loy.

PRUSIAS.

Vous m'offensez moy-mesme en parlant de la sorte,
Et vous devez dompter l'ardeur qui vous emporte.

NICOMEDE.

Quoy! je verray, Seigneur, qu'on borne vos Etats,
Qu'au milieu de ma course on m'arreste le bras,
Que de vous menacer on a mesme l'audace,
Et je ne rendray point menace pour menace,
Et je remerciray qui me dit hautement
Qu'il ne m'est plus permis de vaincre impunément?

PRUSIAS, *à Flaminius.*

Seigneur, vous pardonnez aux chaleurs de son âge;
Le temps et la raison pourront le rendre sage.

NICOMEDE.

La raison et le temps m'ouvrent assez les yeux,

Et l'âge ne fera que me les ouvrir mieux.
Si j'avois jusqu'icy vécu comme ce frére,
Avec une vertu qui fust imaginaire
(Car je l'appelle ainsi quand elle est sans effets,
Et l'admiration de tant d'hommes parfaits
Dont il a veu dans Rome éclater le mérite
N'est pas grande vertu, si l'on ne les imite);
Si j'avois donc vécu dans ce mesme repos
Qu'il a vescu dans Rome auprès de ces héros,
Elle me laisseroit la Bythinie entiére,
Telle que de tout temps l'aisné la tient d'un pére,
Et s'empresseroit moins à le faire régner,
Si vos armes sous moy n'avoient sceu rien gagner.
Mais, parce qu'elle voit avec la Bythinie
Par trois sceptres conquis trop de puissance unie,
Il faut la diviser, et dans ce beau projet
Ce prince est trop bien né pour vivre mon sujet!
Puisqu'il peut la servir à me faire descendre,
Il a plus de vertu que n'en eut Alexandre,
Et je luy doy quitter, pour le mettre en mon rang,
Le bien de mes ayeux ou le prix de mon sang.
Graces aux immortels, l'effort de mon courage
Et ma grandeur future ont mis Rome en ombrage:
Vous pouvez l'en guérir, Seigneur, et promptement;
Mais n'exigez d'un fils aucun consentement :
Le maistre qui prit soin d'instruire ma jeunesse
Ne m'a jamais appris à faire une bassesse.

FLAMINIUS.

A ce que je puis voir, vous avez combatu,
Prince, par intérest plûtost que par vertu.
Les plus rares exploits que vous ayez pû faire
N'ont jetté qu'un dépost sur la teste d'un pére,

Il n'est que gardien de leur illustre prix,
Et ce n'est que pour vous que vous avez conquis,
Puisque cette grandeur à son trosne attachée
Sur nul autre que vous ne peut estre épanchée.
Certes, je vous croyois un peu plus généreux.
Quand les Romains le sont, ils ne font rien pour eux.
Scipion, dont tantost vous vantiez le courage,
Ne vouloit point régner sur les murs de Carthage,
Et, de tout ce qu'il fit pour l'empire romain,
Il n'en eut que la gloire et le nom d'Africain.
Mais on ne voit qu'à Rome une vertu si pure,
Le reste de la terre est d'une autre nature.
Quant aux raisons d'Etat qui vous font concevoir
Que nous craignons en vous l'union du pouvoir,
Si vous en consultiez des testes bien sensées,
Elles vous deferoient de ces belles pensées.
Par respect pour le roy je ne dy rien de plus.
Prenez quelque loisir de resver là dessus,
Laissez moins de fumée à vos feux militaires,
Et vous pourrez avoir des visions plus claires.

NICOMEDE.

Le temps pourra donner quelque décision
Si la pensée est belle ou si c'est vision.
Cependant...

FLAMINIUS.

Cependant, si vous trouvez des charmes
A pousser plus avant la gloire de vos armes,
Nous ne la bornons point ; mais, comme il est permis
Contre qui que ce soit de servir ses amis,
Si vous ne le sçavez, je veux bien vous l'apprendre,
Et vous en donne avis pour ne vous pas surprendre.
Au reste, soyez seur que vous posséderez

Tout ce qu'en vostre cœur déja vous dévorez,
Le Pont sera pour vous, avec la Galatie,
Avec la Cappadoce, avec la Bythinie.
Ce bien de vos ayeux, ces prix de vostre sang,
Ne mettront point Attale en vostre illustre rang,
Et, puisque leur partage est pour vous un supplice,
Rome n'a pas dessein de vous faire injustice;
Ce prince régnera sans rien prendre sur vous.

(*A Prusias.*)

La reine d'Arménie a besoin d'un époux,
Seigneur, l'occasion ne peut estre plus belle:
Elle vit sous vos loix, et vous disposez d'elle.

NICOMEDE.

Voilà le vray secret de faire Attale roy,
Comme vous l'avez dit, sans rien prendre sur moy.
La piéce est délicate, et ceux qui l'ont tissuë
A de si longs détours font une digne issuë.
Je n'y répons qu'un mot, étant sans intérest.
Traitez cette princesse en reine, comme elle est;
Ne touchez point en elle aux droits du diadème,
Ou pour les maintenir je périray moy-mesme.
Je vous en donne avis, et que jamais les rois,
Pour vivre en nos Etats, ne vivent sous nos loix,
Qu'elle seule en ces lieux d'elle-mesme dispose.

PRUSIAS.

N'avez-vous, Nicoméde, à luy dire autre chose?

NICOMEDE.

Non, Seigneur, si ce n'est que la reine, après tout,
Sçachant ce que je puis, me pousse trop à bout.

PRUSIAS.

Contre elle dans ma cour que peut vostre insolence?

NICOMEDE.

Rien du tout, que garder ou rompre le silence.
Une seconde fois avisez, s'il vous plaist,
A traiter Laodice en reine comme elle est;
C'est moy qui vous en prie.

SCENE IV.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARASPE.

FLAMINIUS.

Et quoy! toûjours obstacle?

PRUSIAS.

De la part d'un amant ce n'est pas grand miracle.
Cet orgueilleux esprit, enflé de ses succès,
Pense bien de son cœur nous empescher l'accès;
Mais il faut que chacun suive sa destinée.
L'amour entre les rois ne fait pas l'hyménée,
Et les raisons d'Etat, plus fortes que ses nœuds,
Trouvent bien les moyens d'en éteindre les feux.

FLAMINIUS.

Comme elle a de l'amour, elle aura du caprice.

PRUSIAS.

Non, non, je vous répons, Seigneur, de Laodice;
Mais enfin elle est reine, et cette qualité
Semble exiger de nous quelque civilité.
J'ay sur elle, après tout, une puissance entiére;
Mais j'aime à la cacher sous le nom de priére.
Rendons-luy donc visite, et, comme ambassadeur
Proposez cet hymen vous-mesme à sa grandeur

Je seconderay Rome et veux vous introduire.
Puisqu'elle est en nos mains, l'amour ne vous peut nuire.
Allons de sa réponse à vostre compliment
Prendre l'occasion de parler hautement.

ACTE III

SCENE PREMIERE.

PRUSIAS, FLAMINIUS, LAODICE.

PRUSIAS.

Reine, puisque ce tître a pour vous tant de charmes,
Sa perte vous devroit donner quelques alarmes.
Qui tranche trop du roy ne régne pas longtemps.

LAODICE.

J'observeray, Seigneur, ces avis importans,
Et, si jamais je régne, on verra la pratique
D'une si salutaire et noble politique.

PRUSIAS.

Vous vous mettez fort mal au chemin de régner.

LAODICE.

Seigneur, si je m'égare, on peut me l'enseigner.

PRUSIAS.

Vous méprisez trop Rome, et vous devriez faire
Plus d'estime d'un roy qui vous tient lieu de pére.

LAODICE.

Vous verriez qu'à tous deux je rends ce que je doy,
Si vous vouliez mieux voir ce que c'est qu'estre roy.

Recevoir ambassade en qualité de reine,
Ce seroit à vos yeux faire la souveraine,
Entreprendre sur vous, et dedans vostre Etat
Sur vostre authorité commettre un attentat.
Je la refuse donc, Seigneur, et me dénie
L'honneur qui ne m'est dû que dans mon Arménie.
C'est là que, sur mon trosne, avec plus de splendeur
Je puis honorer Rome en son ambassadeur,
Faire réponse en reine, et comme le mérite
Et de qui l'on me parle et qui m'en sollicite.
Icy c'est un métier que je n'entens pas bien,
Car hors de l'Arménie enfin je ne suis rien,
Et ce grand nom de reine ailleurs ne m'authorise
Qu'à n'y voir point de trosne à qui je sois soûmise,
A vivre indépendante, et n'avoir en tous lieux
Pour souverains que moy, la raison et les dieux.

PRUSIAS.

Ces dieux vos souverains, et le roy vostre pére,
De leur pouvoir sur vous m'ont fait dépositaire,
Et vous pourrez peut-estre apprendre une autre fois
Ce que c'est en tous lieux que la raison des rois.
Pour en faire l'épreuve allons en Arménie,
Je vay vous y remettre en bonne compagnie;
Partons, et dès demain, puisque vous le voulez,
Préparez-vous à voir vos païs desolez,
Préparez-vous à voir par toute vostre terre
Ce qu'ont de plus affreux les fureurs de la guerre,
Des montagnes de morts, des rivieres de sang.

LAODICE.

Je perdray mes Etats et garderay mon rang,
Et ces vastes malheurs où mon orgueil me jette

Me feront vostre esclave, et non vostre sujette ;
Ma vie est en vos mains, mais non ma dignité.

PRUSIAS.

Nous ferons bien changer ce courage indompté ;
Et quand vos yeux, frapez de toutes ces miséres,
Verront Attale assis au trosne de vos péres,
Alors peut-estre, alors, vous le prîrez en vain
Que pour y remonter il vous donne la main.

LAODICE.

Si jamais jusque-là vostre guerre m'engage,
Je seray bien changée et d'ame et de courage.
Mais peut-estre, Seigneur, vous n'irez pas si loin :
Les dieux de ma fortune auront un peu de soin,
Ils vous inspireront, ou trouveront un homme
Contre tant de héros que vous prétera Rome.

PRUSIAS.

Sur un présomptüeux vous fondez vostre appuy ;
Mais il court à sa perte, et vous traisne avec luy.
Pensez-y bien, Madame, et faites-vous justice,
Choisissez d'estre reine ou d'estre Laodice,
Et, pour dernier avis que vous aurez de moy,
Si vous voulez régner, faites Attale roy.
Adieu.

SCENE II.

FLAMINIUS, LAODICE.

FLAMINIUS.

Madame, enfin une vertu parfaite...

LAODICE.

Suivez le roy, Seigneur, vostre ambassade est faite,
Et je vous dis encor, pour ne vous point flater,
Qu'icy je ne la doy ny la veux écouter.

FLAMINIUS.

Et je vous parle aussi, dans ce péril extrème,
Moins en ambassadeur qu'en homme qui vous aime,
Et qui, touché du sort que vous vous préparez,
Tasche à rompre le cours des maux où vous courez.
J'ose donc, comme amy, vous dire en confidence
Qu'une vertu parfaite a besoin de prudence,
Et doit considérer pour son propre intérest
Et les temps où l'on vit et les lieux où l'on est.
La grandeur de courage en une ame royale
N'est sans cette vertu qu'une vertu brutale,
Que son mérite aveugle et qu'un faux jour d'honneur
Jette en un tel divorce avec le vray bonheur,
Qu'elle mesme se livre à ce qu'elle doit craindre,
Ne se fait admirer que pour se faire plaindre,
Que pour nous pouvoir dire, après un grand soûpir,
« J'avois droit de régner, et n'ay sceu m'en servir. »
Vous irritez un roy dont vous voyez l'armée
Nombreuse, obéïssante, à vaincre accoûtumée;
Vous étes en ses mains, vous vivez dans sa cour.

LAODICE.

Je ne sçay si l'honneur eut jamais un faux jour,
Seigneur, mais je veux bien vous répondre en amie.
Ma prudence n'est pas tout à fait endormie,
Et, sans examiner par quel destin jaloux
La grandeur de courage est si mal avec vous,
Je veux vous faire voir que celle que j'étale
N'est pas tant qu'il vous semble une vertu brutale;

Que, si j'ay droit au trosne, elle s'en veut servir,
Et sçait bien repousser qui me le veut ravir.
Je voy sur la frontiére une puissante armée,
Comme vous l'avez dit, à vaincre accoûtumée,
Mais par quelle conduite et sous quel général ?
Le roy, s'il s'en fait fort, pourroit s'en trouver mal,
Et, s'il vouloit passer de son païs au nostre,
Je luy conseillerois de s'asseurer d'une autre.
Mais je vy dans sa cour, je suis dans ses Etats,
Et j'ay peu de raison de ne le craindre pas.
Seigneur, dans sa cour mesme, et hors de l'Arménie,
La vertu trouve appuy contre la tyrannie.
Tout son peuple a des yeux pour voir quel attentat
Font sur le bien public les maximes d'Etat ;
Il connoit Nicoméde, il connoit sa marastre,
Il en sçait, il en voit la haine opiniastre ;
Il voit la servitude où le roy s'est soûmis,
Et connoit d'autant mieux les dangereux amis.
Pour moy, que vous croyez au bord du précipice,
Bien loin de mépriser Attale par caprice,
J'évite les mépris qu'il recevroit de moy
S'il tenoit de ma main la qualité de roy.
Je le regarderois comme une ame commune,
Comme un homme mieux né pour une autre fortune,
Plus mon sujet qu'époux, et le nœud conjugal
Ne le tireroit pas de ce rang inégal.
Mon peuple à mon exemple en feroit peu d'estime.
Ce seroit trop, Seigneur, pour un cœur magnanime :
Mon refus luy fait grace, et, malgré ses desirs,
J'épargne à sa vertu d'éternels déplaisirs.

FLAMINIUS.

Si vous me dites vray, vous étes icy reine,

Sur l'armée et la cour je vous voy souveraine;
Le roy n'est qu'une idée, et n'a de son pouvoir
Que ce que par pitié vous luy laissez avoir.
Quoy ! mesme vous allez jusques à faire grace !
Après cela, Madame, excusez mon audace,
Souffrez que Rome enfin vous parle par ma voix:
Recevoir ambassade est encor de vos droits;
Ou, si ce nom vous choque ailleurs qu'en Arménie,
Comme simple Romain souffrez que je vous die
Qu'estre allié de Rome et s'en faire un appuy,
C'est l'unique moyen de régner aujourd'huy;
Que c'est par là qu'on tient ses voisins en contrainte,
Ses peuples en repos, ses ennemis en crainte;
Qu'un prince est dans son trosne à jamais affermy
Quand il est honoré du nom de son amy;
Qu'Attale avec ce tître est plus roy, plus monarque
Que tous ceux dont le front ose en porter la marque,
Et qu'enfin...

LAODICE.

Il suffit, je voy bien ce que c'est:
Tous les rois ne sont rois qu'autant comme il vous plaist.
Mais, si de leurs Etats Rome à son gré dispose,
Certes, pour son Attale elle fait peu de chose,
Et qui tient en sa main tant de quoy luy donner
A mendier pour luy devroit moins s'obstiner.
Pour un prince si cher sa réserve m'étonne:
Que ne me l'offre-t'elle avec une couronne?
C'est trop m'importuner en faveur d'un sujet,
Moy qui tiendrois un roy pour un indigne objet
S'il venoist par vostre ordre, et si vostre alliance
Souilloit entre ses mains la supresme puissance.
Ce sont des sentimens que je ne puis trahir;

Je ne veux point de rois qui sçachent obéir ;
Et, puisque vous voyez mon ame toute entiére,
Seigneur, ne perdez plus menace ny priére.

FLAMINIUS.

Puis-je ne pas vous plaindre en cet aveuglement ?
Madame, encore un coup, pensez-y meurement,
Songez mieux ce qu'est Rome et ce qu'elle peut faire,
Et, si vous vous aimez, craignez de luy déplaire.
Carthage étant détruite, Antiochus défait,
Rien de nos volontez ne peut troubler l'effet :
Tout fléchit sur la terre et tout tremble sur l'onde,
Et Rome est aujourd'huy la maîtresse du monde.

LAODICE.

La maîtresse du monde ! ah ! vous me feriez peur,
S'il ne s'en falloit pas l'Arménie et mon cœur,
Si le grand Annibal n'avoit qui luy succéde,
S'il ne revivoit pas au prince Nicoméde,
Et s'il n'avoit laissé dans de si dignes mains
L'infaillible secret de vaincre les Romains.
Un si vaillant disciple aura bien le courage
D'en mettre jusqu'au bout les leçons en usage :
L'Asie en fait l'épreuve, où trois sceptres conquis
Font voir en quelle école il en a tant appris.
Ce sont des coups d'essay, mais si grands que peut estre
Le Capitole a droit d'en craindre un coup de maistre,
Et qu'il ne puisse un jour...

FLAMINIUS.

Ce jour est encor loin,
Madame, et quelques-uns vous diront au besoin
Quels dieux du haut en bas renversent les profanes,
Et que, mesme au sortir de Trébie et de Cannes,

Son ombre épouvanta vostre grand Annibal.
Mais le voicy ce bras à Rome si fatal.

SCENE III.

NICOMEDE, LAODICE, FLAMINIUS.

NICOMEDE.

Ou Rome à ses agents donne un pouvoir bien large,
Ou vous étes bien long à faire vostre charge.

FLAMINIUS.

Je sçay quel est mon ordre, et si j'en sors, ou non,
C'est à d'autres qu'à vous que j'en rendray raison.

NICOMEDE.

Allez-y donc, de grace, et laissez à ma flame
Le bonheur à son tour d'entretenir Madame.
Vous avez dans son cœur fait de si grands progrez,
Et vos discours pour elle ont de si grands attraits,
Que sans de grands efforts je n'y pourray détruire
Ce que vostre harangue y vouloit introduire.

FLAMINIUS.

Les malheurs où la plonge une indigne amitié
Me faisoient luy donner un conseil par pitié.

NICOMEDE.

Luy donner de la sorte un conseil charitable,
C'est estre ambassadeur et tendre et pitoyable.
  Vous a-t-il conseillé beaucoup de laschetez,
Madame ?

FLAMINIUS.

Ah ! c'en est trop, et vous vous emportez.

NICOMEDE.

Je m'emporte ?

FLAMINIUS.

Sçachez qu'il n'est point de contrée
Où d'un ambassadeur la dignité sacrée...

NICOMEDE.

Ne nous vantez plus tant son rang et sa splendeur:
Qui fait le conseiller n'est plus ambassadeur,
Il excéde sa charge, et luy-mesme y renonce.
Mais dites-moy, Madame, a-t'il eu sa réponse?

LAODICE.

Ouy, Seigneur.

NICOMEDE.

Sçachez donc que je ne vous prens plus
Que pour l'agent d'Attale et pour Flaminius,
Et, si vous me faschiez, j'ajousterois peut-estre
Que pour l'empoisonneur d'Annibal, de mon maistre.
Voilà tous les honneurs que vous aurez de moy;
S'ils ne vous satisfont, allez vous plaindre au roy.

FLAMINIUS.

Il me fera justice, encor qu'il soit bon pére,
Ou Rome, à son refus, se la sçaura bien faire.

NICOMEDE.

Allez de l'un et l'autre embrasser les genoux.

FLAMINIUS.

Les effets répondront. Prince, pensez à vous

SCENE IV.

NICOMEDE, LAODICE.

NICOMEDE.

Cet avis est plus propre à donner à la reine

Ma générosité céde enfin à sa haine :
Je l'épargnois assez pour ne découvrir pas
Les infames projets de ses assassinats ;
Mais enfin on m'y force, et tout son crime éclate :
J'ay fait entendre au roy Zénon et Métrobate,
Et, comme leur rapport a dequoy l'étonner,
Luy-mesme il prend le soin de les examiner.

LAODICE.

Je ne sçay pas, Seigneur, quelle en sera la suite ;
Mais je ne comprens point toute cette conduite,
Ny comme à cet éclat la reine vous contraint.
Plus elle vous doit craindre, et moins elle vous craint,
Et plus vous la pouvez accabler d'infamie,
Plus elle vous attaque en mortelle ennemie.

NICOMEDE.

Elle prévient ma plainte, et cherche adroitement
A la faire passer pour un ressentiment,
Et ce masque trompeur de fausse hardiesse
Nous déguise sa crainte et couvre sa foiblesse.

LAODICE.

Les mystéres de cour souvent sont si cachez
Que les plus clair-voyans y sont bien empeschez.
Lors que vous n'étiez point icy pour me défendre,
Je n'avois contre Attale aucun combat à rendre,
Rome ne songeoit point à troubler nostre amour ;
Bien plus, on ne vous souffre icy que ce seul jour,
Et dans ce mesme jour Rome, en vostre présence,
Avec chaleur pour luy presse mon alliance.
Pour moy, je ne voy goute en ce raisonnement
Qui n'attend point le temps de vostre éloignement,
Et j'ay devant les yeux toûjours quelque nuage
Qui m'offusque la veuë et m'y jette un ombrage.

Le roy chérit sa femme, il craint Rome, et, pour vous,
S'il ne voit vos hauts-faits d'un œil un peu jaloux,
Du moins, à dire tout, je ne sçaurois vous taire
Qu'il est trop bon mary pour estre assez bon pére.
Voyez quel contretemps Attale prend icy!
Qui l'appelle avec nous? quel projet, quel soucy?
Je conçoy mal, Seigneur, ce qu'il faut que j'en pense;
Mais j'en rompray le coup s'il y faut ma présence.
Je vous quitte.

SCENE V.

NICOMEDE, ATTALE, LAODICE.

ATTALE.

Madame, un si doux entretien
N'est plus charmant pour vous quand j'y mesle le mien!

LAODICE.

Vostre importunité, que j'ose dire extrème,
Me peut entretenir en un autre moy-mesme:
Il connoit tout mon cœur, et répondra pour moy,
Comme à Flaminius il a fait pour le roy.

SCENE VI.

NICOMEDE, ATTALE.

ATTALE.

Puisque c'est la chasser, Seigneur, je me retire.

NICOMEDE.

Non, non; j'ay quelque chose aussi-bien à vous dire,

Prince. J'avois mis bas, avec le nom d'aisné,
L'avantage du trosne où je suis destiné,
Et, voulant seul icy défendre ce que j'aime,
Je vous avois prié de l'attaquer de mesme,
Et de ne mesler point sur tout dans vos desseins
Ny le secours du roy ny celuy des Romains;
Mais, ou vous n'avez pas la mémoire fort bonne,
Ou vous n'y mettez rien de ce qu'on vous ordonne.

ATTALE.

Seigneur, vous me forcez à m'en souvenir mal,
Quand vous n'achevez pas de rendre tout égal.
Vous vous défaites bien de quelques droits d'aisnesse,
Mais vous défaites-vous du cœur de la princesse,
De toutes les vertus qui vous en font aimer,
Des hautes qualitez qui sçavent tout charmer,
De trois sceptres conquis, du gain de six batailles,
Des glorieux assauts de plus de cent murailles?
Avec de tels seconds rien n'est pour vous douteux.
Rendez donc la princesse égale entre nous deux,
Ne luy laissez plus voir ce long amas de gloire
Qu'à pleines mains sur vous a versé la victoire,
Et faites qu'elle puisse oublier une fois
Et vos rares vertus et vos fameux exploits;
Ou contre son amour, contre vostre vaillance,
Souffrez Rome et le roy dedans l'autre balance:
Le peu qu'ils ont gagné vous fait assez juger
Qu'ils n'y mettront jamais qu'un contrepoids leger.

NICOMEDE.

C'est n'avoir pas perdu tout vostre temps à Rome
Que vous sçavoir ainsi défendre en galant homme:
Vous avez de l'esprit, si vous n'avez du cœur.

SCENE VII.

ARSINOÉ, NICOMEDE, ATTALE, ARASPE.

ARASPE.

Seigneur, le roy vous mande

NICOMEDE.

Il me mande?

ARASPE.

Ouy, Seigneur.

ARSINOÉ.

Prince, la calomnie est aisée à détruire.

NICOMEDE.

J'ignore à quel sujet vous m'en venez instruire,
Moy qui ne doute point de cette vérité,
Madame.

ARSINOÉ.

Si jamais vous n'en aviez douté,
Prince, vous n'auriez pas, sous l'espoir qui vous flate,
Amené de si loin Zénon et Métrobate.

NICOMEDE.

Je m'obstinois, Madame, à tout dissimuler,
Mais vous m'avez forcé de les faire parler.

ARSINOÉ.

La vérité les force, et mieux que vos largesses
Ces hommes du commun tiennent mal leurs promesses,
Tous deux en ont plus dit qu'ils n'avaient résolu.

NICOMEDE.

J'en suis fasché pour vous, mais vous l'avez voulu.

ARSINOÉ.

Je le veux bien encor, et je n'en suis faschée
Que d'avoir veu par là vostre vertu tachée,
Et qu'il faille ajouster à vos tîtres d'honneur
La noble qualité de mauvais suborneur.

NICOMEDE.

Je les ay subornez contre vous, à ce conte?

ARSINOÉ.

J'en ay le déplaisir, vous en aurez la honte.

NICOMEDE.

Et vous pensez par là leur oster tout crédit?

ARSINOÉ.

Non, Seigneur, je me tiens à ce qu'ils en ont dit.

NICOMEDE.

Qu'ont-ils dit qui vous plaise et que vous vouliez croire?

ARSINOÉ.

Deux mots de vérité qui vous comblent de gloire.

NICOMEDE.

Peut-on sçavoir de vous ces deux mots importants?

ARASPE.

Seigneur, le roy s'ennuye, et vous tardez longtemps.

ARSINOÉ.

Vous les sçaurez de luy, c'est trop le faire attendre.

NICOMEDE.

Je commence, Madame, enfin à vous entendre.
Son amour conjugal, chassant le paternel,
Vous fera l'innocente, et moy le criminel,
Mais...

ARSINOÉ.

Achevez, Seigneur, ce mais, que veut-il dire?

NICOMEDE.

Deux mots de vérité qui font que je respire.

ARSINOÉ.

Peut-on sçavoir de vous ces deux mots importans?

NICOMEDE.

Vous les sçaurez du roy, je tarde trop long-temps.

SCENE VIII.

ARSINOÉ, ATTALE.

ARSINOÉ.

Nous triomphons, Attale, et ce grand Nicoméde
Voit quelle digne issuë à ses fourbes succéde.
Les deux accusateurs que luy-mesme a produits,
Que pour l'assassiner je dois avoir séduits,
Pour me calomnier subornez par luy-mesme,
N'ont sceu bien soûtenir un si noir stratagème:
Tous deux m'ont accusée, et tous deux avoüé
L'infame et lasche tour qu'un prince m'a joüé.
Qu'en présence des rois les véritez sont fortes!
Que pour sortir d'un cœur elles trouvent de portes!
Qu'on en voit le mensonge aisément confondu!
Tous deux vouloient me perdre, et tous deux l'ont perdu.

ATTALE.

Je suis ravy de voir qu'une telle imposture
Ait laissé vostre gloire et plus grande et plus pure;
Mais pour l'examiner et bien voir ce que c'est,
Si vous pouviez vous mettre un peu hors d'interest,
Vous ne pourriez jamais, sans un peu de scrupule,
Avoir pour deux méchans une ame si crédule.
Ces perfides tous deux se sont dits aujourd'huy

Et subornez par vous et subornez par luy :
Contre tant de vertus, contre tant de victoires,
Doit-on quelque croyance à des ames si noires?
Qui se confesse traistre est indigne de foy.

ARSINOÉ.

Vous étes généreux, Attale, et, je le voy,
Mesme de vos rivaux la gloire vous est chére.

ATTALE.

Si je suis son rival, je suis aussi son frére.
Nous ne sommes qu'un sang, et ce sang dans mon cœur
A peine à le passer pour calomniateur.

ARSINOÉ.

Et vous en avez moins à me croire assassine,
Moy dont la perte est seure à moins que sa ruïne?

ATTALE.

Si contre luy j'ay peine à croire ces témoins,
Quand ils vous accusoient je les croyois bien moins.
Vostre vertu, Madame, est au dessus du crime.
Souffrez donc que pour luy je garde un peu d'estime.
La sienne dans la cour luy fait mille jaloux,
Dont quelqu'un a voulu le perdre auprès de vous,
Et ce lasche attentat n'est qu'un trait de l'envie
Qui s'efforce à noircir une si belle vie.
Pour moy, si par soy-mesme on peut juger d'autruy,
Ce que je sens en moy, je le présume en luy.
Contre un si grand rival j'agis à force ouverte ;
Sans blesser son honneur, sans pratiquer sa perte,
J'emprunte du secours, et le fais hautement :
Je croy qu'il n'agit pas moins généreusement,
Qu'il n'a que les desseins où sa gloire l'invite,
Et n'oppose à mes vœux que son propre mérite.

ARSINOÉ.

Vous étes peu du monde, et sçavez mal la cour.

ATTALE.

Est-ce autrement qu'en prince on doit traiter l'amour ?

ARSINOÉ.

Vous le traitez, mon fils, et parlez en jeune homme.

ATTALE.

Madame, je n'ay veu que des vertus à Rome.

ARSINOÉ.

Le temps vous apprendra, par de nouveaux emplois,
Quelles vertus il faut à la suite des rois.
Cependant, si le prince est encor vostre frére,
Souvenez-vous aussi que je suis vostre mére,
Et, malgré les soupçons que vous avez conceus,
Venez sçavoir du roy ce qu'il croit là dessus.

ACTE IV

SCENE PREMIERE.

PRUSIAS, ARSINOÉ, ARASPE.

PRUSIAS.

Faites venir le prince, Araspe.

(*Araspe rentre.*)

Et vous, Madame,
Retenez des soûpirs dont vous me percez l'ame.
Quel besoin d'accabler mon cœur de vos douleurs,
Quand vous y pouvez tout sans le secours des pleurs?
Quel besoin que ces pleurs prennent vostre defense?
Doutay-je de son crime, ou de vostre innocence,
Et reconnoissez-vous que tout ce qu'il m'a dit
Par quelque impression ébranle mon esprit?

ARSINOÉ.

Ah! Seigneur, est-il rien qui répare l'injure
Que fait à l'innocence un moment d'imposture,
Et peut-on voir mensonge assez-tost avorté
Pour rendre à la vertu toute sa pureté?

Il en reste toûjours quelque indigne mémoire,
Qui porte une souillûre à la plus haute gloire.
Combien en vostre cour est-il de médisans?
Combien le prince a-t'il d'aveugles partisans,
Qui, sçachant une fois qu'on m'a calomniée,
Croiront que vostre amour m'a seul justifiee?
Et si la moindre tache en demeure en mon nom,
Si le moindre du peuple en conserve un soupçon,
Suis-je digne de vous, et de telles alarmes
Touchent-elles trop peu pour mériter mes larmes?

PRUSIAS.

Ah! c'est trop de scrupule, et trop mal présumer
D'un mary qui vous aime et qui vous doit aimer.
La gloire est plus solide après la calomnie,
Et brille d'autant mieux qu'elle s'en vit ternie.
Mais voicy Nicoméde, et je veux qu'aujourd'huy...

SCENE II.

PRUSIAS, ARSINOÉ, NICOMEDE,
ARASPE, GARDES.

ARSINOÉ.

Grace, grace, Seigneur, à nostre unique appuy!
Grace à tant de lauriers en sa main si fertiles!
Grace à ce conquérant, à ce preneur de villes!
Grace...

NICOMEDE.

Dequoy, Madame? est-ce d'avoir conquis
Trois sceptres que ma perte expose à vostre fils?
D'avoir porté si loin vos armes dans l'Asie

Que mesme vostre Rome en a pris jalousie?
D'avoir trop soûtenu la majesté des rois,
Trop remply vostre cour du bruit de mes exploits,
Trop du grand Annibal pratiqué les maximes?
S'il faut grace pour moy, choisissez de mes crimes,
Les voilà tous, Madame; et si vous y joignez
D'avoir creu des méchans par quelqu'autre gagnez,
D'avoir une ame ouverte, une franchise entiére,
Qui dans leur artifice a manqué de lumiére,
C'est gloire, et non pas crime, à qui ne voit le jour
Qu'au milieu d'une armée et loin de vostre cour,
Qui n'a que la vertu de son intelligence,
Et, vivant sans remors, marche sans défiance.

ARSINOÉ.

Je m'en dédy, Seigneur, il n'est point criminel:
S'il m'a voulu noircir d'un opprobre éternel,
Il n'a fait qu'obéïr à la haine ordinaire
Qu'imprime à ses pareils le nom de belle-mére.
De cette aversion son cœur préoccupé
M'impute tous les traits dont il se sent frappé.
Que son maistre Annibal, malgré la foy publique,
S'abandonne aux fureurs d'une terreur panique;
Que ce vieillard confie et gloire et liberté
Plutost au desespoir qu'à l'hospitalité,
Ces terreurs, ces fureurs, sont de mon artifice.
Quelque appas que luy-mesme il trouve en Laodice,
C'est moy qui fais qu'Attale a des yeux comme luy,
C'est moy qui force Rome à luy servir d'appuy;
De cette seule main part tout ce qui le blesse,
Et, pour venger ce maistre et sauver sa maîtresse,
S'il a tasché, Seigneur, de m'éloigner de vous,
Tout est trop excusable en un amant jaloux.

Ce foible et vain effort ne touche point mon ame.
Je sçay que tout mon crime est d'estre vostre femme,
Que ce nom seul l'oblige à me persécuter :
Car enfin, hors de là, que peut-il m'imputer?
Ma voix, depuis dix ans qu'il commande une armée,
A-t'elle refusé d'enfler sa renommée?
Et, lors qu'il l'a fallu puissamment secourir,
Que la moindre longueur l'auroit laissé périr,
Quel autre a mieux pressé les secours nécessaires?
Qui l'a mieux dégagé de ses destins contraires?
A-t'il eu près de vous un plus soigneux agent
Pour haster les renfors et d'hommes et d'argent?
Vous le sçavez, Seigneur, et pour reconnoissance,
Aprés l'avoir servy de toute ma puissance,
Je voy qu'il a voulu me perdre auprès de vous.
Mais tout est excusable en un amant jaloux,
Je vous l'ay déja dit.

PRUSIAS.

Ingrat, que peux-tu dire?

NICOMEDE.

Que la reine a pour moy des bontez que j'admire.
Je ne vous diray point que ces puissans secours
Dont elle a conservé mon honneur et mes jours,
Et qu'avec tant de pompe à vos yeux elle étale,
Travailloient par ma main à la grandeur d'Attale;
Que par mon propre bras elle amassoit pour luy,
Et préparoit deslors ce qu'on voit aujourd'huy.
Par quelques sentimens qu'elle aye été poussée,
J'en laisse le Ciel juge, il connoit sa pensée,
Il sçait pour mon salut comme elle a fait des vœux;
Il luy rendra justice, et peut-estre à tous deux.
Cependant, puisqu'enfin l'apparence est si belle,

Elle a parlé pour moy, je doy parler pour elle,
Et pour son intérest vous faire souvenir
Que vous laissez long-temps deux méchans à punir.
Envoyez Métrobate et Zénon au supplice.
Sa gloire attend de vous ce digne sacrifice :
Tous deux l'ont accusée, et, s'ils s'en sont dédits
Pour la faire innocente et charger vostre fils,
Ils n'ont rien fait pour eux, et leur mort est trop juste
Après s'estre joüez d'une personne auguste.
L'offense une fois faite à ceux de nostre rang
Ne se répare point que par des flots de sang;
On n'en fut jamais quitte ainsi pour s'en dédire.
Il faut sous les tourmens que l'imposture expire,
Ou vous exposeriez tout vostre sang royal
A la légéreté d'un esprit déloyal.
L'exemple est dangereux et hazarde nos vies
S'il met en seureté de telles calomnies

ARSINOÉ.

Quoy! Seigneur, les punir de la sincérité
Qui soudain dans leur bouche a mis la vérité,
Qui vous a contre moy sa fourbe découverte,
Qui vous rend vostre femme et m'arrache à ma perte,
Qui vous a retenu d'en prononcer l'arrest;
Et couvrir tout cela de mon seul intérest!
C'est estre trop adroit, Prince, et trop bien l'entendre.

PRUSIAS.

Laisse là Métrobate, et songe à te défendre.
Purge-toy d'un forfait si honteux et si bas.

NICOMEDE.

M'en purger, moy, Seigneur! vous ne le croyez pas!
Vous ne sçavez que trop qu'un homme de ma sorte,
Quand il se rend coupable, un peu plus haut se porte,

Qu'il luy faut un grand crime à tenter son devoir,
Où sa gloire se sauve à l'ombre du pouvoir.
Soulever vostre peuple, et jetter vostre armée
Dedans les intérests d'une reine opprimée;
Venir, le bras levé, la tirer de vos mains,
Malgré l'amour d'Attale et l'effort des Romains,
Et fondre en vos païs contre leur tyrannie
Avec tous vos soldats et toute l'Arménie,
C'est ce que pourroit faire un homme tel que moy,
S'il pouvoit se résoudre à vous manquer de foy.
La fourbe n'est le jeu que des petites ames,
Et c'est là proprement le partage des femmes.
Punissez donc, Seigneur, Métrobate et Zénon;
Pour la reine ou pour moy faites-vous-en raison.
A ce dernier moment la conscience presse;
Pour rendre conte aux dieux tout respect humain cesse,
Et ces esprits legers, approchant des abois,
Pourroient bien se dédire une seconde fois.

ARSINOÉ.

Seigneur...

NICOMEDE.

Parlez, Madame, et dites quelle cause
A leur juste supplice obstinément s'oppose,
Ou laissez-nous penser qu'aux portes du trépas,
Ils auroient des remords qui ne vous plairoient pas.

ARSINOÉ.

Vous voyez à quel point sa haine m'est crüelle:
Quand je le justifie, il me fait criminelle.
Mais sans doute, Seigneur, ma présence l'aigrit,
Et mon éloignement remettra son esprit;
Il rendra quelque calme à son cœur magnanime,
Et luy pourra sans doute épargner plus d'un crime.

Je ne demande point que par compassion
Vous asseuriez un sceptre à ma protection,
Ny que, pour garantir la personne d'Attale,
Vous partagiez entr'eux la puissance royale:
Si vos amis de Rome en ont pris quelque soin,
C'étoit sans mon aveu, je n'en ay pas besoin.
Je n'aime point si mal que de ne vous pas suivre,
Si-tost qu'entre mes bras vous cesserez de vivre,
Et sur vostre tombeau mes premiéres douleurs
Verseront tout ensemble et mon sang et mes pleurs.

PRUSIAS.

Ah! Madame!

ARSINOÉ

Ouy, Seigneur, cette heure infortunée
Par vos derniers soûpirs clorra ma destinée,
Et, puis qu'ainsi jamais il ne sera mon roy,
Qu'ay-je à craindre de luy? que peut-il contre moy?
Tout ce que je demande en faveur de ce gage,
De ce fils qui déja luy donne tant d'ombrage,
C'est que chez les Romains il retourne achever
Des jours que dans leur sein vous fistes élever;
Qu'il retourne y traisner, sans péril et sans gloire,
De vostre amour pour moy l'impuissante mémoire.
Ce grand prince vous sert, et vous servira mieux
Quand il n'aura plus rien qui luy blesse les yeux.
Et n'appréhendez point Rome ny sa vengeance:
Contre tout son pouvoir il a trop de vaillance;
Il sçait tous les secrets du fameux Annibal,
De ce héros à Rome en tous lieux si fatal
Que l'Asie et l'Afrique admirent l'avantage
Qu'en tire Antiochus, et qu'en receut Carthage.
Je me retire donc, afin qu'en liberté

Les tendresses du sang pressent vostre bonté,
Et je ne veux plus voir ny qu'en vostre presence
Un prince que j'estime indignement m'offense,
Ny que je sois forcée à vous mettre en couroux
Contre un fils si vaillant et si digne de vous.

SCENE III.

PRUSIAS, NICOMEDE, ARASPE.

PRUSIAS.

Nicoméde, en deux mots, ce desordre me fasche.
Quoy qu'on t'ose imputer, je ne te croy point lasche;
Mais donnons quelque chose à Rome qui se plaint,
Et taschons d'asseurer la reine qui te craint.
J'ay tendresse pour toy, j'ay passion pour elle,
Et je ne veux pas voir cette haine éternelle,
Ny que des sentimens que j'aime à voir durer
Ne régnent dans mon cœur que pour le déchirer.
J'y veux mettre d'accord l'amour et la nature :
Estre pére et mary dans cette conjoncture...

NICOMEDE.

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moy ?
Ne soyez l'un ny l'autre.

PRUSIAS.

Et que doy-je estre ?

NICOMEDE

Roy.

Reprenez hautement ce noble caractère.
Un véritable roy n'est ny mary ny pére ;
Il regarde son trosne, et rien de plus. Regnez,

Rome vous craindra plus que vous ne la craignez.
Malgré cette puissance et si vaste et si grande,
Vous pouvez déja voir comme elle m'apprehende,
Combien en me perdant elle espére gagner,
Parce qu'elle prévoit que je sçauray régner.

PRUSIAS.

Je régne donc, ingrat, puisque tu me l'ordonnes.
Choisis ou Laodice ou mes quatre couronnes,
Ton roy fait ce partage entre ton frére et toy.
Je ne suis plus ton pére, obéïs à ton roy.

NICOMEDE.

Si vous étiez aussi le roy de Laodice,
Pour l'offrir à mon choix avec quelque justice,
Je vous demanderois le loisir d'y penser ;
Mais enfin, pour vous plaire et ne pas l'offenser,
J'obéïray, Seigneur, sans repliques frivoles,
A vos intentions, et non à vos paroles.
  A ce frére si cher transportez tous mes droits,
Et laissez Laodice en liberté du choix.
Voilà quel est le mien.

PRUSIAS.

Quelle bassesse d'ame!
Quelle fureur t'aveugle en faveur d'une femme ?
Tu la préféres, lasche, à ces prix glorieux
Que ta valeur unit au bien de tes ayeux!
Aprés cette infamie, es-tu digne de vivre?

NICOMEDE.

Je croy que vostre exemple est glorieux à suivre.
Ne préférez-vous pas une femme à ce fils
Par qui tous ces Etats au vostre sont unis?

PRUSIAS.

Me vois-tu renoncer pour elle au diadème?

NICOMEDE.

Me voyez-vous pour l'autre y renoncer moy-mesme?
Que céday-je à mon frére, en cédant vos Etats?
Ay-je droit d'y prétendre avant vostre trépas?
Pardonnez-moy ce mot, il est fascheux à dire,
Mais un monarque enfin comme un autre homme expire,
Et vos peuples alors, ayant besoin d'un roy,
Voudront choisir peut-estre entre ce prince et moy.
Seigneur, nous n'avons pas si grande ressemblance
Qu'il faille de bons yeux pour y voir différence,
Et ce vieux droit d'aisnesse est souvent si puissant
Que pour remplir un trosne il r'appelle un absent.
Que si leurs sentimens se réglent sur les vostres,
Sous le joug de vos lois j'en ay bien rangé d'autres,
Et, deussent vos Romains en estre encor jaloux,
Je feray bien pour moy ce que j'ay fait pour vous.

PRUSIAS.

J'y donneray bon ordre.

NICOMEDE.

Ouy, si leur artifice
De vostre sang par vous se fait un sacrifice;
Autrement vos Etats, à ce prince livrez,
Ne seront en ses mains qu'autant que vous vivrez.
Ce n'est point en secret que je vous le déclare,
Je le dis à luy-mesme, afin qu'il s'y prépare:
Le voilà qui m'entend.

PRUSIAS.

Va, sans verser mon sang,
Je sçauray bien, ingrat, l'asseurer en ce rang,
Et demain...

SCENE IV.

PRUSIAS, NICOMEDE, ATTALE, FLAMINIUS, ARASPE, Gardes.

Flaminius.

Si pour moy vous étes en colére,
Seigneur, je n'ay receu qu'une offense legére:
Le sénat, en effet, pourra s'en indigner,
Mais j'ay quelques amis qui sçauront le gagner.

Prusias.

Je luy feray raison, et dès demain Attale
Recevra de ma main la puissance royale:
Je le fais roy de Pont, et mon seul héritier.
Et quant à ce rebelle, à ce courage fier,
Rome entre vous et luy jugera de l'outrage:
Je veux qu'au lieu d'Attale il luy serve d'ostage,
Et, pour l'y mieux conduire, il vous sera donné
Si-tost qu'il aura veu son frére couronné.

Nicomede.

Vous m'envoîrez à Rome!

Prusias.

On t'y fera justice.
Va, va luy demander ta chére Laodice.

Nicomede.

J'iray, j'iray, Seigneur, vous le voulez ainsi,
Et j'y seray plus roy que vous n'étes icy.

Flaminius.

Rome sçait vos hauts faits, et déja vous adore.

NICOMEDE.

Tout beau, Flaminius! je n'y suis pas encore:
La route en est mal seure, à tout considérer,
Et qui m'y conduira pourroit bien s'égarer.

PRUSIAS.

Qu'on le reméne, Araspe, et redoublez sa garde.
Toy, ren graces à Rome, et sans cesse regarde
Que, comme son pouvoir est la source du tien,
En perdant son appuy tu ne seras plus rien.
Vous, Seigneur, excusez si, me trouvant en peine
De quelques déplaisirs que m'a fait voir la reine,
Je vay l'en consoler, et vous laisse avec luy.
Attale, encor un coup, ren grace à ton appuy.

SCENE V.

FLAMINIUS, ATTALE.

ATTALE.

Seigneur, que vous diray-je aprés des avantages
Qui sont mesme trop grands pour les plus grands courages?
Vous n'avez point de borne, et vostre affection
Passe vostre promesse et mon ambition.
Je l'avoüray pourtant, le trosne de mon pére
Ne fait pas le bon-heur que plus je considére:
Ce qui touche mon cœur, ce qui charme mes sens,
C'est Laodice acquise à mes vœux innocens.
La qualité de roy. qui me rend digne d'elle...

FLAMINIUS.

Ne rendra pas son cœur à vos vœux moins rebelle.

ATTALE.

Seigneur, l'occasion fait un cœur différent;
D'ailleurs, c'est l'ordre exprès de son pére mourant,
Et, par son propre aveu, la reine d'Arménie
Est deuë à l'héritier du roy de Bythinie.

FLAMINIUS.

Ce n'est pas loy pour elle, et, reine comme elle est,
Cet ordre, à bien parler, n'est que ce qu'il luy plaist.
Aimeroit-elle en vous l'éclat d'un diadème
Qu'on vous donne aux dépens d'un grand prince qu'elle aime?
En vous qui la privez d'un si cher protecteur?
En vous qui de sa cheute étes l'unique autheur?

ATTALE.

Ce prince hors d'icy, Seigneur, que fera-t'elle?
Qui contre Rome et nous soûtiendra sa querelle?
Car j'ose me promettre encor vostre secours.

FLAMINIUS.

Les choses quelquefois prennent un autre cours;
Pour ne vous point flater, je n'en veux pas répondre.

ATTALE.

Ce seroit bien, Seigneur, de tout point me confondre,
Et je serois moins roy qu'un objet de pitié
Si le bandeau royal m'ostoit vostre amitié.
Mais je m'alarme trop, et Rome est plus égale:
N'en avez-vous pas l'ordre?

FLAMINIUS.

Ouy, pour le prince Attale,
Pour un homme en son sein nourry dès le berceau;
Mais pour le roy de Pont il faut ordre nouveau.

ATTALE.

Il faut ordre nouveau! Quoy! se pourroit-il faire

Qu'à l'œuvre de ses mains Rome devînt contraire?
Que ma grandeur naissante y fist quelques jaloux?

FLAMINIUS.

Que présumez-vous, Prince, et que me dites-vous?

ATTALE.

Vous-mesme dites-moy comme il faut que j'explique
Cette inégalité de vostre république.

FLAMINIUS.

Je vay vous l'expliquer, et veux bien vous guérir
D'une erreur dangereuse où vous semblez courir.
Rome, qui vous servoit auprés de Laodice,
Pour vous donner son trosne eust fait une injustice:
Son amitié pour vous luy faisoit cette loy;
Mais par d'autres moyens elle vous a fait roy,
Et le soin de sa gloire à present la dispense
De se porter pour vous à cette violence.
Laissez donc cette reine en pleine liberté,
Et tournez vos desirs de quelqu'autre costé.
Rome de vostre hymen prendra soin elle-mesme.

ATTALE.

Mais s'il arrive enfin que Laodice m'aime?

FLAMINIUS.

Ce seroit mettre encor Rome dans le hazard
Que l'on creust artifice ou force de sa part:
Cet hymen jetteroit une ombre sur sa gloire.
Prince, n'y pensez plus, si vous m'en pouvez croire;
Ou, si de mes conseils vous faites peu d'état,
N'y pensez plus du moins sans l'aveu du sénat.

ATTALE.

A voir quelle froideur à tant d'amour succéde,
Rome ne m'aime pas : elle hait Nicoméde,

Et lors qu'à mes desirs elle a feint d'applaudir,
Elle a voulu le perdre, et non pas m'agrandir.

FLAMINIUS.

Pour ne vous faire pas de réponse trop rude
Sur ce beau coup d'essay de vostre ingratitude,
Suivez vostre caprice, offensez vos amis :
Vous étes souverain, et tout vous est permis.
Mais, puisqu'enfin ce jour vous doit faire connoistre
Que Rome vous a fait ce que vous allez estre,
Que perdant son appuy vous ne serez plus rien,
Que le roy vous l'a dit, souvenez-vous-en bien.

SCENE VI.

ATTALE.

Attale, étoit-ce ainsi que régnoient tes ancestres?
Veux-tu le nom de roy pour avoir tant de maistres?
Ah! ce tître à ce prix déja m'est importun :
S'il nous en faut avoir, du moins n'en ayons qu'un.
Le Ciel nous l'a donné trop grand, trop magnanime,
Pour souffrir qu'aux Romains il serve de victime.
Montrons-leur hautement que nous avons des yeux,
Et d'un si rude joug affranchissons ces lieux.
Puisqu'à leurs intérêts tout ce qu'ils font s'applique,
Que leur vaine amitié céde à leur politique,
Soyons à nostre tour de leur grandeur jaloux,
Et comme ils font pour eux faisons aussi pour nous.

ACTE V

SCENE PREMIERE.

ARSINOÉ, ATTALE.

ARSINOÉ.

J'AY prévu ce tumulte et n'en voy rien à craindre :
Comme un moment l'allume, un moment peut l'éteindre,
Et si l'obscurité laisse croistre ce bruit,
Le jour dissipera les vapeurs de la nuit.
Je me fasche bien moins qu'un peuple se mutine
Que de voir que ton cœur dans son amour s'obstine,
Et, d'une indigne ardeur laschement embrasé,
Ne rend point de mépris à qui t'a méprisé.
Venge-toy d'une ingrate et quitte une crüelle,
A present que le sort t'a mis au-dessus d'elle.
Son trosne, et non ses yeux, avoit dû te charmer :
Tu vas régner sans elle, à quel propos l'aimer?
Porte, porte ce cœur à de plus douces chaisnes :
Puisque te voilà roy, l'Asie a d'autres reines,
Qui, loin de te donner des rigueurs à souffrir,
T'épargneront bien-tost la peine de t'offrir.

ATTALE.

Mais, Madame...

ARSINOÉ.

Et bien, soit, je veux qu'elle se rende :
Prévois-tu les malheurs qu'en suite j'appréhende?
Si tost que d'Arménie elle t'aura fait roy,
Elle t'engagera dans sa haine pour moy.
Mais, ô dieux! pourra-t-elle y borner sa vengeance?
Pourras-tu dans son lit dormir en asseurance ?
Et refusera-t'elle à son essentiment
Le fer ou le poison, pour venger son amant?
Qu'est-ce qu'en sa fureur une femme n'essaye?

ATTALE.

Que de fausses raisons pour me cacher la vraye!
Rome, qui n'aime pas à voir un puissant roy,
L'a craint en Nicoméde, et le craindroit en moy.
Je ne dois plus prétendre à l'hymen d'une reine
Si je ne veux déplaire à nostre souveraine;
Et, puisque la fascher ce seroit me trahir,
Afin qu'elle me souffre il vaut mieux obéïr.
Je sçais par quels moyens sa sagesse profonde
S'achemine à grands pas à l'empire du monde.
Aussi-tost qu'un Etat devient un peu trop grand,
Sa cheute doit guérir l'ombrage qu'elle en prend.
C'est blesser les Romains que faire une conqueste,
Que mettre trop de bras sous une seule teste,
Et leur guerre est trop juste aprés cet attentat
Que fait sur leur grandeur un tel crime d'Etat.
Eux, qui pour gouverner sont les prémiers des hommes,
Veulent que sous leur ordre on soit ce que nous sommes,
Veulent sur tous les rois un si haut ascendant

Que leur empire seul demeure indépendant.
Je les connois, Madame, et j'ay veu cet ombrage
Détruire Antiochus et renverser Carthage.
De peur de choir comme eux, je veux bien m'abaisser,
Et céde à des raisons que je ne puis forcer.
D'autant plus justement mon impuissance y céde
Que je voy qu'en leurs mains on livre Nicoméde:
Un si grand ennemy leur repond de ma foy;
C'est un lyon tout prest à déchaisner sur moy.

ARSINOÉ.

C'est dequoy je voulois vous faire confidence,
Mais vous me ravissez d'avoir cette prudence.
Le temps pourra changer; cependant prenez soin
D'asseurer des jaloux dont vous avez besoin.

SCENE II.

FLAMINIUS, ARSINOÉ, ATTALE.

ARSINOÉ.

Seigneur, c'est remporter une haute victoire
Que de rendre un amant capable de me croire.
J'ai sceu le ramener aux termes du devoir,
Et sur luy la raison a repris son pouvoir.

FLAMINIUS

Madame, voyez donc si vous serez capable
De rendre également ce peuple raisonnable.
Le mal croist, il est temps d'agir de vostre part,
Ou, quand vous le voudrez, vous le voudrez trop tard.
Ne vous figurez plus que ce soit le confondre,

Que de le laisser faire et ne luy point répondre.
Rome autrefois a veu de ces émotions,
Sans embrasser jamais vos résolutions ;
Quand il fallait calmer toute une populace,
Le sénat n'épargnoit promesse ni menace,
Et rappeloit par là son escadron mutin
Et du mont Quirinal et du mont Aventin,
Dont il auroit veu faire une horrible descente
S'il eust traitté long-temps sa fureur d'impuissante
Et l'eust abandonnée à sa confusion,
Comme vous semblez faire en cette occasion.

ARSINOÉ.

Après ce grand exemple en vain on délibére :
Ce qu'a fait le sénat montre ce qu'il faut faire,
Et le roy... Mais il vient.

SCENE III.

PRUSIAS, ARSINOÉ, FLAMINIUS, ATTALE.

PRUSIAS.

Je ne puis plus douter,
Seigneur, d'où vient le mal que je vois éclater :
Ces mutins ont pour chefs les gens de Laodice.

FLAMINIUS.

J'en avais soupçonné déja son artifice.

ATTALE.

Ainsi vostre tendresse et vos soins sont payez !

FLAMINIUS.

Seigneur, il faut agir, et si vous m'en croyez...

SCENE IV.

PRUSIAS, ARSINOÉ, FLAMINIUS, ATTALE, CLÉONE.

CLÉONE.

Tout est perdu, Madame, à moins d'un prompt reméde:
Tout le peuple à grands cris demande Nicoméde;
Il commence luy-mesme à se faire raison,
Et vient de déchirer Métrobate et Zénon.

ARSINOÉ.

Il n'est donc plus à craindre, il a pris ses victimes;
Sa fureur sur leur sang va consumer ses crimes,
Elle s'applaudira de cet illustre effet,
Et croira Nicoméde amplement satisfait.

FLAMINIUS.

Si ce desordre étoit sans chefs et sans conduite,
Je voudrois, comme vous, en craindre moins la suite;
Le peuple par leur mort pourroit s'estre adoucy;
Mais un dessein formé ne tombe pas ainsi:
Il suit toûjours son but jusqu'à ce qu'il l'emporte;
Le prémier sang versé rend sa fureur plus forte,
Il l'amorce, il l'acharne, il en éteint l'horreur,
Et ne luy laisse plus ny pitié ny terreur.

SCENE V.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOÉ, ATTALE, CLÉONE, ARASPE.

ARASPE.

Seigneur, de tous costez le peuple vient en foule;

De moment en moment vostre garde s'écoule,
Et, suivant les discours qu'icy mesme j'entens,
Le prince entre mes mains ne sera pas long-temps;
Je n'en puis plus répondre.

PRUSIAS.

Allons, allons le rendre,
Ce précieux objet d'une amitié si tendre.
Obéïssons, Madame, à ce peuple sans foy,
Qui, las de m'obéïr, en veut faire son roy,
Et du haut d'un balcon, pour calmer la tempeste,
Sur ses nouveaux sujets faisons voler sa teste.

ATTALE.

Ah! Seigneur.

PRUSIAS.

C'est ainsi qu'il luy sera rendu:
A qui le cherche ainsi, c'est ainsi qu'il est dû.

ATTALE.

Ah! Seigneur, c'est tout perdre et livrer à sa rage
Tout ce qui de plus près touche vostre courage,
Et j'ose dire icy que Vostre Majesté
Aura peine elle-mesme à trouver seureté.

PRUSIAS.

Il faut donc se résoudre à tout ce qu'il m'ordonne,
Luy rendre Nicoméde avecque ma couronne;
Je n'ay point d'autre choix, et, s'il est le plus fort,
Je dois à son idole ou mon sceptre ou la mort.

FLAMINIUS.

Seigneur, quand ce dessein auroit quelque justice,
Est-ce à vous d'ordonner que ce prince périsse?
Quel pouvoir sur ses jours vous demeure permis?
C'est l'ostage de Rome, et non plus vostre fils;
Je doy m'en souvenir quand son pére l'oublie.

C'est attenter sur nous qu'ordonner de sa vie:
J'en doy conte au sénat et n'y puis consentir.
Ma galére est au port toute preste à partir,
Le palais y répond par la porte secrette :
Si vous le voulez perdre, agréez ma retraite.
Souffrez que mon départ fasse connoistre à tous
Que Rome a des conseils plus justes et plus doux,
Et ne l'exposez pas à ce honteux outrage
De voir à ses yeux mesme immoler son ostage.

ARSINOÉ.

Me croirez-vous, Seigneur, et puis-je m'expliquer?

PRUSIAS.

Ah ! rien de vostre part ne sçauroit me choquer.
Parlez.

ARSINOÉ.

Le Ciel m'inspire un dessein dont j'espére
Et satisfaire Rome et ne vous pas déplaire.
S'il est prest à partir, il peut en ce moment
Enlever avec luy son ostage aisément.
Cette porte secrette icy nous favorise;
Mais, pour faciliter d'autant mieux l'entreprise,
Montrez-vous à ce peuple, et, flatant son couroux,
Amusez-le du moins à debatre avec vous;
Faites-luy perdre temps, tandis qu'en asseurance
La galére s'éloigne avec son espérance.
S'il force le palais et ne l'y trouve plus,
Vous ferez comme luy le surpris, le confus,
Vous accuserez Rome et promettrez vengeance
Sur quiconque sera de son intelligence.
Vous envoîrez aprés, si-tost qu'il sera jour,
Et vous luy donnerez l'espoir d'un prompt retour,
Où mille empeschemens que vous ferez vous-mesme

Pourront de toutes parts aider au stratagème.
Quelque aveugle transport qu'il témoigne aujourd'huy,
Il n'attentera rien tant qu'il craindra pour luy,
Tant qu'il présumera son effort inutile :
Icy la délivrance en paroit trop facile,
Et s'il l'obtient, Seigneur, il faut fuir vous et moy;
S'il le voit à sa teste, il en fera son roy ;
Vous le jugez vous-mesme.

PRUSIAS.

Ah ! j'avoûray, Madame,
Que le Ciel a versé ce conseil dans vostre ame.
Seigneur, se peut-il voir rien de mieux concerté ?

FLAMINIUS.

Il vous asseure et vie, et gloire, et liberté,
Et vous avez d'ailleurs Laodice en ostage.
Mais qui perd temps icy perd tout son avantage.

PRUSIAS.

Il n'en faut donc plus perdre, allons-y de ce pas.

ARSINOÉ.

Ne prenez avec vous qu'Araspe et trois soldats :
Peut-estre un plus grand nombre auroit quelque infidelle.
J'iray chez Laodice et m'asseureray d'elle.
Attale, où courez-vous ?

ATTALE.

Je vay, de mon costé,
De ce peuple mutin amuser la fierté,
A vostre stratagème en ajouster quelqu'autre.

ARSINOÉ.

Songez que ce n'est qu'un que mon sort et le vostre,
Que vos seuls intérests me mettent en danger.

ATTALE.

Je vay périr, Madame, ou vous en dégager.

ARSINOÉ.

Allez donc, j'apperçoy la reine d'Arménie.

SCENE VI.

ARSINOÉ, LAODICE, CLÉONE.

ARSINOÉ.

La cause de nos maux doit-elle estre impunie ?

LAODICE.

Non, Madame, et, pour peu qu'elle ait d'ambition,
Je vous répons déja de sa punition.

ARSINOÉ.

Vous qui sçavez son crime, ordonnez de sa peine.

LAODICE.

Un peu d'abaissement suffit pour une reine ;
C'est déja trop de voir son dessein avorté.

ARSINOÉ.

Dites, pour châtiment de sa témérité,
Qu'il lui faudroit du front tirer le diadème.

LAODICE.

Parmy les généreux il n'en va pas de mesme;
Ils sçavent oublier quand ils ont le dessus,
Et ne veulent que voir leurs ennemis confus.

ARSINOÉ.

Ainsi, qui peut vous croire aisément se contente.

LAODICE.

Le Ciel ne m'a pas fait l'ame plus violente.

ARSINOÉ.

Soûlever des sujets contre leur souverain,
Leur mettre à tous le fer et la flame en la main,

Jusque dans le palais pousser leur insolence,
Vous appellez cela fort peu de violence?

LAODICE.

Nous nous entendons mal, Madame, et, je le voy,
Ce que je dy pour vous, vous l'expliquez pour moy.
Je suis hors de soucy pour ce qui me regarde,
Et je viens vous chercher pour vous prendre en ma garde,
Pour ne hazarder pas en vous la majesté
Au manque de respect d'un grand peuple irrité.
Faites venir le roy, rappelez vostre Attale,
Que je conserve en eux la dignité royale:
Ce peuple en sa fureur peut les connoistre mal.

ARSINOÉ.

Peut-on voir un orgueil à vostre orgueil égal?
Vous par qui seule icy tout ce desordre arrive,
Vous qui dans ce palais vous voyez ma captive,
Vous qui me répondrez, au prix de vostre sang,
De tout ce qu'un tel crime attente sur mon rang,
Vous me parlez encor avec la mesme audace
Que si j'avois besoin de vous demander grace!

LAODICE.

Vous obstiner, Madame, à me parler ainsi,
C'est ne vouloir pas voir que je commande icy,
Que, quand il me plaira, vous serez ma victime.
Et ne m'imputez point ce grand desordre à crime:
Vostre peuple est coupable, et dans tous vos sujets
Ces cris séditieux sont autant de forfaits;
Mais pour moy qui suis reine et qui, dans nos querelles,
Pour triompher de vous vous ay fait ces rebelles,
Par le droit de la guerre il fut toûjours permis
D'allumer la révolte entre ses ennemis:
M'enlever mon époux, c'est vous faire la mienne.

ARSINOÉ.

Je la suis donc, Madame, et, quoy qu'il en avienne,
Si ce peuple une fois enfonce le palais,
C'est fait de vostre vie, et je vous le promets.

LAODICE.

Vous tiendrez mal parole, ou bien-tost, sur ma tombe,
Tout le sang de vos rois servira d'hécatombe.
Mais avez-vous encor parmy vostre maison
Quelqu'autre Métrobate ou quelqu'autre Zénon?
N'appréhendez-vous point que tous vos domestiques
Ne soient déja gagnez par mes sourdes pratiques?
En sçavez-vous quelqu'un si prest à se trahir,
Si las de voir le jour, que de vous obeïr?
  Je ne veux point régner sur vostre Bythinie:
Ouvrez-moy seulement les chemins d'Arménie,
Et, pour voir tout d'un coup vos malheurs terminez,
Rendez-moy cet époux qu'en vain vous retenez.

ARSINOÉ.

Sur le chemin de Rome il vous faut l'aller prendre;
Flaminius l'y méne, et pourra vous le rendre;
Mais hastez-vous, de grace, et faites bien ramer,
Car déja sa galére a pris le large en mer.

LAODICE.

Ah! si je le croyois!

ARSINOÉ.

N'en doutez point, Madame.

LAODICE.

Fuyez donc les fureurs qui saisissent mon ame:
Après le coup fatal de cette indignité,
Je n'ay plus ny respect ny générosité.
  Mais plûtost demeurez pour me servir d'ostage
Jusqu'à ce que ma main de ses fers le dégage.

J'iray jusques dans Rome en briser les liens,
Avec tous vos sujets, avecque tous les miens ;
Aussi-bien Annibal nommoit une folie
De présumer la vaincre ailleurs qu'en Italie.
Je veux qu'elle me voye au cœur de ses Etats
Soûtenir ma fureur d'un million de bras,
Et, sous mon desespoir rangeant sa tyrannie...

ARSINOÉ.

Vous voulez donc enfin régner en Bythinie?
Et, dans cette fureur qui vous trouble aujourd'huy,
Le roy pourra souffrir que vous régniez pour luy?

LAODICE.

J'y régneray, Madame, et sans luy faire injure.
Puisque le roy veut bien n'estre roy qu'en peinture,
Que luy doit importer qui donne icy la loy,
Et qui régne pour luy, des Romains ou de moy?
Mais un second ostage entre mes mains se jette.

SCENE VII.

ARSINOÉ, LAODICE, ATTALE, CLEONE.

ARSINOÉ.

Attale, avez-vous sceu comme ils ont fait retraite?

ATTALE.

Ah! Madame!

ARSINOÉ.

Parlez.

ATTALE.

Tous les dieux irritez

Dans les derniers malheurs nous ont précipitez.
Le prince est échapé.

LAODICE.

Ne craignez plus, Madame;
La générosité déja r'entre en mon ame.

ARSINOÉ.

Attale, prenez-vous plaisir à m'alarmer?

ATTALE.

Ne vous flatez point tant que de le présumer.
Le malheureux Araspe avec sa foible escorte
L'avoit déja conduit à cette fausse porte,
L'ambassadeur de Rome étoit déja passé,
Quand dans le sein d'Araspe un poignard enfoncé
Le jette aux pieds du prince; il s'écrie, et sa suite,
De peur d'un pareil sort, prend aussi-tost la fuite.

ARSINOÉ.

Et qui dans cette porte a pû le poignarder?

ATTALE.

Dix ou douze soldats qui sembloient la garder.
Et ce prince...

ARSINOÉ.

Ah! mon fils, qu'il est par tout de traistres!
Qu'il est peu de sujets fidelles à leurs maistres!
Mais de qui sçavez-vous un desastre si grand?

ATTALE.

Des compagnons d'Araspe et d'Araspe mourant.
Mais écoutez encor ce qui me desespére.
J'ay couru me ranger auprès du roy mon pére;
Il n'en étoit plus temps : ce monarque étonné
A ses frayeurs déja s'étoit abandonné,
Avoit pris un esquif pour tascher de rejoindre
Ce Romain, dont l'effroy peut-estre n'est pas moindre.

SCENE VIII.

PRUSIAS, FLAMINIUS, ARSINOÉ, LAODICE, ATTALE, CLÉONE.

PRUSIAS.

Non, non, nous revenons l'un et l'autre en ces lieux
Defendre vostre gloire ou mourir à vos yeux.

ARSINOÉ.

Mourons, mourons, Seigneur, et dérobons nos vies
A l'absolu pouvoir des fureurs ennemies;
N'attendons pas leur ordre, et montrons-nous jaloux
De l'honneur qu'ils auroient à disposer de nous.

LAODICE.

Ce desespoir, Madame, offense un si grand homme
Plus que vous n'avez fait en l'envoyant à Rome:
Vous devez le connoistre, et, puisqu'il a ma foy,
Vous devez présumer qu'il est digne de moy.
Je le desavoûrais s'il n'étoit magnanime,
S'il manquoit à remplir l'effort de mon estime,
S'il ne faisoit paroistre un cœur toûjours égal.
Mais le voicy, voyez si je le connoy mal.

SCENE IX.

PRUSIAS, NICOMEDE, ARSINOÉ, LAODICE, FLAMINIUS, ATTALE, CLÉONE.

NICOMEDE.

Tout est calme, Seigneur: un moment de ma veuë
A soudain appaisé la populace émeuë.

PRUSIAS.

Quoy! me viens-tu braver jusque dans mon palais,
Rebelle?

NICOMEDE.

C'est un nom que je n'auray jamais.
Je ne viens point icy montrer à vostre haine
Un captif insolent d'avoir brisé sa chaisne;
Je viens en bon sujet vous rendre le repos
Que d'autres intérests troubloient mal à propos.
Non que je veuille à Rome imputer quelque crime:
Du grand art de régner elle suit la maxime,
Et son ambassadeur ne fait que son devoir
Quand il veut entre nous partager le pouvoir.
Mais ne permettez pas qu'elle vous y contraigne;
Rendez-moy vostre amour, afin qu'elle vous craigne;
Pardonnez à ce peuple un peu trop de chaleur
Qu'à sa compassion a donné mon malheur;
Pardonnez un forfait qu'il a creu nécessaire,
Et qui ne produira qu'un effet salutaire.
Faites-luy grace aussi, Madame, et permettez
Que jusques au tombeau j'adore vos bontez.
Je sçay par quels motifs vous m'étes si contraire:
Vostre amour maternel veut voir régner mon frére,
Et je contribûray moy-mesme à ce dessein
Si vous pouvez souffrir qu'il soit roy de ma main.
Ouy, l'Asie à mon bras offre encor des conquestes,
Et pour l'en couronner mes mains sont toutes prestes:
Commandez seulement, choisissez en quels lieux,
Et j'en apporteray la couronne à vos yeux.

ARSINOÉ.

Seigneur, faut-il si loin pousser vostre victoire,
Et qu'ayant en vos mains et mes jours et ma gloire,

La haute ambition d'un si puissant vainqueur
Veuille encor triompher jusque dedans mon cœur?
Contre tant de vertu je ne puis le défendre,
Il est impatient luy-mesme de se rendre.
Joignez cette conqueste à trois sceptres conquis,
Et je croiray gagner en vous un second fils.

PRUSIAS.

Je me rens donc aussi, Madame, et je veux croire
Qu'avoir un fils si grand est ma plus grande gloire.
Mais parmy les douceurs qu'enfin nous recevons,
Faites nous sçavoir, prince, à qui nous vous devons.

NICOMEDE.

L'autheur d'un si grand coup m'a caché son visage,
Mais il m'a demandé mon diamant pour gage,
Et me le doit icy rapporter dès demain.

ATTALE.

Le voulez-vous, Seigneur, reprendre de ma main?

NICOMEDE.

Ah! laissez-moy toûjours à cette digne marque
Reconnoistre en mon sang un vray sang de monarque.
Ce n'est plus des Romains l'esclave ambitieux,
C'est le libérateur d'un sang si précieux :
Mon frére, avec mes fers vous en brisez bien d'autres,
Ceux du roy, de la reine, et les siens et les vostres.
Mais pourquoy vous cacher en sauvant tout l'Etat?

ATTALE.

Pour voir vostre vertu dans son plus haut éclat,
Pour la voir seule agir contre nostre injustice,
Sans la préoccuper par ce foible service,
Et me venger enfin ou sur vous ou sur moy,
Si j'eusse mal jugé de tout ce que je voy.
Mais, Madame...

ARSINOÉ.

Il suffit, voilà le stratagème
Que vous m'aviez promis, pour moy, contre moy-mesme.

(*A Nicomède.*)

Et j'ay l'esprit, Seigneur, d'autant plus satisfait
Que mon sang rompt le cours du mal que j'avois fait.

NICOMEDE, *à Flaminius.*

Seigneur, à découvert, toute ame généreuse
D'avoir vostre amitié doit se tenir heureuse;
Mais nous n'en voulons plus avec ces dures loix
Qu'elle jette toûjours sur la teste des rois:
Nous vous la demandons hors de la servitude,
Ou le nom d'ennemy nous semblera moins rude.

FLAMINIUS, *à Nicomède.*

C'est dequoy le sénat pourra délibérer;
Mais cependant pour luy j'ose vous asseurer,
Prince, qu'à ce defaut vous aurez son estime,
Telle que doit l'attendre un cœur si magnanime,
Et qu'il croira se faire un illustre ennemy
S'il ne vous reçoit pas pour généreux amy.

PRUSIAS.

Nous autres, réünis sous de meilleurs auspices,
Préparons à demain de justes sacrifices,
Et demandons aux dieux, nos dignes souverains,
Pour comble de bonheur l'amitié des Romains.

EXAMEN DE NICOMEDE

Voicy une piéce d'une constitution assez extraordinaire : aussi est-ce la vingt-et-unième que j'ay mise sur le théatre ; et, après y avoir fait reciter quarante mille vers, il est bien malaisé de trouver quelque chose de nouveau sans s'écarter un peu du grand chemin et se mettre au hazard de s'égarer. La tendresse et les passions, qui doivent estre l'ame des tragédies, n'ont aucune part en celle-cy ; la grandeur de courage y régne seule, et regarde son malheur d'un œil si dédaigneux qu'il n'en sçauroit arracher une plainte. Elle y est combattuë par la politique, et n'oppose à ses artifices qu'une prudence généreuse, qui marche à visage découvert, qui prévoit le péril sans s'émouvoir, et qui ne veut point d'autre appuy que celuy de sa vertu et de l'amour qu'elle imprime dans les cœurs de tous les peuples.

L'histoire qui m'a prété dequoy la faire paroistre en ce haut degré est tirée du 4. livre de Justin. J'ay osté de ma scéne l'horreur de sa catastrophe, où le fils fait assassiner son père, qui luy en avoit voulu faire autant, et n'ay donné ny à Prusias ny à Nicoméde aucun dessein de parricide. J'ay fait ce dernier amoureux de Laodice, reine d'Arménie, afin que l'union d'une couronne voisine à la sienne donnast plus d'ombrage aux Romains, et leur fist prendre plus de soin d'y mettre un obstacle de leur part. J'ay ap-

proché de cette histoire celle de la mort d'Annibal, qui arriva un peu auparavant chez ce mesme roy, et dont le nom n'est pas un petit ornement à mon ouvrage. J'en ay fait Nicoméde disciple, pour luy préter plus de valeur et plus de fierté contre les Romains, et, prenant l'occasion de l'ambassade où Flaminius fut envoyé par eux vers ce roy leur allié pour demander qu'on remist entre leurs mains ce vieil ennemy de leur grandeur, je l'ay chargé d'une commission secrette de traverser ce mariage qui leur devoit donner de la jalousie. J'ay fait que, pour gagner l'esprit de la reine, qui, suivant l'ordinaire des secondes femmes, avoit tout pouvoir sur celuy de son vieux mary, il luy raméne un de ses fils, que mon autheur m'apprend avoir été nourri à Rome. Cela fait deux effets, car d'un costé il obtient la perte d'Annibal par le moyen de cette mère ambitieuse, et de l'autre il oppose à Nicoméde un rival appuyé de toute la faveur des Romains, jaloux de sa gloire et de sa grandeur naissante.

Les assassins qui découvrirent à ce prince les sanglans desseins de son pére m'ont donné jour à d'autres artifices pour le faire tomber dans les embûches que sa belle-mére luy avoit préparées; et pour la fin, je l'ay reduite, en sorte que tous mes personnages y agissent avec générosité, et que les uns rendant ce qu'ils doivent à la vertu, et les autres, demeurant dans la fermeté de leur devoir, laissent un exemple assez illustre et une conclusion assez agréable.

La représentation n'en a point déplû, et ce ne sont pas les moindres vers qui soient partis de ma main. Mon principal but a été de peindre la politique des Romains au dehors, et comme ils agissoient impérieusement avec les rois leurs alliés; leurs maximes pour les empescher de s'accroistre, et les soins qu'ils prenoient de traverser leur grandeur quand elle commençoit à leur devenir suspecte à force de s'augmenter et de se rendre considérable par de nouvelles conquestes. C'est le caractére que j'ay donné à leur république en la personne de son ambassadeur Flaminius, à qui j'oppose un prince intrépide, qui voit sa perte asseurée sans s'ébranler, et qui brave l'orgueilleuse masse de leur puissance lors mesme qu'il en est accablé. Ce héros de ma façon sort un peu des régles de la tragédie, en ce qu'il ne

cherche point à faire pitié par l'excès de ses infortunes; mais le succès a montré que la fermeté des grands cœurs, qui n'excite que de l'admiration dans l'ame du spectateur, est quelquefois aussi agréable que la compassion que nostre art nous ordonne d'y produire par la representation de leurs malheurs. Il en fait naistre toutefois quelqu'une, mais elle ne va pas jusques à tirer des larmes. Son effet se borne à mettre les auditeurs dans les intérests de ce prince, et à leur faire former des souhaits pour ses prospéritez.

Dans l'admiration qu'on a pour sa vertu, je trouve une maniére de purger les passions dont n'a point parlé Aristote, et qui est peut-estre plus seure que celle qu'il prescrit à la tragédie par le moyen de la pitié et de la crainte. L'amour qu'elle nous donne pour cette vertu que nous admirons nous imprime de la haine pour le vice contraire. La grandeur de courage de Nicoméde nous laisse une aversion de la pusillanimité, et la généreuse reconnoissance d'Héraclius, qui expose sa vie pour Martian, à qui il est redevable de la sienne, nous jette dans l'horreur de l'ingratitude.

Je ne veux point dissimuler que cette piéce est une de celles pour qui j'ay le plus d'amitié. Aussi n'y remarqueray-je que ce defaut de la fin, qui va trop viste, comme je l'ay dit ailleurs, et où l'on peut mesme trouver quelque inégalité de mœurs en Prusias et Flaminius, qui, après avoir pris la fuite sur la mer, s'avisent tout d'un coup de rappeler leur courage, et viennent se ranger auprès de la reine Arsinoé pour mourir avec elle en la défendant. Flaminius y demeure en assez méchante posture, voyant reünir toute la famille royale, malgré les soins qu'il avoit pris de la diviser et les instructions qu'il en avoit apportées de Rome. Il s'y voit enlever par Nicoméde les affections de cette reine et du prince Attale, qu'il avoit choisis pour instrumens à traverser sa grandeur, et semble n'estre revenu que pour estre témoin du triomphe qu'il remporte sur luy. D'abord j'avois finy la piéce sans les faire revenir, et m'étois contenté de faire témoigner par Nicoméde à sa belle-mére grand déplaisir de ce que la fuite du roy ne lui permettoit pas de luy rendre ses obéïssances. Cela ne démentoit point l'effet historique, puisqu'il laissoit sa mort en incertitude, mais le goust des spectateurs, que nous avons accoûtumez à voir rassembler

tous nos personnages à la conclusion de cette sorte de poëmes, fut cause de ce changement, où je me résolus pour leur donner plus de satisfaction, bien qu'avec moins de régularité.

ŒDIPE

TRAGEDIE

ACTEURS.

ŒDIPE, roy de Thébes, fils et mary de Jocaste.

THESÉE, prince d'Athénes et amant de Dircé.

JOCASTE, reine de Thébes, femme et mére d'Œdipe

DIRCÉ, princesse de Thébes, fille de Layus et de Jocaste, sœur d'Œdipe et amante de Thésée.

CLEANTE, DYMAS, } confidens d'Œdipe.

PHORBAS, vieillard thébain.

IPHICRATE, vieillard de Corinthe.

NERINE, dame d'honneur de la reine.

MEGARE, fille d'honneur de Dircé.

PAGE.

La scene est à Thebes.

ŒDIPE

ACTE PREMIER

SCENE PREMIERE.

THESÉE, DIRCÉ.

THESÉE.

N'ÉCOUTEZ plus, Madame, une pitié crüelle,
Qui d'un fidelle amant vous feroit un rebelle :
La gloire d'obeïr n'a rien qui me soit doux
Lors que vous m'ordonnez de m'éloigner de vous.
Quelque ravage affreux qu'étale icy la peste,
L'absence aux vrais amants est encor plus funeste ;
Et d'un si grand péril l'image s'offre en vain
Quand ce péril douteux épargne un mal certain.

DIRCÉ.

Le trouvez-vous douteux quand toute vostre suite
Par cet affreux ravage à Phædime est réduite,

De qui mesme le front, déja pasle et glacé,
Porte empreint le trépas dont il est menacé?
Seigneur, toutes ces morts dont il vous environne
Sont des avis pressans que de grace il vous donne,
Et tant lever le bras avant que de fraper,
C'est vous dire assez haut qu'il est temps d'échaper.

THESÉE.

Je le voy comme vous, mais, alors qu'il m'assiége,
Vous laisse-t'il, Madame, un plus grand privilége?
Ce palais par la peste est-il plus respecté,
Et l'air auprès du trosne est-il moins infecté?

DIRCÉ.

Ah! Seigneur, quand l'amour tient une ame alarmée,
Il l'attache aux périls de la personne aimée.
Je vois aux pieds du roy chaque jour des mourans,
J'y voy tomber du ciel les oiseaux expirans,
Je me vois exposée à ces vastes miséres,
J'y voy mes sœurs, la reine et les princes mes fréres,
Je sçay qu'en ce moment je puis les perdre tous,
Et mon cœur toutefois ne tremble que pour vous,
Tant de cette frayeur les profondes atteintes
Repoussent fortement toutes les autres craintes.

THESÉE.

Souffrez donc que l'amour me fasse mesme loy,
Que je tremble pour vous quand vous tremblez pour moy,
Et ne m'imposez pas cette indigne foiblesse
De craindre autres périls que ceux de ma princesse.
J'aurois en ma faveur le courage bien bas
Si je fuyois des maux que vous ne fuyez pas.
Vostre exemple est pour moy la seule régle à suivre.
Eviter vos périls, c'est vouloir vous survivre:
Je n'ay que cette honte à craindre sous les cieux.

Icy je puis mourir, mais mourir à vos yeux,
Et si, malgré la mort de tous costez errante,
Le destin me reserve à vous y voir mourante,
Mon bras sur moy du moins enfoncera les coups
Qu'aura son insolence élevez jusqu'à vous,
Et sçaura me soustraire à cette ignominie
De souffrir après vous quelques momens de vie,
Qui, dans le triste état où le Ciel nous réduit,
Seroient de mon depart l'infame et le seul fruit.

DIRCÉ.

Quoy! Dircé par sa mort deviendroit criminelle
Jusqu'à forcer Thésée à mourir après elle,
Et ce cœur, intrépide au milieu du danger,
Se défendroit si mal d'un malheur si leger!
M'immoler une vie à tous si précieuse,
Ce seroit rendre à tous ma mémoire odieuse,
Et par toute la Gréce animer trop d'horreur
Contre une ombre chérie avec tant de fureur.
Ces infames brigands dont vous l'avez purgée,
Ces ennemis publics dont vous l'avez vengée,
Après vostre trépas à l'envy renaissans,
Pilleroient sans frayeur les peuples impuissans,
Et chacun maudiroit, en les voyant paroistre,
La cause d'une mort qui les feroit renaistre.
Oseray-je, Seigneur, vous dire hautement
Qu'un tel excès d'amour n'est pas d'un tel amant?
S'il est vertu pour nous, que le Ciel n'a formées
Que pour le doux employ d'aimer et d'estre aimées,
Il faut qu'en vos pareils les belles passions
Ne soient que l'ornement des grandes actions.
Ces hauts emportemens qu'un beau feu leur inspire
Doivent les élever, et non pas les détruire;

Et, quelque desespoir que leur cause un trépas,
Leur vertu seule a droit de faire agir leurs bras.
Ces bras, que craint le crime à l'égal du tonnerre,
Sont des dons que le Ciel fait à toute la terre,
Et l'univers en eux perd un trop grand secours
Pour souffrir que l'amour soit maistre de leurs jours.
Faites voir, si je meurs, une entiére tendresse ;
Mais vivez après moy pour toute nostre Gréce,
Et laissez à l'amour conserver, par pitié,
De ce tout desuny la plus digne moitié.
Vivez pour faire vivre en tous lieux ma mémoire,
Pour porter en tous lieux vos soûpirs et ma gloire,
Et faire par tout dire : « Un si vaillant héros
Au malheur de Dircé donne encor des sanglots,
Il en garde en son ame encor toute l'image,
Et rend à sa chére ombre encor ce triste hommage. »
Cet espoir est le seul dont j'aime à me flater,
Et l'unique douceur que je veux emporter.

THESÉE.

Ah! Madame, vos yeux combatent vos maximes ;
Si j'en croy leur pouvoir, vos conseils sont des crimes.
Je ne vous feray point ce reproche odieux
Que, si vous aimiez bien, vous conseilleriez mieux ;
Je diray seulement qu'auprès de ma princesse
Aux seuls devoirs d'amant un héros s'intéresse,
Et que, de l'univers fust-il le seul appuy,
Aimant un tel objet, il ne doit rien qu'à luy.
Mais ne contestons point, et sauvons l'un et l'autre :
L'hymen justifîra ma retraite et la vostre.
Le roy me pourroit-il en refuser l'aveu,
Si vous en avoüez l'audace de mon feu?
Pourroit-il s'opposer à cette illustre envie

D'asseurer sur un trosne une si belle vie,
Et ne point consentir que des destins meilleurs
Vous exilent d'icy pour commander ailleurs?

DIRCÉ.

Le roy, tout roy qu'il est, Seigneur, n'est pas mon maistre,
Et le sang de Layus, dont j'eus l'honneur de naistre,
Dispense trop mon cœur de recevoir la loy
D'un trosne que sa mort n'a dû laisser qu'à moy.
Mais, comme enfin le peuple et l'hymen de ma mére
Ont mis entre ses mains le sceptre de mon pére,
Et qu'en ayant icy toute l'authorité,
Je ne puis rien pour vous contre sa volonté,
Pourra-t'il trouver bon qu'on parle d'hyménée
Au milieu d'une ville à périr condamnée,
Où le couroux du Ciel, changeant l'air en poison,
Donne lieu de trembler pour toute sa maison?

MEGARE.

Madame.

(*Elle luy parle à l'oreille.*)

DIRCÉ.

Adieu, Seigneur; la reine, qui m'appelle,
M'oblige à vous quitter pour me rendre auprès d'elle;
Et d'ailleurs le roy vient.

THESÉE.

Que feray-je?

DIRCÉ.

Parlez :
Je ne puis plus vouloir que ce que vous voulez.

SCENE II.

ŒDIPE, THESÉE, CLEANTE.

ŒDIPE.

Au milieu des malheurs que le Ciel nous envoye,
Prince, nous croiriez-vous capables d'une joye,
Et que, nous voyant tous sur les bords du tombeau,
Nous pûssions d'un hymen allumer le flambeau ?
C'est choquer la raison peut-estre et la nature,
Mais mon ame en secret s'en forme un doux augure
Que Delphes, dont j'attens réponse en ce moment,
M'envoira de nos maux le plein soulagement.

THESÉE.

Seigneur, si j'avois crû que parmy tant de larmes,
La douceur d'un hymen pust avoir quelques charmes,
Que vous en eussiez pû supporter le dessein,
Je vous aurois fait voir un beau feu dans mon sein,
Et tasché d'obtenir cet aveu favorable
Qui peut faire un heureux d'un amant misérable.

ŒDIPE.

Je l'avois bien jugé, qu'un intérest d'amour
Fermoit icy vos yeux aux périls de ma cour ;
Mais je croirois me faire à moy-mesme un outrage
Si je vous obligeois d'y tarder davantage,
Et si trop de lenteur à seconder vos feux
Hazardoit plus long-temps un cœur si généreux.
Le mien sera ravy que de si nobles chaisnes
Unissent les Etats de Thebes et d'Athénes.
Vous n'avez qu'à parler, vos vœux sont exaucez ;

Nommez ce cher objet, grand prince, et c'est assez.
Un gendre tel que vous m'est plus qu'un nouveau trosne,
Et vous pouvez choisir d'Isméne ou d'Antigone :
Car je n'ose penser que le fils d'un grand roy,
Un si fameux héros, aime ailleurs que chez moy,
Et qu'il veuille en ma cour, au mépris de mes filles,
Honorer de sa main de communes familles.

THESÉE.

Seigneur, il est tout vray, j'aime en vostre palais,
Chez vous est la beauté qui fait tous mes souhaits;
Vous l'aimez à l'égal d'Antigone et d'Isméne,
Elle tient mesme rang chez vous et chez la reine;
En un mot, c'est leur sœur, la princesse Dircé,
Dont les yeux...

ŒDIPE.

Quoy! ses yeux, Prince, vous ont blessé?
Je suis fasché pour vous que la reine sa mére
Ait sceu vous prévenir pour un fils de son frére.
Ma parole est donnée, et je n'y puis plus rien;
Mais je croy qu'après tout ses sœurs la valent bien.

THESÉE.

Antigone est parfaite, Isméne est admirable,
Dircé, si vous voulez, n'a rien de comparable;
Elles sont l'une et l'autre un chef-d'œuvre des cieux;
Mais où le cœur est pris on charme en vain les yeux.
Si vous avez aimé, vous avez sceu connoistre
Que l'amour de son choix veut estre le seul maistre,
Que, s'il ne choisit pas toûjours le plus parfait,
Il attache du moins les cœurs au choix qu'il fait,
Et qu'entre cent beautez dignes de nostre hommage,
Celle qu'il nous choisit plaist toûjours davantage.

Ce n'est pas offenser deux si charmantes sœurs
Que voir en leur aisnée aussi quelques douceurs.
J'avoûray, s'il le faut, que c'est un pur caprice,
Un pur aveuglement, qui leur fait injustice;
Mais ce seroit trahir tout ce que je leur doy
Que leur promettre un cœur quand il n'est plus à moy.

ŒDIPE.

Mais c'est m'offenser, moy, Prince, que de prétendre
A des honneurs plus hauts que le nom de mon gendre.
Je veux toutefois estre encor de vos amis,
Mais ne demandez plus un bien que j'ay promis :
Je vous l'ay déja dit, que pour cet hymenée
Aux vœux du prince Æmon ma parole est donnée.
Vous avez attendu trop tard à m'en parler,
Et je vous offre assez dequoy vous consoler.
La parole des rois doit estre inviolable.

THESÉE.

Elle est toûjours sacrée et toûjours adorable,
Mais ils ne sont jamais esclaves de leurs voix,
Et le plus puissant roy doit quelque chose aux rois.
Retirer sa parole à leur juste priére,
C'est honorer en eux son propre caractére,
Et, si le prince Æmon ose encor vous parler,
Vous luy pouvez offrir dequoy se consoler.

ŒDIPE.

Quoy! Prince, quand les dieux tiennent en main leur foudre,
Qu'ils ont le bras levé pour nous réduire en poudre,
J'oseray violer un serment solennel
Dont j'ay pris à témoin leur pouvoir éternel?

THESÉE.

C'est pour un grand monarque un peu bien du scrupule.

ŒDIPE.

C'est en vostre faveur estre un peu bien crédule
De présumer qu'un roy, pour contenter vos yeux,
Veuille pour ennemis les hommes et les dieux.

THESÉE.

Je n'ay qu'un mot à dire après un si grand zèle :
Quand vous donnez Dircé, Dircé se donne-t'elle?

ŒDIPE.

Elle sçait son devoir.

THESÉE.

Sçavez-vous quel il est?

ŒDIPE.

L'auroit-elle réglé suivant vostre intérest?
A me desobéïr l'auriez-vous résoluë?

THESÉE.

Non, je respecte trop la puissance absoluë;
Mais, lors que vous voudrez sans elle en disposer,
N'aura-t'elle aucun droit, Seigneur, de s'excuser?

ŒDIPE.

Le temps vous fera voir ce que c'est qu'une excuse.

THESÉE.

Le temps me fera voir jusques où je m'abuse,
Et ce sera luy seul qui sçaura m'éclaircir
De ce que pour Æmon vous ferez réüssir.
Je porte peu d'envie à sa bonne fortune.
Mais je commence à voir que je vous importune.
Adieu; faites, Seigneur, de grace, un juste choix,
Et, si vous étes roy, considérez les rois.

SCENE III.

ŒDIPE, CLEANTE.

ŒDIPE.

Si je suis roy, Cléante! et que me croit-il estre?
Cet amant de Dircé déja me parle en maistre.
Voy, voy ce qu'il feroit s'il étoit son époux.

CLEANTE.

Seigneur, vous avez lieu d'en estre un peu jaloux:
Cette princesse est fiére, et, comme sa naissance
Croit avoir quelque droit à la toute-puissance,
Tout est au-dessous d'elle à moins que de régner,
Et sans doute qu'Æmon s'en verra dédaigner.

ŒDIPE.

Le sang a peu de droits dans le sexe imbécille,
Mais c'est un grand prétexte à troubler une ville,
Et, lors qu'un tel orgueil se fait un fort appuy,
Le roy le plus puissant doit tout craindre de luy.
Toy qui, né dans Argos et nourry dans Mycénes,
Peux estre mal instruit de nos secrettes haines,
Voy-les jusqu'en leur source, et juge entre elle et moy
Si je régne sans tître et si j'agis en roy.
  On t'a parlé du Sphinx, dont l'énigme funeste
Ouvrit plus de tombeaux que n'en ouvre la peste.
Ce monstre à voix humaine, aigle, femme et lyon,
Se campoit fiérement sur le mont Cythéron,
D'où chaque jour icy devoit fondre sa rage,
A moins qu'on éclaircist un si sombre nüage.
Ne porter qu'un faux jour dans son obscurité,
C'étoit de ce prodige enfler la crüauté,

Et les membres épars des mauvais interprétes
Ne laissoient dans ces murs que des bouches müettes.
Mais, comme aux grands périls le salaire enhardit,
Le peuple offre le sceptre, et la reine son lit;
De cent crüelles morts cette offre est tost suivie.
J'arrive, je l'apprens, j'y hazarde ma vie.
Au pied du roc affreux semé d'os blanchissans,
Je demande l'énigme et j'en cherche le sens,
Et, ce qu'aucun mortel n'avoit encor pû faire,
J'en dévoile l'image et perce le mystére.
Le monstre, furieux de se voir entendu,
Venge aussi-tost sur luy tant de sang répandu,
Du roc s'élance en bas et s'écrase luy-mesme.
La reine tint parole et j'eus le diadème.
Dircé fournissoit lors à peine un lustre entier,
Et me vit sur le trosne avec un œil altier.
J'en vis frémir son cœur, j'en vis couler ses larmes,
J'en pris pour l'avenir deslors quelques alarmes,
Et, si l'aage en secret a pû la révolter,
Voy ce que mon depart n'en doit point redouter.
La mort du roy mon pére à Corinthe m'appelle,
J'en attens aujourd'huy la funeste nouvelle,
Et je hazarde tout à quitter les Thebains
Sans mettre ce dépost en de fidelles mains.
Æmon seroit, pour moy, digne de la princesse:
S'il a de la naissance, il a quelque foiblesse,
Et le peuple du moins pourroit se partager
Si dans quelque attentat il osoit l'engager;
Mais un prince voisin, tel que tu vois Thésée,
Feroit de ma couronne une conqueste aisée
Si d'un pareil hymen le dangereux lien
Armoit pour luy son peuple et soûlevoit le mien.

Athénes est trop proche, et, durant une absence,
L'occasion qui flate anime l'espérance,
Et, quand tous mes sujets me garderoient leur foy,
Desolez comme ils sont, que pourroient-ils pour moy?
La reine a pris le soin d'en parler à sa fille,
Æmon est de son sang et chef de sa famille,
Et l'amour d'une mére a souvent plus d'effet
Que n'ont... Mais la voicy, sçachons ce qu'elle a fait.

SCENE IV.

ŒDIPE, JOCASTE, CLEANTE, NERINE.

JOCASTE.

J'ay perdu temps, Seigneur, et cette ame embrasée
Met trop de différence entre Æmon et Thésée.
Aussi, je l'avoûray, bien que l'un soit mon sang,
Leur mérite différe encor plus que leur rang,
Et l'on a peu d'éclat auprés d'une personne
Qui joint à de hauts faits celuy d'une couronne.

ŒDIPE.

Thésée est donc, Madame, un dangereux rival?

JOCASTE.

Æmon est fort à plaindre, ou je devine mal.
J'ay tout mis en usage auprès de la princesse,
Conseil, authorité, reproche, amour, tendresse;
J'en ay tiré des pleurs, arraché des soûpirs,
Et n'ay pû de son cœur ébransler les desirs.
J'ay poussé le dépit de m'en voir séparée
Jusques à la nommer fille dénaturée.
« Le sang royal n'a point ces bas attachemens

Qui font les déplaisirs de ces éloignemens,
Et les ames, dit-elle, au trosne destinées,
Ne doivent aux parens que les jeunes années. »

ŒDIPE.

Et ces mots ont soudain calmé vostre couroux?

JOCASTE.

Pour les justifier elle ne veut que vous.
Vostre exemple luy preste une preuve assez claire
Que le trosne est plus doux que le sein d'une mére :
Pour régner en ces lieux vous avez tout quitté.

ŒDIPE.

Mon exemple et sa faute ont peu d'égalité.
C'est loin de ses parens qu'un homme apprend à vivre,
Hercule m'a donné ce grand exemple à suivre,
Et c'est pour l'imiter que par tous nos climats
J'ay cherché comme luy la gloire et les combats.
Mais, bien que la pudeur, par des ordres contraires,
Attache de plus près les filles à leurs méres,
La vostre aime une audace où vous la soûtenez.

JOCASTE.

Je la condamneray si vous la condamnez;
Mais, à parler sans fard, si j'étois en sa place,
J'en userois comme elle, et j'aurois mesme audace.
Et vous-mesme, Seigneur, après tout, dites-moy,
La condamneriez-vous si vous n'étiez son roy?

ŒDIPE.

Si je condamne en roy son amour ou sa haine,
Vous devez, comme moy, les condamner en reine.

JOCASTE.

Je suis reine, Seigneur, mais je suis mére aussi;
Aux miens, comme à l'Etat, je doy quelque soucy.
Je sépare Dircé de la cause publique,

Je voy qu'ainsi que vous elle a sa politique :
Comme vous agissez en monarque prudent,
Elle agit de sa part en cœur indépendant,
En amante à bon titre, en princesse avisée,
Qui mérite ce trosne où l'appelle Thésée.
Je ne puis vous flater, et croirois vous trahir
Si je vous promettois qu'elle pust obéir.

ŒDIPE.

Pourroit-on mieux défendre un esprit si rebelle?

JOCASTE.

Parlons-en comme il faut, nous nous aimons plus qu'elle,
Et c'est trop nous aimer que voir d'un œil jaloux
Qu'elle nous rend le change et s'aime plus que nous.
Un peu trop de lumiére à nos desirs s'oppose.
Peut-estre avec le temps nous pourrions quelque chose,
Mais n'espérons jamais qu'on change en moins d'un jour
Quand la raison soûtient le party de l'amour.

ŒDIPE.

Souscrivons donc, Madame, à tout ce qu'elle ordonne,
Couronnons cet amour de ma propre couronne,
Cédons de bonne grace, et, d'un esprit content,
Remettons à Dircé tout ce qu'elle prétend.
A mon ambition Corinthe peut suffire,
Et pour les plus grands cœurs c'est assez d'un empire.
Mais vous souvenez-vous que vous avez deux fils
Que le couroux du Ciel a fait naistre ennemis,
Et qu'il vous en faut craindre un exemple barbare,
A moins que, pour régner, leur destin les sépare?

JOCASTE.

Je ne voy rien encor fort à craindre pour eux :
Dircé les aime en sœur, Thésée est généreux,

Et, si pour un grand cœur c'est assez d'un empire,
A son ambition Athénes doit suffire.

ŒDIPE.

Vous mettez une borne à cette ambition?

JOCASTE.

J'en prens, quoy qu'il en soit, peu d'appréhension,
Et Thébes et Corinthe ont des bras comme Athénes.
Mais nous touchons peut-estre à la fin de nos peines :
Dymas est de retour, et Delphes a parlé.

ŒDIPE.

Que son visage montre un esprit desolé!

SCENE V.

ŒDIPE, JOCASTE, DYMAS, CLEANTE, NERINE.

ŒDIPE.

Et bien! quand verrons-nous finir nostre infortune?
Qu'apportez-vous, Dymas, quelle réponse?

DYMAS.

Aucune.

ŒDIPE.

Quoy! les dieux sont müets?

DYMAS.

Ils sont müets et sourds.
Nous avons par trois fois imploré leur secours,
Par trois fois redoublé nos vœux et nos offrandes;
Ils n'ont pas daigné mesme écouter nos demandes.
A peine parlions-nous qu'un murmure confus,
Sortant du fond de l'antre, expliquoit leur refus,

Et cent voix tout à coup, sans estre articulées,
Dans une nuit subite à nos soûpirs meslées,
Faisoient avec horreur soudain connoistre à tous
Qu'il n'avoient plus ny d'yeux ny d'oreilles pour nous.

ŒDIPE.

Ah! Madame!

JOCASTE.

Ah! Seigneur, que marque un tel silence?

ŒDIPE.

Que pourroit-il marquer qu'une juste vengeance?
Les dieux, qui tost ou tard sçavent se ressentir,
Dédaignent de répondre à qui les fait mentir.
Ce fils, dont ils avoient prédit les avantures,
Exposé par vostre ordre, a trompé leurs augures,
Et ce sang innocent, et ces dieux irritez,
Se vengent maintenant de vos impiétez.

JOCASTE.

Devions-nous l'exposer à son destin funeste,
Pour le voir parricide et pour le voir inceste,
Et des crimes si noirs étouffez au berceau
Auroient-ils sceu pour moy faire un crime nouveau?
Non, non, de tant de maux Thébes n'est assiégée
Que pour la mort du roy, que l'on n'a pas vengée.
Son ombre incessamment me frape encor les yeux,
Je l'entens murmurer à toute heure, en tous lieux,
Et se plaindre en mon cœur de cette ignominie
Qu'imprime à son grand nom cette mort impunie.

ŒDIPE.

Pourrions-nous en punir des brigands inconnus,
Que peut-estre jamais en ces lieux on n'a veus?
Si vous m'avez dit vray, peut-estre ay-je moy-mesme
Sur trois de ces brigands vengé le diadème:

Au lieu mesme, au temps mesme, attaqué seul par trois,
J'en laissay deux sans vie, et mis l'autre aux abois.
Mais ne négligeons rien, et du royaume sombre
Faisons par Tirésie évoquer sa grande ombre.
Puisque le Ciel se taist, consultons les enfers,
Sçachons à qui de nous sont deus les maux soufferts,
Sçachons-en, s'il se peut, la cause et le reméde.
Allons tout de ce pas reclamer tous son aide.
J'iray revoir Corinthe avec moins de soucy
Si je laisse plein calme et pleine joye icy.

ACTE II

SCENE PREMIERE.

ŒDIPE, DIRCÉ, CLEANTE, MEGARE.

ŒDIPE.

Je ne le céle point, cette hauteur m'étonne.
Æmon a du mérite, on chérit sa personne,
Il est prince, et de plus, étant offert par moy...

DIRCÉ.

Je vous ay déja dit, Seigneur, qu'il n'est pas roy.

ŒDIPE.

Son hymen toutefois ne vous fait point descendre :
S'il n'est pas dans le trosne, il a droit d'y prétendre,
Et, comme il est sorty de mesme sang que vous,
Je croy vous faire honneur d'en faire vostre époux.

DIRCÉ.

Vous pouvez donc sans honte en faire vostre gendre :
Mes sœurs, en l'épousant, n'auront point à descendre ;
Mais pour moy vous sçavez qu'il est ailleurs des rois,
Et mesme en vostre cour, dont je puis faire choix.

ŒDIPE.

Vous le pouvez, Madame, et n'en voudrez pas faire
Sans en prendre mon ordre et celuy d'une mére.

DIRCÉ.

Pour la reine, il est vray qu'en cette qualité
Le sang peut luy devoir quelque civilité;
Je m'en suis acquittée, et ne puis bien comprendre,
Étant ce que je suis, quel ordre je doy prendre.

ŒDIPE.

Celuy qu'un vray devoir prend des fronts couronnez,
Lors qu'on tient auprès d'eux le rang que vous tenez.
Je pense estre icy roy.

DIRCÉ.

Je sçay ce que vous étes,
Mais, si vous me contez au rang de vos sujettes,
Je ne sçay si celuy qu'on vous a pû donner
Vous asservit un front qu'on a dû couronner.
Seigneur, quoy qu'il en soit, j'ay fait choix de Thésée,
Je me suis à ce choix moy-mesme authorisée,
J'ay pris l'occasion que m'ont faite les dieux
De fuir l'aspect d'un trosne où vous blessez mes yeux,
Et de vous épargner cet importun ombrage
Qu'à des rois comme vous peut donner mon visage.

ŒDIPE.

Le choix d'un si grand prince est bien digne de vous,
Et je l'estime trop pour en estre jaloux;
Mais le peuple, au milieu des coléres célestes,
Aime encor de Layus les adorables restes,
Et ne pourra souffrir qu'on luy vienne arracher
Ces gages d'un grand roy qu'il tint jadis si cher.

DIRCÉ.

De l'air dont jusqu'icy ce peuple m'a traitée,
Je doy craindre fort peu de m'en voir regrettée.
S'il eust eu pour son roy quelque ombre d'amitié,
Si mon sexe ou mon âge eust émeu sa pitié,

Il n'auroit jamais eu cette lasche foiblesse
De livrer en vos mains l'Etat et sa princesse,
Et me verra toûjours éloigner sans regret,
Puisque c'est l'affranchir d'un reproche secret.

ŒDIPE.

Quel reproche secret luy fait vostre presence ?
Et quel crime a commis cette reconnoissance,
Qui, par un sentiment et juste et relevé,
L'a consacré luy-mesme à qui l'a conservé?
Si vous aviez du Sphinx veu le sanglant ravage...

DIRCÉ.

Je puis dire, Seigneur, que j'ay veu davantage.
J'ay veu ce peuple ingrat, que l'enigme surprit,
Vous payer assez bien d'avoir eu de l'esprit.
Il pouvoit toutefois, avec quelque justice,
Prendre sur luy le prix d'un si rare service.
Mais, quoy qu'il ait osé vous payer de mon bien,
En vous faisant son roy vous a-t'il fait le mien ?
En se donnant à vous eut-il droit de me vendre?

ŒDIPE.

Ah! c'est trop me forcer, Madame, à vous entendre.
La jalouse fierté qui vous enfle le cœur
Me regarde toûjours comme un usurpateur;
Vous voulez ignorer cette juste maxime
Que le dernier besoin peut faire un roy sans crime,
Qu'un peuple sans défense et réduit aux abois...

DIRCÉ.

Le peuple est trop heureux quand il meurt pour ses rois.
Mais, Seigneur, la matiére est un peu délicate;
Vous pouvez vous flater, peut-estre je me flate.
Sans rien approfondir, parlons à cœur ouvert.
Vous régnez en ma place, et les dieux l'ont souffert;

Je dy plus, ils vous ont saisi de ma couronne :
Je n'en murmure point, comme eux je vous la donne,
J'oubliray qu'à moy seule ils devoient la garder;
Mais, si vous attentez jusqu'à me commander,
Jusqu'à prendre sur moy quelque pouvoir de maistre,
Je me souviendray lors de ce que je dois estre,
Et, si je ne le suis pour vous faire la loy,
Je le seray du moins pour me choisir un roy.
Après cela, Seigneur, je n'ay rien à vous dire :
J'ay fait choix de Thésée, et ce mot doit suffire.

ŒDIPE.

Et je veux à mon tour, Madame, à cœur ouvert,
Vous apprendre en deux mots que ce grand choix vous perd,
Qu'il vous remplit le cœur d'une attente frivole,
Qu'au prince Æmon pour vous j'ay donné ma parole,
Que je perdray le sceptre ou sçauray la tenir.
Puissent, si je la romps, tous les dieux m'en punir!
Puisse de plus de maux m'accabler leur colére
Qu'Apollon n'en prédit jadis pour vostre frére!

DIRCÉ.

N'insultez point au sort d'un enfant malheureux,
Et faites des sermens qui soient plus généreux.
On ne sçait pas toûjours ce qu'un serment hazarde,
Et vous ne voyez pas ce que le Ciel vous garde.

ŒDIPE.

On se hazarde à tout quand un serment est fait.

DIRCÉ.

Ce n'est pas de vous seul que dépend son effet.

ŒDIPE.

Je suis roy, je puis tout.

DIRCÉ.

Je puis fort peu de chose,

Mais enfin de mon cœur moy seule je dispose,
Et jamais sur ce cœur on n'avancera rien
Qu'en me donnant un sceptre ou me rendant le mien.

ŒPIDE.

Il est quelques moyens de vous faire dédire.

DIRCÉ.

Il en est de braver le plus injuste empire,
Et, de quoy qu'on menace en de tels différens,
Qui ne craint point la mort ne craint point les tyrans.
Ce mot m'est échapé, je n'en fais point d'excuse;
J'en feray si le temps m'apprend que je m'abuse.
Rendez-vous cependant maistre de tout mon sort,
Mais n'offrez à mon choix que Thésée ou la mort.

ŒDIPE.

On pourra vous guérir de cette frénésie.
Mais il faut aller voir ce qu'a fait Tirésie,
Nous sçaurons au retour encor vos volontez.

DIRCÉ.

Allez sçavoir de lui ce que vous méritez.

SCENE II.

DIRCÉ, MEGARE.

DIRCÉ.

Megare, que dis-tu de cette violence?
Aprés s'estre emparé des droits de ma naissance,
Sa haine, opiniastre à croistre mes malheurs,
M'ose encor envier ce qui me vient d'ailleurs.
Elle empesche le Ciel de m'estre enfin propice,
De réparer vers moy ce qu'il eut d'injustice,

Et veut lier les mains au destin adoucy
Qui m'offre en d'autres lieux ce qu'on me vole icy.

MEGARE.

Madame, je ne sçay ce que je doy vous dire.
La raison vous anime et l'amour vous inspire,
Mais je crains qu'il n'éclate un peu plus qu'il ne faut,
Et que cette raison ne parle un peu trop haut.
Je crains qu'elle n'irrite un peu trop la colére
D'un roy qui jusqu'icy vous a traitée en pére,
Et qui vous a rendu tant de preuves d'amour
Qu'il espére de vous quelque chose à son tour.

DIRCÉ

S'il a crû m'éblouïr par de fausses caresses,
J'ay veu sa politique en former les tendresses,
Et ces amusemens de ma captivité
Ne me font rien devoir à qui m'a tout osté.

MEGARE.

Vous voyez que d'Æmon il a pris la querelle,
Qu'il l'estime, chérit.

DIRCÉ.

Politique nouvelle.

MEGARE.

Mais comment pour Thésée en viendrez-vous à bout?
Il le méprise, hait.

DIRCÉ.

Politique par tout.
Si la flame d'Æmon en est favorisée,
Ce n'est pas qu'il l'estime, ou méprise Thésée;
C'est qu'il craint dans son cœur que le droit souverain
(Car enfin il m'est dû) ne tombe en bonne main.
Comme il connoit le mien, sa peur de me voir reine
Dispense à mes amans sa faveur ou sa haine,

Et traiteroit ce prince ainsi que ce héros
S'il portoit la couronne ou de Sparte ou d'Argos.

MEGARE.

Si vous en jugez bien, que vous étes à plaindre!

DIRCÉ.

Il fera de l'éclat, il voudra me contraindre;
Mais, quoy qu'il me prépare à souffrir dans sa cour,
Il éteindra ma vie avant que mon amour.

MEGARE.

Espérons que le Ciel vous rendra plus heureuse;
Cependant je vous trouve assez peu curieuse.
Tout le peuple, accablé de mortelles douleurs,
Court voir ce que Layus dira de nos malheurs,
Et vous ne suivez point le roy chez Tirésie
Pour sçavoir ce qu'en juge une ombre si chérie?

DIRCÉ.

J'ay tant d'autres sujets de me plaindre de luy
Que je fermois les yeux à ce nouvel ennuy.
Il auroit fait trop peu de menacer la fille,
Il faut qu'il soit tyran de toute la famille,
Qu'il porte sa fureur jusqu'aux ames sans corps,
Et trouble insolemment jusqu'aux cendres des morts.
Mais ces manes sacrez, qu'il arrache au silence,
Se vengeront sur luy de cette violence,
Et les dieux des enfers, justement irritez,
Puniront l'attentat de ses impiétez.

MEGARE.

Nous ne sçavons pas bien comme agit l'autre monde,
Il n'est point d'œil perçant dans cette nuit profonde,
Et, quand les dieux vengeurs laissent tomber leur bras,
Il tombe assez souvent sur qui n'y pense pas.

DIRCÉ.

Deust leur decret fatal me choisir pour victime,
Si j'ay part au couroux, je n'en veux point au crime;
Je veux m'offrir sans tache à leur bras tout-puissant,
Et n'avoir à verser que du sang innocent.

SCENE III.

DIRCÉ, NERINE, MEGARE.

NERINE.

Ah! Madame, il en faut de la mesme innocence
Pour apaiser du Ciel l'implacable vengeance!
Il faut une victime, et pure et d'un tel rang
Que chacun la voudroit racheter de son sang.

DIRCÉ.

Nerine, que dis-tu? seroit-ce bien la reine?
Le Ciel feroit-il choix d'Antigone ou d'Isméne?
Voudroit-il Ethéocle, ou Polinice, ou moy?
Car tu me dis assez que ce n'est pas le roy,
Et, si le Ciel demande une victime pure,
Appréhender pour luy, c'est luy faire une injure.
Seroit-ce enfin Thésée? Hélas! si c'étoit luy...
Mais nomme, et dy quel sang le Ciel veut aujourd'huy.

NERINE.

L'ombre du grand Layus, qui luy sert d'interpréte,
De honte ou de dépit sur ce nom est muette:
Je n'ose vous nommer ce qu'elle nous a teu.
Mais préparez, Madame, une haute vertu;
Prétez à ce récit une ame généreuse,
Et vous-mesme jugez si la chose est douteuse.

DIRCÉ.

Ah! ce sera Thésée, ou la reine!

NERINE.

Ecoutez,

Et taschez d'y trouver quelques obscuritez.

Tirésie a long-temps perdu ses sacrifices
Sans trouver ny les dieux ny les ombres propices,
Et celle de Layus, évoqué par son nom,
S'obstinoit au silence aussi-bien qu'Apollon.
Mais la reine en la place à peine est arrivée
Qu'une épaisse vapeur s'est du temple élevée,
D'où cette ombre aussi-tost, sortant jusqu'en plein jour,
A surpris tous les yeux du peuple et de la cour.
L'impérieux orgueil de son regard sévére
Sur son visage pasle avoit peint la colére,
Tout menaçoit en elle, et des restes de sang,
Par un prodige affreux, luy dégoutoient du flanc.
A ce terrible aspect la reine s'est troublée,
La frayeur a couru dans toute l'assemblée,
Et de vos deux amans j'ay veu les cœurs glacez
A ces funestes mots que l'ombre a prononcez :

Un grand crime impuny cause vostre misere;
Par le sang de ma race il se doit effacer,
Mais, à moins que de le verser,
Le Ciel ne se peut satisfaire,
Et la fin de vos maux ne se fera point voir
Que mon sang n'ait fait son devoir.

Ces mots dans tous les cœurs redoublent les alarmes;
L'ombre qui disparoit laisse la reine en larmes,
Thésée au desespoir, Æmon tout hors de luy,

Le roy mesme, arrivant, partage leur ennuy,
Et d'une voix commune ils refusent une aide
Qui fait trouver le mal plus doux que le reméde.

DIRCÉ.

Peut-estre craignent-ils que mon cœur révolté
Ne leur refuse un sang qu'ils n'ont pas mérité;
Mais ma flame à la mort m'avoit trop résoluë
Pour ne pas y courir quand les dieux l'ont vouluë.
Tu m'as fait sans raison concevoir de l'effroy:
Je n'ay point dû trembler, s'ils ne veulent que moy.
Ils m'ouvrent une porte à sortir d'esclavage,
Que tient trop précieuse un généreux courage:
Mourir pour sa patrie est un sort plein d'appas
Pour quiconque à des fers préfére le trépas.
Admire, peuple ingrat qui m'as déshéritée,
Quelle vengeance en prend ta princesse irritée,
Et connoy, dans la fin de tes longs déplaisirs,
Ta véritable reine à ses derniers soûpirs.
Voy comme à tes malheurs je suis toute asservie:
L'un m'a coûté mon trosne, et l'autre veut ma vie.
Tu t'es sauvé du Sphinx aux dépens de mon rang,
Sauve-toy de la peste au dépens de mon sang.
Mais, après avoir veu, dans la fin de ta peine,
Que pour toy le trépas semble doux à ta reine,
Fay-toy de son exemple une adorable loy :
Il est encor plus doux de mourir pour son roy.

MEGARE.

Madame, auroit-on creu que cette ombre d'un pére,
D'un roy dont vous tenez la mémoire si chére,
Dans vostre injuste perte eust pris tant d'intérest
Qu'elle vinst elle-mesme en prononcer l'arrest?

DIRCÉ.

N'appelle point injuste un trépas légitime :
Si j'ay causé sa mort, puis-je vivre sans crime ?

NERINE.

Vous, Madame ?

DIRCÉ.

Oui, Nérine, et tu l'as pû sçavoir.
L'amour qu'il me portoit eut sur luy tel pouvoir
Qu'il voulut sur mon sort faire parler l'oracle ;
Mais, comme à ce dessein la reine mit obstacle,
De peur que cette voix des destins ennemis
Ne fust aussi funeste à la fille qu'au fils,
Il se déroba d'elle, ou plûtost prit la fuite,
Sans vouloir que Phorbas et Nicandre pour suite.
Hélas ! sur le chemin il fut assassiné ;
Ainsi se vit pour moy son destin terminé,
Ainsi j'en fus la cause.

MEGARE.

Ouy, mais trop innocente
Pour vous faire un supplice où la raison consente,
Et jamais des tyrans les plus barbares loix...

DIRCÉ.

Mégare, tu sçais mal ce que l'on doit aux rois.
Un sang si précieux ne sçauroit se répandre
Qu'à l'innocente cause on n'ait droit de s'en prendre,
Et, de quelque façon que finisse leur sort,
On n'est point innocent quand on cause leur mort.
C'est ce crime impuny qui demande un supplice,
C'est par là que mon pére a part au sacrifice,
C'est ainsi qu'un trépas qui me comble d'honneur
Asseure sa vengeance et fait vostre bonheur,

Et que tout l'avenir chérira la mémoire
D'un châtiment si juste où brille tant de gloire.

SCENE IV.

THESÉE, DIRCÉ, MEGARE, NERINE.

DIRCÉ.

Mais, que voy-je? Ah! Seigneur, quels que soient vos ennuis,
Que venez-vous me dire, en l'état où je suis?

THESÉE.

Je viens prendre de vous l'ordre qu'il me faut suivre :
Mourir, s'il faut mourir, et vivre, s'il faut vivre.

DIRCÉ.

Ne perdez point d'efforts à m'arréter au jour,
Laissez faire l'honneur.

THESÉE.

Laissez agir l'amour.

DIRCÉ.

Vivez, Prince, vivez.

THESÉE.

Vivez donc, ma princesse.

DIRCÉ.

Ne me ravalez point jusqu'à cette bassesse.
Retarder mon trépas, c'est faire tout périr :
Tout meurt si je ne meurs.

THESÉE.

Laissez-moy donc mourir.

DIRCÉ.

Hélas! qu'osez-vous dire?

THESÉE.

Hélas! qu'allez-vous faire?

DIRCÉ.

Finir les maux publics, obéïr à mon pére,
Sauver tous mes sujets.

THESÉE.

Par quelle injuste loy
Faut-il les sauver tous pour ne perdre que moy,
Eux dont le cœur ingrat porte les justes peines
D'un rebelle mépris qu'ils ont fait de vos chaisnes,
Qui dans les mains d'un autre ont mis tout vostre bien?

DIRCÉ.

Leur devoir violé doit-il rompre le mien?
Les exemples abjets de ces petites ames
Règlent-ils de leurs rois les glorieuses trames,
Et quel fruit un grand cœur pourroit-il recueillir
A recevoir du peuple un exemple à faillir?
Non, non, s'il m'en faut un, je ne veux que le vostre,
L'amour que j'ay pour vous n'en reçoit aucun autre:
Pour le bon-heur public n'avez-vous pas toujours
Prodigué vostre sang et hazardé vos jours?
Quand vous avez défait le minotaure en Créte,
Quand vous avez puny Damaste et Periphéte,
Sinnis, Phæa, Scirron, que faisiez-vous, Seigneur,
Que chercher à périr pour le commun bon-heur?
Souffrez que pour la gloire une chaleur égale
D'une amante aujourd'huy vous fasse une rivale.
Le Ciel offre à mon bras par où me signaler:
S'il ne sçait pas combattre il sçaura m'immoler,
Et, si cette chaleur ne m'a point abusée,
Je deviendray par là digne du grand Thésée.
Mon sort en ce point seul du vostre est différent,

Que je ne puis sauver mon peuple qu'en mourant,
Et qu'au salut du vostre un bras si nécessaire
A chaque jour pour luy d'autres combats à faire.

THESÉE.

J'en ay fait, et beaucoup, et d'assez généreux;
Mais celuy-cy, Madame, est le plus dangereux.
J'ay fait trembler par tout, et devant vous je tremble;
L'amant et le héros s'accordent mal ensemble.
Mais enfin après vous tous deux veulent courir,
Le héros ne peut vivre où l'amant doit mourir,
La fermeté de l'un par l'autre est épuisée,
Et, si Dircé n'est plus, il n'est plus de Thésée.

DIRCÉ.

Hélas! c'est maintenant, c'est lors que je vous voy,
Que ce mesme combat est dangereux pour moy.
Ma vertu la plus forte à vostre aspect chancelle,
Tout mon cœur applaudit à sa flâme rebelle,
Et l'honneur, qui charmoit ses plus noirs déplaisirs,
N'est plus que le tyran de mes plus chers desirs.
Allez, Prince, et du moins, par pitié de ma gloire,
Gardez-vous d'achever une indigne victoire;
Et, si jamais l'honneur a sceu vous animer...

THESÉE.

Hélas! à vostre aspect je ne sçay plus qu'aimer.

DIRCÉ.

Par un pressentiment j'ay déja sceu vous dire
Ce que ma mort sur vous se réserve d'empire.
Vostre bras de la Gréce est le plus ferme appuy:
Vivez pour le public, comme je meurs pour luy.

THESÉE.

Périsse l'univers pourveû que Dircé vive!

Périsse le jour mesme avant qu'elle s'en prive !
Que m'importe la perte ou le salut de tous?
Ay-je rien à sauver, rien à perdre, que vous?
Si vostre amour, Madame, étoit encor le mesme,
Si vous sçaviez encore aimer comme on vous aime...

DIRCÉ.

Ah! faites moins d'outrage à ce cœur affligé,
Que pressent les douleurs où vous l'avez plongé !
Laissez vivre du peuple un pitoyable reste,
Aux dépens d'un moment que m'a laissé la peste,
Qui peut-estre à vos yeux viendra trancher mes jours
Si mon sang répandu ne lui tranche le cours.
Laissez-moy me flater de cette triste joye
Que, si je ne mourois, vous en seriez la proye,
Et que ce sang aimé, que répandront mes mains,
Sera versé pour vous plus que pour les Thébains.
Des dieux mal obéïs la majesté suprême
Pourroit en ce moment s'en venger sur vous-mesme,
Et j'aurois cette honte, en ce funeste sort,
D'avoir prété mon crime à faire vostre mort.

THESÉE.

Et ce cœur généreux me condamne à la honte
De voir que ma princesse en amour me surmonte,
Et de n'obéïr pas à cette aimable loy
De mourir avec vous, quand vous mourez pour moy !
Pour moy comme pour vous soyez plus magnanime,
Voyez mieux qu'il y va mesme de vostre estime,
Que le choix d'un amant si peu digne de vous
Souilleroit cet honneur qui vous semble si doux,
Et que de ma princesse on dirait d'âge en âge
Qu'elle eut de mauvais yeux pour un si grand courage.

DIRCÉ.

Mais, Seigneur, je vous sauve en courant au trépas,
Et, mourant avec moy, vous ne me sauvez pas.

THESÉE.

La gloire de ma mort n'en deviendra pas moindre ;
Si ce n'est vous sauver, ce sera vous réjoindre.
Séparer deux amants, c'est tous deux les punir,
Et dans le tombeau mesme il est doux de s'unir.

DIRCÉ.

Que vous m'étes crüel, de jetter dans mon ame
Un si honteux desordre avec des traits de flame !
Adieu, Prince, vivez, je vous l'ordonne ainsi.
La gloire de ma mort est trop douteuse icy,
Et je hazarde trop une si noble envie
A voir l'unique objet pour qui j'aime la vie.

THESÉE.

Vous fuyez, ma princesse, et votre adieu fatal...

DIRCÉ.

Prince, il est temps de fuir quand on se défend mal.
Vivez, encor un coup, c'est moy qui vous l'ordonne.

THESÉE.

Le véritable amour ne prend loy de personne,
Et, si ce fier honneur s'obstine à nous trahir,
Je renonce, Madame, à vous plus obéïr.

ACTE III

SCENE PREMIERE.

DIRCÉ.

IMPITOYABLE soif de gloire,
Dont l'aveugle et noble transport
Me fait précipiter ma mort
Pour faire vivre ma mémoire,
Arréte pour quelques momens
Les impétueux sentimens
De cette inexorable envie,
Et souffre qu'en ce triste et favorable jour,
Avant que te donner ma vie,
Je donne un soupir à l'amour.

Ne crains pas qu'une ardeur si belle
Ose te disputer un cœur
Qui de ton illustre rigueur
Est l'esclave le plus fidelle :
Ce regard tremblant et confus,
Qu'attire un bien qu'il n'attend plus,

N'empesche pas qu'il ne se dompte.
Il est vray qu'il murmure et se dompte à regret,
Mais, s'il m'en faut rougir de honte,
Je n'en rougiray qu'en secret.

L'éclat de cette renommée,
Qu'asseure un si brillant trépas,
Perd la moitié de ses appas
Quand on aime et qu'on est aimée.
L'honneur, en monarque absolu,
Soûtient ce qu'il a résolu
Contre les assauts qu'on te livre ;
Il est beau de mourir pour en suivre les loix,
Mais il est assez doux de vivre
Quand l'amour a fait un beau choix.

Toy, qui faisois toute la joye
Dont sa flame osoit me flater,
Prince, que j'ay peine à quitter,
A quelques honneurs qu'on m'envoye,
Accepte ce foible retour
Que vers toy d'un si juste amour
Fait la douloureuse tendresse :
Sur les bords de la tombe où tu me vois courir,
Je crains les maux que je te laisse,
Quand je fais gloire de mourir.

J'en fais gloire, mais je me cache
Un comble affreux de déplaisirs,
Je fais taire tous mes desirs,
Mon cœur à soy-mesme s'arrache.
Cher prince, dans un tel aveu,
Si tu peux voir quel est mon feu,

Voy combien il se violente :
Je meurs l'esprit content, l'honneur m'en fait la loy ;
Mais j'aurois vécu plus contente
Si j'avois pû vivre pour toy.

SCENE II.

JOCASTE, DIRCÉ.

DIRCÉ.

Tout est-il prest, Madame, et vostre Tirésie
Attend-il aux autels la victime choisie?

JOCASTE.

Non, ma fille, et du moins nous aurons quelques jours
A demander au Ciel un plus heureux secours ;
On prépare à demain exprès d'autres victimes.
Le peuple ne veut pas que vous payiez ses crimes,
Il aime mieux périr qu'estre ainsi conservé,
Et le roy mesme, encor que vous l'ayez bravé,
Sensible à vos malheurs autant qu'à ma priére,
Vous offre sur ce point liberté toute entiére.

DIRCÉ.

C'est assez vainement qu'il m'offre un si grand bien,
Quand le Ciel ne veut pas que je lui doive rien,
Et ce n'est pas à luy de mettre des obstacles
Aux ordres souverains que donnent ses oracles.

JOCASTE.

L'oracle n'a rien dit.

DIRCÉ.

Mais mon pére a parlé.
L'ordre de nos destins par luy s'est révélé,

Et des morts de son rang les ombres immortelles
Servent souvent aux dieux de truchemens fidelles.

JOCASTE.

Laissez la chose en doute, et du moins hésitez
Tant qu'on ait par leur bouche appris leurs volontez.

DIRCÉ.

Exiger qu'avec nous ils s'expliquent eux-mêmes,
C'est trop nous asservir ces majestez suprèmes.

JOCASTE.

Ma fille, il est toûjours assez tost de mourir.

DIRCÉ.

Madame, il n'est jamais trop tost de secourir,
Et, pour un mal si grand qui réclame nostre aide,
Il n'est point de trop seur ny de trop prompt remede.
Plus nous le différons, plus ce mal devient grand.
J'assassine tous ceux que la peste surprend;
Aucun n'en peut mourir qui ne me laisse un crime.
Je viens d'étouffer seule et Sostrate et Phædime,
Et, durant ce refus des remédes offerts,
La Parque se prévaut des momens que je perds.
Hélas! si sa fureur dans ces pertes publiques
Envelopoit Thésée après ses domestiques,
Si nos retardemens...

JOCASTE.

Vivez pour luy, Dircé,
Ne luy desrobez point un cœur si bien placé;
Avec tant de courage ayez quelque tendresse,
Agissez en amante aussi-bien qu'en princesse.
Vous avez liberté toute entiére en ces lieux,
Le roy n'y prend pas garde, et je ferme les yeux.
C'est vous en dire assez. L'amour est un doux maistre,
Et, quand son choix est beau, son ardeur doit paroistre.

DIRCÉ.

Je n'ose demander si de pareils avis
Partent de sentimens que vous ayez suivis :
Vostre second hymen put avoir d'autres causes;
Mais j'oseray vous dire, à bien juger des choses,
Que, pour avoir receu la vie en vostre flanc,
J'y dois avoir succé fort peu de vostre sang.
Celuy du grand Layus, dont je m'y suis formée,
Trouve bien qu'il est doux d'aimer et d'estre aimée,
Mais il ne peut trouver qu'on soit digne du jour
Quand aux soins de sa gloire on préfére l'amour.
Je sçay sur les grands cœurs ce qu'il se fait d'empire,
J'avoüe, et hautement, que le mien en soûpire;
Mais, quoy qu'un si beau choix puisse avoir de douceurs,
Je garde un autre exemple aux princesses mes sœurs.

JOCASTE.

Je souffre tout de vous en l'état où vous étes.
Si vous ne sçavez pas mesme ce que vous faites,
Le chagrin inquiet du trouble où je vous voy
Vous peut faire oublier que vous parlez à moy.
Mais quittez ces dehors d'une vertu sévére,
Et souvenez-vous mieux que je suis vostre mére.

DIRCÉ.

Ce chagrin inquiet, pour se justifier,
N'a qu'à prendre chez vous l'exemple d'oublier:
Quand vous mistes le sceptre en une autre famille,
Vous souvint-il assez que j'étois vostre fille?

JOCASTE.

Vous n'étiez qu'un enfant.

DIRCÉ.

J'avois déja des yeux,
Et sentois dans mon cœur le sang de mes ayeux.

C'étoit ce mesme sang dont vous m'avez fait naistre
Qui s'indignoit deslors qu'on luy donnast un maistre,
Et que vers soy Layus aime mieux rappeler
Que de voir qu'à vos yeux on l'ose ravaler.
Il oppose ma mort à l'indigne hyménée
Où par raison d'Etat il me voit destinée,
Il la fait glorieuse, et je meurs plus pour moy
Que pour ces malheureux qui se sont fait un roy.
Le Ciel en ma faveur prend ce cher interpréte
Pour m'épargner l'affront de vivre encor sujette,
Et, s'il a quelque foudre, il sçaura le garder
Pour qui m'a fait des loix où j'ay dû commander.

JOCASTE.

Souffrez qu'à ses éclairs vostre orgueil se dissipe.
Ce foudre vous menace un peu plûtost qu'Œdipe,
Et le roy n'a pas lieu d'en redouter les coups
Quand parmy tout son peuple ils n'ont choisi que vous.

DIRCÉ.

Madame, il se peut faire encor qu'il me prévienne.
S'il sçait ma destinée, il ignore la sienne.
Le Ciel pourra venger ses ordres retardez,
Craignez ce changement que vous luy demandez.
Souvent on l'entend mal quand on le croit entendre,
L'oracle le plus clair se fait le moins comprendre;
Moy-mesme je le dy sans comprendre pourquoy,
Et ce discours en l'air m'échape malgré moy.
Pardonnez cependant à cette humeur hautaine:
Je veux parler en fille, et je m'explique en reine.
Vous qui l'étes encor, vous sçavez ce que c'est,
Et jusqu'où nous emporte un si haut intérest.
Si je n'en ay le rang, j'en garde la teinture ;
Le trosne a d'autres droits que ceux de la nature.

J'en parle trop peut-estre, alors qu'il faut mourir :
Hastons-nous d'empescher ce peuple de périr,
Et, sans considérer quel fut vers moy son crime,
Puisque le Ciel le veut, donnons-luy sa victime.

JOCASTE.

Demain ce juste Ciel pourra s'expliquer mieux.
Cependant vous laissez bien du trouble en ces lieux,
Et, si vostre vertu pouvoit croire mes larmes,
Vous nous épargneriez cent mortelles alarmes.

DIRCÉ.

Deussent avec vos pleurs tous vos Thébains s'unir,
Ce que n'a pû l'amour, rien ne doit l'obtenir.

SCENE III.

ŒDIPE, JOCASTE, DIRCÉ.

DIRCÉ.

A quel propos, Seigneur, voulez-vous qu'on différe,
Qu'on dédaigne un remède à tous si salutaire?
Chaque instant que je vis vous enléve un sujet,
Et l'Etat s'affoiblit par l'affront qu'on me fait.
Cette ombre de pitié n'est qu'un comble d'envie :
Vous m'avez envié le bon-heur de ma vie,
Et je vous voy par là jaloux de tout mon sort
Jusques à m'envier la gloire de ma mort.

ŒDIPE.

Qu'on perd de temps, Madame, alors qu'on vous fait grace!

DIRCÉ.

Le Ciel m'en a trop fait pour souffrir qu'on m'en fasse.

JOCASTE.

Faut-il voir vostre esprit obstinément aigry,
Quand ce qu'on fait pour vous doit l'avoir attendry?

DIRCÉ.

Faut-il voir son envie à mes vœux opposée,
Quand il ne s'agit plus d'Æmon ny de Thésée?

ŒDIPE.

Il s'agit de répandre un sang si précieux
Qu'il faut un second ordre, et plus exprès, des dieux.

DIRCÉ.

Doutez-vous qu'à mourir je ne sois toute preste,
Quand les dieux par mon pére ont demandé ma teste?

ŒDIPE.

Je vous connoy, Madame, et je n'ay point douté
De cet illustre excès de générosité;
Mais la chose après tout n'est pas encor si claire
Que cet ordre nouveau ne nous soit nécessaire.

DIRCÉ.

Quoy! mon pére tantost parloit obscurément?

ŒDIPE.

Je n'en ay rien connu que depuis un moment.
C'est un autre que vous peut-estre qu'il menace.

DIRCÉ.

Si l'on ne m'a trompée, il n'en veut qu'à sa race.

ŒDIPE.

Je sçay qu'on vous a fait un fidelle rapport,
Mais vous pourriez mourir, et perdre vostre mort,
Et la reine sans doute estoit bien inspirée
Alors que par ses pleurs elle l'a différée.

JOCASTE.

Je ne reçoy qu'en trouble un si confus espoir.

ŒDIPE.

Ce trouble augmentera peut-estre avant ce soir.

JOCASTE.

Vous avancez des mots que je ne puis comprendre.

ŒDIPE.

Vous vous plaindrez fort peu de ne les point entendre,
Nous devons bien-tost voir le mystére éclaircy.
Madame, cependant vous étes libre icy,
La reine vous l'a dit ou vous a dû le dire,
Et, si vous m'entendez, ce mot vous doit suffire.

DIRCÉ.

Quelque secret motif qui vous aye excité
A ce tardif excès de générosité,
Je n'emporteray point de Thébes dans Athénes
La colére des dieux et l'amas de leurs haines,
Qui pour premier objet pourraient choisir l'époux
Pour qui j'aurois osé mériter leur courroux.
Vous leur faites demain offrir un sacrifice?

ŒDIPE.

J'en espére pour vous un destin plus propice.

DIRCÉ.

J'y trouveray ma place, et feray mon devoir.
Quant au reste, Seigneur, je n'en veux rien sçavoir.
J'y prens si peu de part que, sans m'en mettre en peine,
Je vous laisse expliquer vostre enigme à la reine.
Mon cœur doit estre las d'avoir tant combatu,
Et fuit un piége adroit qu'on tend à sa vertu.

SCENE IV.

JOCASTE, ŒDIPE, Suite.

ŒDIPE.

Madame, quand des dieux la réponse funeste,
De peur d'un parricide et de peur d'un inceste,
Sur le mont Cythéron fit exposer ce fils
Pour qui tant de forfaits avoient esté prédits,
Sceustes-vous faire choix d'un ministre fidelle?

JOCASTE.

Aucun pour le feu roy n'a montré plus de zèle,
Et, quand par des voleurs il fut assassiné,
Ce digne favory l'avoit accompagné.
Par luy seul on a sceu cette noire aventure :
On le trouva percé d'une large blessure,
Si baigné dans son sang et si près de mourir
Qu'il fallut une année et plus pour l'en guérir.

ŒDIPE.

Est-il mort?

JOCASTE.

Non, Seigneur. La perte de son maistre
Fut cause qu'en la cour il cessa de paroistre ;
Mais il respire encor, assez vieil et cassé,
Et Mégare, sa fille, est auprès de Dircé.

ŒDIPE.

Où fait-il sa demeure ?

JOCASTE.

Au pied de cette roche
Que de ces tristes murs nous voyons la plus proche.

ŒDIPE.

Taschez de luy parler.

JOCASTE.

J'y vay tout de ce pas.
Qu'on me prépare un char pour aller chez Phorbas :
Son dégoust de la cour pourroit sur un message
S'excuser par caprice, et prétexter son âge.
Dans une heure au plus tard je sçauray vous revoir.
Mais que doy-je luy dire, et qu'en faut-il sçavoir?

ŒDIPE.

Un bruit court, depuis peu, qu'il vous a mal servie,
Que ce fils qu'on croit mort est encor plein de vie :
L'oracle de Layus par là devient douteux,
Et tout ce qu'il a dit peut s'étendre sur deux.

JOCASTE.

Seigneur, ou sur ce bruit je suis fort abusée,
Ou ce n'est qu'un effet de l'amour de Thésée.
Pour sauver ce qu'il aime et vous embarrasser,
Jusques à vostre oreille il l'aura fait passer ;
Mais Phorbas aisément convaincra d'imposture
Quiconque ose à sa foy faire une telle injure.

ŒDIPE.

L'innocence de l'âge aura pû l'émouvoir.

JOCASTE.

Je l'ay toûjours connu ferme dans son devoir;
Mais, si déja ce bruit vous met en jalousie,
Vous pouvez consulter le devin Tirésie,
Publier sa réponse, et traiter d'imposteur
De cette illusion le téméraire autheur.

ŒDIPE.

Je viens de le quitter, et de là vient ce trouble
Qu'en mon cœur alarmé chaque moment redouble.

« Ce prince, m'a-t-il dit, respire en vostre cour,
Vous pourrez le connoistre avant la fin du jour,
Mais il pourra vous perdre en se faisant connoistre.
Puisse-t'il ignorer quel sang luy donna l'estre ! »
Voilà ce qu'il m'a dit, d'un ton si plein d'effroy
Qu'il l'a fait rejallir jusqu'en l'ame d'un roy.
Ce fils, qui devoit estre inceste et parricide,
Doit avoir un cœur lasche, un courage perfide,
Et, par un sentiment facile à deviner,
Il ne se cache icy que pour m'assassiner :
C'est par là qu'il aspire à devenir monarque,
Et vous le connoistrez bien-tost à cette marque.
Quoy qu'il en soit, Madame, allez trouver Phorbas,
Tirez-en, s'il se peut, les clartez qu'on n'a pas.
Tâchez en mesme temps de voir aussi Thésée,
Dites-luy qu'il peut faire une conqueste aisée,
Qu'il ose pour Dircé, que je n'en verray rien.
J'admire un changement si confus que le mien :
Tantost dans leur hymen je croyois voir ma perte,
J'allois, pour l'empescher, jusqu'à la force ouverte,
Et, sans sçavoir pourquoy, je voudrois que tous deux
Fussent loin de ma veuë au comble de leurs vœux,
Que les emportemens d'une ardeur mutuelle
M'eussent débarassé de son amant et d'elle.
Bien que de leur vertu rien ne me soit suspect,
Je ne sçay quelle horreur me trouble à leur aspect ;
Ma raison la repousse et ne m'en peut défendre,
Moy-mesme en cet état je ne puis me comprendre,
Et l'enigme du Sphinx fut moins obscur pour moy
Que le fond de mon cœur ne l'est dans cet effroy.
Plus je le considére, et plus je m'en irrite.
Mais ce prince paroit, souffrez que je l'évite,

Et, si vous vous sentez l'esprit moins interdit,
Agissez avec luy comme je vous ay dit.

SCENE V.

JOCASTE, THESÉE.

JOCASTE.

Prince, que faites-vous? quelle pitié craintive,
Quel faux respect des dieux tient vostre flame oisive?
Avez-vous oublié comme il faut secourir?

THESÉE.

Dircé n'est plus, Madame, en état de périr.
Le Ciel vous rend un fils, et ce n'est qu'à ce prince
Qu'est dû le triste honneur de sauver sa province.

JOCASTE.

C'est trop vous asseurer sur l'éclat d'un faux bruit.

THESÉE.

C'est une vérité dont je suis mieux instruit.

JOCASTE.

Vous le connaissez donc?

THESÉE.

A l'égal de moy-mesme.

JOCASTE.

De quand?

THESÉE.

De ce moment.

JOCASTE.

Et vous l'aimez?

THESÉE.

Je l'aime
Jusqu'à mourir du coup dont il sera percé.

JOCASTE.

Mais cette amitié céde à l'amour de Dircé?

THESÉE.

Hélas! cette princesse, à mes desirs si chére,
En un fidelle amant trouve un malheureux frére,
Qui mourroit de douleur d'avoir changé de sort,
N'étoit le prompt secours d'une plus digne mort,
Et qu'assez-tost connu pour mourir au lieu d'elle,
Ce frére malheureux meurt en amant fidelle.

JOCASTE.

Quoy! vous seriez mon fils?

THESÉE.

Et celuy de Layus.

JOCASTE.

Qui vous a pû le dire?

THESÉE.

Un témoin qui n'est plus,
Phædime, qu'à mes yeux vient de ravir la peste.
Non qu'il m'en ait donné la preuve manifeste,
Mais Phorbas, ce vieillard qui m'exposa jadis,
Répondra mieux que luy de ce que je vous dis,
Et vous éclaircira touchant une avanture
Dont je n'ay pû tirer qu'une lumiére obscure.
Ce peu qu'en ont pour moy les soûpirs d'un mourant
Du grand droit de régner seroit mauvais garant,
Mais ne permettez pas que le roy me soupçonne,
Comme si ma naissance ébransloit sa couronne:
Quelque honneur, quelques droits qu'elle ait pu m'acquerir,
Je ne viens disputer que celuy de mourir.

JOCASTE.

Je ne sçay si Phorbas avoûra vostre histoire,
Mais, qu'il l'avouë ou non, j'auray peine à vous croire.
Avec vostre mourant Tirésie est d'accord,
A ce que dit le roy, que mon fils n'est point mort :
C'est déja quelque chose, et toutefois mon ame
Aime à tenir suspecte une si belle flame.
Je ne sens point pour vous l'émotion du sang,
Je vous trouve en mon cœur toûjours en mesme rang,
J'ay peine à voir un fils où j'ai crû voir un gendre ;
La nature avec vous refuse de s'entendre,
Et me dit en secret, sur vostre emportement,
Qu'il a bien peu d'un frére et beaucoup d'un amant ;
Qu'un frére a pour des sœurs une ardeur plus remise,
A moins que sous ce tître un amant se déguise,
Et qu'il cherche en mourant la gloire et la douceur
D'arracher à la mort ce qu'il nomme sa sœur.

THESÉE.

Que vous connoissez mal ce que peut la nature !
Quand d'un parfait amour elle a pris la teinture,
Et que le desespoir d'un illustre projet
Se joint aux déplaisirs d'en voir périr l'objet,
Il est doux de mourir pour une sœur si chére.
Je l'aimois en amant, je l'aime encor en frére ;
C'est, sous un autre nom, le mesme empressement :
Je ne l'aime pas moins, mais je l'aime autrement.
L'ardeur sur la vertu fortement établie
Par ces retours du sang ne peut estre affoiblie,
Et ce sang, qui prétoit sa tendresse à l'amour,
A droit d'en emprunter les forces à son tour.

JOCASTE.

Et bien ! soyez mon fils, puisque vous voulez l'estre,

Mais donnez-moy la marque où je le doy connoistre.
Vous n'étes point ce fils si vous n'étes méchant,
Le Ciel sur sa naissance imprima ce panchant.
J'en voy quelque partie en ce desir inceste,
Mais, pour ne plus douter, vous chargez-vous du reste ?
Etes-vous l'assassin et d'un pére et d'un roy?

THESÉE.

Ah ! Madame, ce mot me fait paslir d'effroy.

JOCASTE.

C'étoit là de mon fils la noire destinée ;
Sa vie, à ces forfaits par le Ciel condamnée,
N'a pû se dégager de cet astre ennemy,
Ny de son ascendant s'échaper à demy.
Si ce fils vit encore, il a tué son pére,
C'en est l'indubitable et le seul caractére,
Et le Ciel, qui prit soin de nous en avertir,
L'a dit trop hautement pour se voir démentir.
Sa mort seule pouvoit le desrober au crime.
Prince, renoncez donc à toute vostre estime,
Dites que vos vertus sont crimes déguisez,
Recevez tout le sort que vous vous imposez,
Et, pour remplir un nom dont vous étes avide,
Acceptez ceux d'inceste et de fils parricide :
J'en croiray ces témoins que le Ciel m'a prescrits,
Et ne vous puis donner mon aveu qu'à ce prix.

THESÉE.

Quoy ! la nécessité des vertus et des vices
D'un astre impérieux doit suivre les caprices,
Et Delphes malgré nous conduit nos actions
Au plus bizarre effet de ses prédictions ?
L'ame est donc toute esclave, une loy souveraine

Vers le bien ou le mal incessamment l'entraisne,
Et nous ne recevons ny crainte ny desir
De cette liberté qui n'a rien à choisir,
Attachez sans relasche à cet ordre sublime,
Vertüeux sans mérite, et vicieux sans crime?
Qu'on massacre les rois, qu'on brise les autels,
C'est la faute des dieux, et non pas des mortels;
De toute la vertu sur la terre épanduë
Tout le prix à ces dieux, toute la gloire est deuë:
Ils agissent en nous quand nous pensons agir,
Alors qu'on délibére on ne fait qu'obéïr,
Et nostre volonté n'aime, hait, cherche, évite,
Que suivant que d'enhaut leur bras la précipite!
D'un tel aveuglement daignez me dispenser.
Le Ciel, juste à punir, juste à récompenser,
Pour rendre aux actions leur peine ou leur salaire,
Doit nous offrir son aide, et puis nous laisser faire.
N'enfonçons toutefois ny vostre œil ny le mien
Dans ce profond abîme où nous ne voyons rien;
Delphes a pû vous faire une fausse réponse,
L'argent pût inspirer la voix qui les prononce,
Cet organe des dieux pût se laisser gagner
A ceux que ma naissance éloignoit de regner,
Et par tous les climats on n'a que trop d'exemples
Qu'il est, ainsi qu'ailleurs, des méchans dans les temples.
Du moins puis-je asseurer que dans tous mes combats
Je n'ay jamais souffert de seconds que mon bras,
Que je n'ay jamais veu ces lieux de la Phocide
Où fut par des brigands commis ce parricide,
Que la fatalité des plus pressants malheurs
Ne m'auroit pu réduire à suivre des voleurs,
Que j'en ay trop puny pour en croistre le nombre...

JOCASTE.

Mais Layus a parlé, vous en avez veu l'ombre.
De l'oracle avec elle on voit tant de rapport
Qu'on ne peut qu'à ce fils en imputer la mort,
Et c'est le dire assez qu'ordonner qu'on efface
Un grand crime impuny par le sang de sa race.
Attendons toutefois ce qu'en dira Phorbas;
Autre que luy n'a veu ce malheureux trépas,
Et de ce témoin seul dépend la connoissance
Et de ce parricide et de vostre naissance.
Si vous étes coupable, évitez-en les yeux,
Et, de peur d'en rougir, prenez d'autres ayeux.

THESÉE.

Je le verray, Madame, et sans inquiétude.
Ma naissance confuse a quelque incertitude,
Mais, pour ce parricide, il est plus que certain
Que ce ne fut jamais un crime de ma main.

ACTE IV

SCENE PREMIERE.

THESÉE, DIRCÉ, MEGARE.

DIRCÉ.

OUY, déja sur ce bruit l'amour m'avoit flatée,
Mon ame avec plaisir s'étoit inquiétee,
Et ce jaloux honneur qui ne consentoit pas
Qu'un frére me ravist un glorieux trépas,
Aprés cette douceur fiérement refusée,
Ne me refusoit point de vivre pour Thésée,
Et laissoit doucement corrompre sa fierté
A l'espoir renaissant de ma perplexité.
Mais, si je vois en vous ce déplorable frére,
Quelle faveur du Ciel voulez-vous que j'espére,
S'il n'est pas en sa main de m'arréter au jour
Sans faire soûlever et l'honneur et l'amour?
S'il dédaigne mon sang, il accepte le vostre ;
Et, si quelque miracle épargne l'un et l'autre,
Pourra-t'il détacher de mon sort le plus doux
L'amertume de vivre et n'estre point à vous?

THESÉE.

Le Ciel choisit souvent de secretes conduites
Qu'on ne peut démesler qu'aprés de longues suites,
Et de mon sort douteux l'obscur événement
Ne défend pas l'espoir d'un second changement.
Je chéris ce prémier qui vous est salutaire,
Je ne puis en amant ce que je puis en frére,
J'en garderay le nom tant qu'il faudra mourir;
Mais, si jamais d'ailleurs on peut vous secourir,
Peut-estre que, le Ciel me faisant mieux connoistre,
Si-tost que vous vivrez je cesseray de l'estre :
Car je n'aspire point à calmer son couroux,
Et ne veux ny mourir ny vivre que pour vous.

DIRCÉ.

Cet amour mal éteint sied mal au cœur d'un frére :
Où le sang doit parler, c'est à luy de se taire,
Et, si-tost que sans crime il ne peut plus durer,
Pour ses feux les plus vifs il est temps d'expirer.

THESÉE.

Laissez-luy conserver ces ardeurs empressées
Qui vous faisoient l'objet de toutes mes pensées :
J'ay mesmes yeux encor, et vous mesmes appas;
Si mon sort est douteux, mon souhait ne l'est pas,
Mon cœur n'écoute point ce que le sang veut dire.
C'est d'amour qu'il gémit, c'est d'amour qui'il soûpire,
Et, pour pouvoir sans crime en gouster la douceur,
Il se revolte exprès contre le nom de sœur.
De mes plus chers desirs ce partisan sincére
En faveur de l'amant tyrannise le frére,
Et partage à tous deux le digne empressement
De mourir comme frére et vivre comme amant.

DIRCÉ.

O du sang de Layus preuves trop manifestes!
Le Ciel, vous destinant à des flames incestes,
A sceu de vostre esprit déraciner l'horreur
Que doit faire à l'amour le sacré nom de sœur!
Mais, si sa flame y garde une place usurpée,
Dircé dans vostre erreur n'est point enveloppée;
Elle se défend mieux de ce trouble intestin,
Et, si c'est vostre sort, ce n'est pas son destin.
Non qu'enfin sa vertu vous regarde en coupable:
Puisque le Ciel vous force, il vous rend excusable,
Et l'amour pour les sens est un si doux poison
Qu'on ne peut pas toûjours écouter la raison.
Moy-mesme, en qui l'honneur n'accepte aucune grace,
J'aime en ce douteux sort tout ce qui m'embarasse,
Je ne sçay quoy m'y plaist qui n'ose s'exprimer,
Et ce confus mélange a dequoy me charmer.
Je n'aime plus qu'en sœur, et malgré moy j'espére.
Ah! Prince, s'il se peut, ne soyez point mon frére,
Et laissez-moy mourir avec les sentimens
Que la gloire permet aux illustres amans.

THESÉE.

Je vous ay déja dit, Princesse, que peut-estre
Si-tost que vous vivrez je cesseray de l'estre.
Faut-il que je m'explique, et toute vostre ardeur
Ne peut-elle sans moy lire au fond de mon cœur?
Puisqu'il est tout à vous, pénetrez-y, Madame,
Vous verrez que sans crime il conserve sa flame.
Si je suis descendu jusqu'à vous abuser,
Un juste desespoir m'auroit fait plus oser,
Et l'amour, pour défendre une si chére vie,
Peut faire vanité d'un peu de tromperie.

J'en ay tiré ce fruit que ce nom décevant
A fait connoistre icy que ce prince est vivant.
Phorbas l'a confessé, Tirésie a luy-mesme
Appuyé de sa voix cet heureux stratagème,
C'est par luy qu'on a sceu qu'il respire en ces lieux.
Souffrez donc qu'un moment je trompe encor leurs yeux.
Et, puisque dans ce jour ce frére doit paroistre,
Jusqu'à ce qu'on l'ait veu, permettez-moi de l'estre.

DIRCÉ.

Je pardonne un abus que l'amour a formé,
Et rien ne peut déplaire alors qu'on est aimé.
Mais hazardiez-vous tant sans aucune lumiére?

THESÉE.

Mégare m'avoit dit le secret de son pére,
Il m'a valu l'honneur de m'exposer pour tous,
Mais je n'en abusois que pour mourir pour vous.
Le succés a passé cette triste espérance :
Ma flame en vos périls ne voit plus d'apparence.
Si l'on peut à l'oracle ajouster quelque foy,
Ce fils a de sa main versé le sang du roy,
Et son ombre, en parlant de punir un grand crime,
Dit assez que c'est luy qu'elle veut pour victime.

DIRCÉ.

Prince, quoy qu'il en soit, n'empeschez plus ma mort
Si par le sacrifice on n'éclaircit mon sort.
La reine, qui paroit, fait que je me retire :
Sçachant ce que je sçay, j'aurois peur d'en trop dire,
Et, comme enfin ma gloire a d'autres intérests,
Vous sçaurez mieux sans moy ménager vos secrets.
Mais, puisque vous voulez que mon esprit revive,
Ne tenez pas long-temps la vérité captive.

SCENE II.

JOCASTE, THESÉE, NERINE.

JOCASTE.

Prince, j'ay veu Phorbas, et tout ce qu'il m'a dit
A ce que vous croyez peut donner du crédit.
Un passant inconnu, touché de cette enfance
Dont un astre envieux condamnoit la naissance,
Sur le mont Cythéron receut de luy mon fils,
Sans qu'il lui demandast son nom ny son païs,
De crainte qu'à son tour il ne conceust l'envie
D'apprendre dans quel sang il conservoit la vie.
Il l'a reveu depuis, et presque tous les ans,
Dans le temple d'Elide offrir quelques presens.
Ainsi chacun des deux connoit l'autre au visage,
Sans s'estre l'un à l'autre expliquez davantage.
Il a bien sceu de luy que ce fils conservé
Respire encor le jour dans un rang élevé,
Mais je demande en vain qu'à mes yeux il le montre,
A moins que ce vieillard avec luy se rencontre.
Si Phædime aprés lui vous eut en son pouvoir,
De cet inconnu mesme il pût vous recevoir,
Et, voyant à Trœzéne une mére affligée
De la perte du fils qu'elle avoit eu d'Ægée,
Vous offrir en sa place, elle vous accepter.
Tout ce qui sur ce point pourroit faire douter,
C'est qu'il vous a souffert dans une flame inceste,
Et n'a parlé de rien qu'en mourant de la peste.
Mais d'ailleurs Tirésie a dit que dans ce jour
Nous pourrons voir ce prince, et qu'il vit dans la cour.

Quelques momens après on vous a veu paroistre :
Ainsi vous pouvez l'estre, et pouvez ne pas l'estre.
Passons outre. A Phorbas ajousteriez-vous foy ?
S'il n'a pas veu mon fils, il vit la mort du roy,
Il connoit l'assassin : voulez-vous qu'il vous voye ?

THESÉE.

Je le verray, Madame, et l'attens avec joye,
Seur, comme je l'ay dit, qu'il n'est point de malheurs
Qui m'eussent pû réduire à suivre des voleurs.

JOCASTE.

Ne vous asseurez point sur cette conjecture,
Et souffrez qu'elle céde à la verité pure.
Honteux qu'un homme seul eust triomphé de trois,
Qu'il en eust tué deux et mis l'autre aux abois,
Phorbas nous supposa ce qu'il nous en fit croire,
Et parla de brigands pour sauver quelque gloire.
Il me vient d'avoüer sa foiblesse à genoux :
« D'un bras seul, m'a-t'il dit, partirent tous les coups,
Un bras seul à tous trois nous ferma le passage,
Et d'une seule main ce grand crime est l'ouvrage. »

THESÉE.

Le crime n'est pas grand, s'il fut seul contre trois;
Mais jamais sans forfait on ne se prend aux rois,
Et, fussent-ils cachez sous un habit champestre,
Leur propre majesté les doit faire connoistre.
L'assassin de Layus est digne du trépas,
Bien que, seul contre trois, il ne le connust pas.
Pour moy, je l'avoûrai, que jamais ma vaillance
A mon bras contre trois n'a commis ma défense.
L'œil de vostre Phorbas aura beau me chercher,
Jamais dans la Phocide on ne m'a veu marcher.

Qu'il vienne, à ses regards sans crainte je m'expose,
Et c'est un imposteur s'il vous dit autre chose.

JOCASTE.

Faites entrer Phorbas. Prince, pensez-y bien.

THESÉE.

S'il est homme d'honneur, je n'en doy craindre rien.

JOCASTE.

Vous voudrez, mais trop tard, en éviter la veuë.

THESÉE.

Qu'il vienne, il tarde trop, cette lenteur me tuë,
Et, si je le pouvois sans perdre le respect,
Je me plaindrois un peu de me voir trop suspect.

SCENE III.

JOCASTE, THESÉE, PHORBAS, NERINE.

JOCASTE.

Laissez-moy luy parler, et prêtez-nous silence.
Phorbas, envisagez ce prince en ma présence.
Le reconnoissez-vous?

PHORBAS.

Je crois vous avoir dit
Que je ne l'ay point veu depuis qu'on le perdit,
Madame. Un si long temps laisse mal reconnoistre
Un prince qui pour lors ne faisoit que de naistre,
Et, si je vois en luy l'effet de mon secours,
Je n'y puis voir les traits d'un enfant de deux jours.

JOCASTE.

Je sçais ainsi que vous que les traits de l'enfance
N'ont avec ceux d'un homme aucune ressemblance;

Mais, comme ce héros, s'il est sorty de moy,
Doit avoir de sa main versé le sang du roy,
Seize ans n'ont pas changé tellement son visage
Que vous n'en conserviez quelque imparfaite image.

PHORBAS.

Hélas ! j'en garde encor si bien le souvenir
Que je l'auray present durant tout l'avenir.
Si pour connoistre un fils il vous faut cette marque,
Ce prince n'est point né de nostre grand monarque.
Mais desabusez-vous, et sçachez que sa mort
Ne fut jamais d'un fils le parricide effort.

JOCASTE.

Et de qui donc, Phorbas? Avez-vous connoissance
Du nom du meurtrier? sçavez-vous sa naissance?

PHORBAS.

Et, de plus, sa demeure et son rang. Est-ce assez?

JOCASTE.

Je sçauray le punir, si vous le connoissez.
Pourrez-vous le convaincre?

PHORBAS.

Et par sa propre bouche.

JOCASTE.

A nos yeux?

PHORBAS.

A vos yeux. Mais peut-estre il vous touche,
Peut-estre y prendrez-vous un peu trop d'intérest
Pour m'en croire aisément quand j'auray dit qui c'est.

THESÉE.

Ne nous déguisez rien, parlez en asseurance,
Que le fils de Layus en haste la vengeance.

JOCASTE.

Il n'est pas asseuré, Prince, que ce soit vous,

Comme il l'est que Layus fut jadis mon époux ;
Et d'ailleurs, si le Ciel vous choisit pour victime,
Vous me devez laisser à punir ce grand crime.

THESÉE.

Avant que de mourir un fils peut le venger.

PHORBAS.

Si vous l'étes ou non, je ne puis le juger;
Mais je sçay que Thésée est si digne de l'estre
Qu'au seul nom qu'il en prend je l'accepte pour maistre.
Seigneur, vengez un pére, ou ne soûtenez plus
Que nous voyons en vous le vrai sang de Layus.

JOCASTE.

Phorbas, nommez ce traistre et nous tirez de doute,
Et j'atteste à vos yeux le Ciel qui nous écoute
Que pour cet assassin il n'est point de tourmens
Qui puissent satisfaire à mes ressentimens.

PHORBAS.

Mais si je vous nommois quelque personne chére,
Æmon vostre neveu, Créon vostre seul frére,
Ou le prince Lycus, ou le roy vostre époux,
Me pourriez-vous en croire ou garder ce couroux?

JOCASTE.

De ceux que vous nommez je sçay trop l'innocence.

PHORBAS.

Peut-estre qu'un des quatre a fait plus qu'il ne pense,
Et j'ay lieu de juger qu'un trop cuisant ennuy...

JOCASTE.

Voicy le roy qui vient, dites tout devant luy.

SCENE IV.

ŒDIPE, JOCASTE, THESÉE, PHORBAS, Suite.

ŒDIPE.

Si vous trouvez un fils dans le prince Thésée,
Mon ame en son effroy s'étoit bien abusée:
Il ne choisira point de chemin criminel
Quand il voudra rentrer au trosne paternel,
Madame, et ce sera du moins à force ouverte
Qu'un si vaillant guerrier entreprendra ma perte.
Mais dessus ce vieillard plus je porte les yeux,
Plus je croy l'avoir veu jadis en d'autres lieux.
Ses rides me font peine à le bien reconnoistre.
Ne m'as-tu jamais veu?

PHORBAS.

Seigneur, cela peut estre.

ŒDIPE.

Il y pourroit avoir entre quinze et vingt ans.

PHORBAS.

J'ay de confus rapports d'environ mesme temps.

ŒDIPE.

Environ ce temps-là fis-tu quelque voyage?

PHORBAS.

Ouy, Seigneur, en Phocide, et là, dans un passage...

ŒDIPE.

Ah! je te reconnois, ou je suis fort trompé.
C'est un de mes brigands à la mort échapé,

Madame, et vous pouvez luy choisir des supplices:
S'il n'a tüé Layus, il fut un des complices.

JOCASTE.

C'est un de vos brigands? Ah! que me dites-vous!

ŒDIPE.

Je le laissay pour mort et tout percé de coups.

PHORBAS.

Quoy! vous m'auriez blessé? moy, Seigneur?

ŒDIPE.

Ouy, perfide.
Tu fis, pour ton malheur, ma rencontre en Phocide,
Et tu fus un des trois que je sceus arréter
Dans ce passage étroit qu'il fallut disputer;
Tu marchois le troisiéme : en faut-il davantage?

PHORBAS.

Si de mes compagnons vous peigniez le visage,
Je n'aurois rien à dire et ne pourrois nier.

ŒDIPE.

Seize ans, à ton avis, m'ont fait les oublier?
Ne le présume pas : une action si belle
En laisse au fond de l'ame une idée immortelle,
Et, si dans un combat on ne perd point de temps
A bien examiner les traits des combattans,
Après que celuy-cy m'eut tout couvert de gloire,
Je sceus tout à loisir contempler ma victoire.
Mais tu nieras encore et n'y connoistras rien.

PHORBAS.

Je seray convaincu si vous les peignez bien.
Les deux que je suivis sont connus de la reine.

ŒDIPE.

Madame, jugez donc si sa défense est vaine :
Le premier de ces trois que mon bras sceut punir

A peine méritoit un leger souvenir.
Petit de taille, noir, le regard un peu louche,
Le front cicatrisé, la mine assez farouche,
Mais homme, à dire vray, de si peu de vertu
Que dès le prémier coup je le vis abatu.
  Le second, je l'avoue, avoit un grand courage,
Bien qu'il parust déja dans le panchant de l'âge;
Le front assez ouvert, l'œil perçant, le teint frais;
On en peut voir en moy la taille et quelques traits;
Chauve sur le devant, meslé sur le derriére,
Le port majestüeux et la démarche fiére.
Il se défendit bien et me blessa deux fois,
Et tout mon cœur s'émût de le voir aux abois.
Vous paslissez, Madame!

JOCASTE.

Ah! Seigneur, puis-je apprendre
Que vous ayez tüé Layus après Nicandre,
Que vous ayez blessé Phorbas de vostre main,
Sans en frémir d'horreur, sans en paslir soudain?

ŒDIPE.

Quoy! c'est là ce Phorbas qui vit tüer son maistre?

JOCASTE.

Vos yeux après seize ans l'ont trop sceu reconnoistre,
Et ses deux compagnons, que vous avez dépeints,
De Nicandre et du roy portent les traits empreints.

ŒDIPE.

Mais ce furent brigands dont le bras...

JOCASTE.

C'est un conte
Dont Phorbas au retour voulut cacher sa honte.
Une main seule, hélas! fit ces funestes coups,
Et, par vostre rapport, ils partirent de vous.

PHORBAS.

J'en fus presque sans vie un peu plus d'une année ;
Avant ma guérison on vit vostre hyménée ;
Je guéris, et mon cœur, en secret mutiné
De connoistre quel roy vous nous aviez donné,
S'imposa cet exil dans un séjour champestre,
Attendant que le Ciel me fist un autre maistre.

THESÉE.

Seigneur, je suis le frére ou l'amant de Dircé,
Et son pére, ou le mien, de vostre main percé...

ŒDIPE.

Prince, je vous entens, il faut venger ce pére,
Et ma perte à l'Etat semble estre necessaire,
Puisque de nos malheurs la fin ne se peut voir
Si le sang de Layus ne remplit son devoir :
C'est ce que Tirésie avoit voulu me dire.
Mais ce reste du jour souffrez que je respire.
Le plus sévére honneur ne sçauroit murmurer
De ce peu de momens que j'ose differer,
Et ce coup surprenant permet à vostre haine
De faire cette grace aux larmes de la reine.

THESÉE.

Nous nous verrons demain, Seigneur, et résoudrons...

ŒDIPE.

Quand il en sera temps, Prince, nous répondrons,
Et, s'il faut après tout qu'un grand crime s'efface
Par le sang que Layus a transmis à sa race,
Peut-estre aurez-vous peine à reprendre son rang
Qu'il ne vous ait coûté quelque peu de ce sang.

THESÉE.

Demain chacun de nous fera sa destinée.

SCENE V.

ŒDIPE, JOCASTE, Suite.

JOCASTE.

Que de maux nous promet cette triste journée!
J'y doy voir ou ma fille ou mon fils s'immoler,
Tout le sang de ce fils de vostre main couler,
Ou de la sienne enfin le vostre se répandre;
Et, ce qu'oracle aucun n'a fait encor attendre,
Rien ne m'affranchira de voir sans cesse en vous,
Sans cesse en un mary l'assassin d'un époux.
Puis-je plaindre à ce mort la lumiére ravie
Sans haïr le vivant, sans détester ma vie?
Puis-je de ce vivant plaindre l'aveugle sort
Sans détester ma vie et sans trahir le mort?

ŒDIPE.

Madame, vostre haine est pour moy légitime,
Et cet aveugle sort m'a fait vers vous un crime
Dont ce prince demain me punira pour vous,
Ou mon bras vengera ce fils et cet époux,
Et, m'offrant pour victime à vostre inquiétude,
Il vous affranchira de toute ingratitude.
Alors, sans balancer, vous plaindrez tous les deux;
Vous verrez sans rougir alors vos derniers feux,
Et permettrez sans honte à vos douleurs pressantes
Pour Layus et pour moy des larmes innocentes.

JOCASTE

Ah! Seigneur, quelque bras qui puisse vous punir,
Il n'effacera rien dedans mon souvenir;

Je vous verray toûjours, sa couronne à la teste,
De sa place en mon lit faire vostre conqueste;
Je me verray toûjours vous placer en son rang
Et baiser vostre main fumante de son sang.
Mon ombre mesme un jour, dans les royaumes sombres,
Ne recevra des dieux pour bourreaux que vos ombres,
Et, sa confusion l'offrant à toutes deux,
Elle aura pour tourmens tout ce qui fit mes feux.
Oracles decevans, qu'osiez-vous me prédire?
Si sur nostre avenir vos dieux ont quelque empire,
Quelle indigne pitié divise leur couroux?
Ce qu'elle épargne au fils retombe sur l'époux,
Et, comme si leur haine impuissante ou timide
N'osoit le faire ensemble inceste et parricide,
Elle partage à deux un sort si peu commun,
Afin de me donner deux coupables pour un.

ŒDIPE.

O partage inégal de ce couroux celeste!
Je suis le parricide, et ce fils est l'inceste;
Mais mon crime est entier, et le sien imparfait:
Le sien n'est qu'en desirs, et le mien en effet.
Ainsi, quelques raisons qui puissent me défendre,
La vefve de Layus ne sçauroit les entendre,
Et les plus beaux exploits passent pour trahisons
Alors qu'il faut du sang, et non pas des raisons.

JOCASTE.

Ah! je n'en voy que trop, qui me déchirent l'âme!
La vefve de Layus est toûjours vostre femme,
Et n'oppose que trop, pour vous justifier,
A la moitié du mort celle du meurtrier.
Pour toute autre que moy vostre erreur est sans crime,
Toute autre admireroit vostre bras magnanime,

Et toute autre, réduite à punir vostre erreur,
La puniroit du moins sans trouble et sans horreur.
Mais, hélas! mon devoir aux deux partis m'attache.
Nul espoir d'aucun d'eux, nul effort ne m'arrache,
Et je trouve toûjours dans mon esprit confus
Et tout ce que je suis et tout ce que je fus.
Je vous doy de l'amour, je vous doy de la haine;
L'un et l'autre me plaist, l'un et l'autre me gesne,
Et mon cœur, qui doit tout, et ne voit rien permis,
Souffre tout à la fois deux tyrans ennemis.
La haine auroit l'appuy d'un serment qui me lie,
Mais je le romps exprés pour en estre punie,
Et, pour finir des maux qu'on ne peut soulager,
J'aime à donner aux dieux un parjure à venger.
C'est vostre foudre, ô Ciel! qu'à mon secours j'appelle.
Œdipe est innocent, je me fais criminelle:
Par un juste supplice osez me desunir
De la nécessité d'aimer et de punir.

ŒDIPE.

Quoy! vous ne voyez pas que sa fausse justice
Ne sçait plus ce que c'est que d'un juste supplice,
Et que, par un desordre à confondre nos sens,
Son injuste rigueur n'en veut qu'aux innocens?
Après avoir choisi ma main pour ce grand crime,
C'est le sang de Layus qu'il choisit pour victime,
Et le bizarre éclat de son discernement
Sépare le forfait d'avec le chatiment.
C'est un sujet nouveau d'une haine implacable
De voir sur vostre sang la peine du coupable,
Et les dieux vous en font une éternelle loy
S'ils punissent en luy ce qu'ils ont fait par moy.
Voyez comme les fils de Jocaste et d'Œdipe

D'une si juste haine ont tous deux le principe.
A voir leurs actions, à voir leur entretien,
L'un n'est que vostre sang, l'autre n'est que le mien,
Et leur antipathie inspire à leur colére
Des préludes secrets de ce qu'il vous faut faire.

JOCASTE.

Pourrez-vous me haïr jusqu'à cette rigueur
De souhaiter pour vous mesme haine en mon cœur?

ŒDIPE.

Toùjours de vos vertus j'adoreray les charmes,
Pour ne haïr qu'en moy la source de vos larmes.

JOCASTE.

Et je me forceray toûjours à vous blasmer,
Pour ne haïr qu'en moy ce qui vous fit m'aimer.
Mais finissons, de grace, un discours qui me tuë:
L'assassin de Layus doit me blesser la veuë,
Et, malgré ce couroux par sa mort allumé,
Je sens qu'Œdipe enfin sera toûjours aimé.

ŒDIPE.

Que fera cet amour?

JOCASTE.

Ce qu'il doit à la haine.

ŒDIPE.

Qu'osera ce devoir?

JOCASTE.

Croistre toûjours ma peine.

ŒDIPE.

Faudra-t'il pour jamais me bannir de vos yeux?

JOCASTE.

Peut-estre que demain nous le sçaurons des dieux.

ACTE V

SCENE PREMIERE.

ŒDIPE, DYMAS.

DYMAS.

SEIGNEUR, il est trop vray que le peuple murmure,
Qu'il rejette sur vous sa funeste avanture,
Et que de tous costez on n'entend que mutins
Qui vous nomment l'autheur de leurs mauvais destins.
D'un devin suborné les infames prestiges
De l'ombre, disent-ils, ont fait tous les prodiges ;
L'or mouvoit ce fantosme, et, pour perdre Dircé,
Vos presens luy dictoient ce qu'il a prononcé :
Tant ils conçoivent mal qu'un si grand roy consente
A venger son trépas sur sa race innocente,
Qu'il asseure son sceptre aux dépens de son sang
A ce bras impuny qui luy perça le flanc,
Et que, par cet injuste et crüel sacrifice,
Luy-mesme de sa mort il se fasse justice.

ŒDIPE.

Ils ont quelque raison de tenir pour suspect
Tout ce qui s'est montré tantost à leur aspect,

Et je n'ose blasmer cette horreur que leur donne
L'assassin de leur roy qui porte sa couronne.
Moy-mesme, au fond du cœur de mesme horreur frapé,
Je veux fuir le remords de son trosne occupé,
Et je doy cette grace à l'amour de la reine
D'épargner ma presence aux devoirs de sa haine,
Puisque de nostre hymen les liens mal tissus
Par ces mesmes devoirs semblent estre rompus.
Je vay donc à Corinthe achever mon supplice.
Mais ce n'est pas au peuple à se faire justice :
L'ordre que tient le Ciel à luy choisir des rois
Ne luy permet jamais d'examiner son choix,
Et le devoir aveugle y doit toûjours souscrire,
Jusqu'à ce que d'en haut on veuille s'en dédire.
Pour chercher mon repos je veux bien me bannir,
Mais, s'il me bannissoit, je sçaurois l'en punir,
Ou, si je succombois sous sa troupe mutine,
Je sçaurois l'accabler du moins sous ma ruïne.

DYMAS.

Seigneur, jusques icy ses plus grands déplaisirs
Pour armes contre vous n'ont pris que des soûpirs,
Et cet abatement que luy cause la peste
Ne souffre à son murmure aucun dessein funeste.
Mais il faut redouter que Thésée et Dircé
N'osent pousser plus loin ce qu'il a commencé ;
Phorbas mesme est à craindre, et pourroit le réduire
Jusqu'à se vouloir mettre en état de vous nuire.

ŒDIPE.

Thésée a trop de cœur pour une trahison,
Et d'ailleurs j'ay promis de luy faire raison.
Pour Dircé, son orgueil dédaignera sans doute
L'appuy tumultüeux que ton zéle redoute.

Phorbas est plus à craindre, étant moins généreux.
Mais il nous est aisé de nous asseurer d'eux.
Fay-les venir tous trois, que je lise en leur ame
S'ils préteroient la main à quelque sourde trame.
Commence par Phorbas, je sçauray démesler
Quels desseins...

PAGE.

Un vieillard demande à vous parler.
Il se dit de Corinthe, et presse.

ŒDIPE.

Il vient me faire
Le funeste rapport du trépas de mon pére.
Préparons nos soûpirs à ce triste récit.
Qu'il entre. Cependant fay ce que je t'ay dit.

SCENE II.

ŒDIPE, IPHICRATE, SUITE.

ŒDIPE.

Et bien! Polybe est mort?

IPHICRATE.

Ouy, Seigneur.

ŒDIPE.

Mais vous-mesme
Venir me consoler de ce malheur suprème,
Vous qui, chef du conseil, devriez maintenant,
Attendant mon retour, estre mon lieutenant;
Vous à qui tant de soins d'élever mon enfance
Ont acquis justement toute ma confiance!
Ce voyage me trouble autant qu'il me surprend.

IPHICRATE.

Le roy Polybe est mort, ce malheur est bien grand ;
Mais, comme enfin, Seigneur, il est suivy d'un pire,
Pour l'apprendre de moy faites qu'on se retire.

(*Œdipe fait un signe de teste à sa suite, qui l'oblige à se retirer.*)

ŒDIPE.

Ce jour est donc pour moy le grand jour des malheurs,
Puisque vous apportez un comble à mes douleurs?
J'ay tüé le feu roy, jadis, sans le connoistre ;
Son fils, qu'on croyoit mort, vient icy de renaistre;
Son peuple mutiné me voit avec horreur ;
Sa vefve, mon épouse, en est dans la fureur ;
Le chagrin accablant qui me devore l'ame
Me fait abandonner et peuple, et sceptre, et femme,
Pour remettre à Corinthe un esprit éperdu,
Et par d'autres malheurs je m'y vois attendu !

IPHICRATE.

Seigneur, il faut icy faire teste à l'orage,
Il faut faire icy ferme et montrer du courage.
Le repos à Corinthe en effet seroit doux,
Mais il n'est plus de sceptre à Corinthe pour vous.

ŒDIPE.

Quoy ! l'on s'est emparé de celuy de mon pére ?

IPHICRATE.

Seigneur, on n'a rien fait que ce qu'on a dû faire,
Et vostre amour en moy ne voit plus qu'un banny,
De son amour pour vous trop doucement puny.

ŒDIPE.

Quel énigme !

IPHICRATE.

Apprenez avec quelle justice
Ce roy vous a dû rendre un si mauvais office :
Vous n'étiez point son fils.

ŒDIPE.

Dieu ! qu'entens-je?

IPHICRATE.

A regret
Ses remords en mourant ont rompu le secret.
Il vous gardoit encore une amitié fort tendre ;
Mais le conte qu'aux dieux la mort force de rendre
A porté dans son cœur un si pressant effroy
Qu'il a remis Corinthe aux mains de son vray roy.

ŒDIPE.

Je ne suis point son fils ! et qui suis-je, Iphicrate?

IPHICRATE.

Un enfant exposé dont le mérite éclate,
Et de qui par pitié j'ay desrobé les jours
Aux ongles des lyons, aux griffes des vautours.

ŒDIPE.

Et qui m'a fait passer pour le fils de ce prince?

IPHICRATE.

Le manque d'héritiers ébransloit sa province.
Les trois que luy donna le conjugal amour
Perdirent en naissant la lumiére du jour,
Et la mort du dernier me fit prendre l'audace
De vous offrir au roy, qui vous mit en sa place.
Ce que l'on se promit de ce fils supposé
Réünit sous ses loix son État divisé ;
Mais, comme cet abus finit avec sa vie,
Sa mort de mon supplice auroit été suivie

S'il n'eust donné cet ordre, à son dernier moment,
Qu'un juste et prompt exil fust mon seul châtiment.

ŒDIPE.

Ce revers seroit dur pour quelque ame commune,
Mais je me fis toûjours maistre de ma fortune,
Et, puis qu'elle a repris l'avantage du sang,
Je ne doy plus qu'à moy tout ce que j'eus de rang.
Mais n'as-tu point appris de qui j'ay receu l'estre?

IPHICRATE.

Seigneur, je ne puis seul vous le faire connoistre.
Vous fustes exposé jadis par un Thébain
Dont la compassion vous remit en ma main,
Et qui, sans m'éclaircir touchant vostre naissance,
Me chargea seulement d'éloigner vostre enfance.
J'en connoy le visage, et l'ay reveu souvent
Sans nous estre tous deux expliquez plus avant.
Je luy dis qu'en éclat j'avois mis vostre vie,
Et luy cachay toûjours mon nom et ma patrie,
De crainte, en les sçachant, que son zèle indiscret
Ne vinst mal à propos troubler nostre secret.
Mais, comme de sa part il connoit mon visage,
Si je le trouve icy, nous sçaurons davantage.

ŒDIPE.

Je serois donc Thébain, à ce conte?

IPHICRATE.

Ouy, Seigneur.

ŒDIPE.

Je ne sçay si je dois le tenir à bon-heur;
Mon cœur qui se soûléve en forme un noir augure
Sur l'éclaircissement de ma triste avanture.
Où me receustes-vous?

IPHICRATE.

Sur le mont Cithéron.

ŒDIPE.

Ah! que vous me frapez par ce funeste nom!
Le temps, le lieu, l'oracle, et l'âge de la reine,
Tout semble concerté pour me mettre à la gesne.
Dieux! seroit-il possible? Approchez-vous, Phorbas.

SCENE III.

ŒDIPE, IPHICRATE, PHORBAS.

IPHICRATE.

Seigneur, voilà celuy qui vous mit en mes bras.
Permettez qu'à vos yeux je montre un peu de joye.
Se peut-il faire, amy, qu'encor je te revoye?

PHORBAS.

Que j'ay lieu de benir ton retour fortuné!
Qu'as-tu fait de l'enfant que je t'avois donné?
Le généreux Thésée a fait gloire de l'estre,
Mais sa preuve est obscure, et tu dois le connoistre.
Parle.

IPHICRATE.

Ce n'est point luy, mais il vit en ces lieux.

PHORBAS.

Nomme-le donc, de grace.

IPHICRATE.

Il est devant tes yeux.

PHORBAS.

Je ne voy que le roy.

IPHICRATE.

C'est luy-mesme.

PHORBAS.

Luy-mesme!

IPHICRATE.

Ouy, le secret n'est plus d'une importance extrème:
Tout Corinthe le sçait. Nomme-luy ses parens.

PHORBAS.

En fussions-nous tous trois à jamais ignorans!

IPHICRATE.

Seigneur, luy seul enfin peut dire qui vous étes.

ŒDIPE.

Hélas! je le voy trop, et vos craintes secrettes,
Qui vous ont empesché de vous entr'éclaircir,
Loin de tromper l'oracle, ont fait tout réüssir.
Voyez où m'a plongé vostre fausse prudence.
Vous cachiez ma retraite, il cachoit ma naissance;
Vos dangereux secrets, par un commun accord,
M'ont livré tout entier aux rigueurs de mon sort.
Ce sont eux qui m'ont fait l'assassin de mon pére,
Ce sont eux qui m'ont fait le mary de ma mére.
D'une indigne pitié le fatal contre-temps
Confond dans mes vertus ces forfaits éclatans;
Elle fait voir en moy, par un meslange infame,
Le frére de mes fils et le fils de ma femme.
Le Ciel l'avoit prédit, vous avez achevé,
Et vous avez tout fait quand vous m'avez sauvé.

PHORBAS

Ouy, Seigneur, j'ay tout fait sauvant vostre personne.
M'en punissent les dieux si je me le pardonne!

SCENE IV.

ŒDIPE, IPHICRATE.

ŒDIPE.

Que n'obéïssois-tu, perfide, à mes parens,
Qui se faisoient pour moy d'équitables tyrans?
Que ne luy disois-tu ma naissance et l'oracle,
Afin qu'à mes destins il pust mettre un obstacle?
Car, Iphicrate, en vain j'accuserois ta foy:
Tu fus dans ces destins aveugle comme moy,
Et tu ne m'abusois que pour ceindre ma teste
D'un bandeau dont par là tu faisois ma conqueste.

IPHICRATE.

Seigneur, comme Phorbas avoit mal obëy,
Que l'ordre de son roy par là se vit trahy,
Il avoit lieu de craindre, en me disant le reste,
Que son crime, par moy devenu manifeste...

ŒDIPE.

Cesse de l'excuser. Que m'importe, en effet,
S'il est coupable ou non de tout ce que j'ay fait?
En ay-je moins de trouble ou moins d'horreur en l'ame?

SCENE V.

ŒDIPE, DIRCÉ, IPHICRATE.

ŒDIPE.

Vostre frére est connu, le sçavez-vous, Madame?

DIRCÉ.

Ouy, Seigneur, et Phorbas m'a tout dit en deux mots.

ŒDIPE.

Vostre amour pour Thésée est dans un plein repos,
Vous n'appréhendez plus que le tître de frére
S'oppose à cette ardeur qui vous étoit si chére.
Cette asseurance entiére a dequoy vous ravir,
Ou plûtost vostre haine a dequoy s'assouvir :
Quand le Ciel de mon sort l'auroit faite l'arbitre,
Elle ne m'eust choisi rien de pis que ce tître.

DIRCÉ.

Ah! Seigneur, pour Æmon j'ay sceu mal obéïr,
Mais je n'ay point été jusques à vous haïr.
La fierté de mon cœur, qui me traitoit de reine,
Vous cédoit en ces lieux la couronne sans peine,
Et cette ambition que me prétoit l'amour
Ne cherchoit qu'à regner dans un autre sejour.
Cent fois de mon orgueil l'éclat le plus farouche
Aux termes odieux a refusé ma bouche;
Pour vous nommer tyran il falloit cent efforts,
Ce mot ne m'a jamais échapé sans remords :
D'un sang respectüeux la puissance inconnuë
A mes soûlévemens mesloit la retenuë,
Et cet usurpateur dont j'abhorrois la loy,
S'il m'eust donné Thésée, eust eu le nom de roy.

ŒDIPE.

C'étoit ce mesme sang dont la pitié secrette
De l'ombre de Layus me faisoit l'interpréte.
Il ne pouvoit souffrir qu'un mot mal entendu
Détournast sur ma sœur un sort qui m'étoit dû,
Et que vostre innocence, immolée à mon crime,
Se fist de nos malheurs l'inutile victime.

DIRCÉ.

Quel crime avez-vous fait que d'estre malheureux?

ŒDIPE.

Mon souvenir n'est plein que d'exploits généreux;
Cependant je me trouve inceste et parricide,
Sans avoir fait un pas que sur les pas d'Alcide,
Ny recherché partout que loix à maintenir,
Que monstres à détruire et méchans à punir.
Aux crimes, malgré moy, l'ordre du Ciel m'attache;
Pour m'y faire tomber à moy-mesme il me cache;
Il offre, en m'aveuglant sur ce qu'il a prédit,
Mon pére à mon épée, et ma mére à mon lit.
Hélas! qu'il est bien vray qu'en vain on s'imagine
Desrober nostre vie à ce qu'il nous destine!
Les soins de l'éviter font courir au devant,
Et l'adresse à le fuir y plonge plus avant.
Mais, si les dieux m'ont fait la vie abominable,
Ils m'en font par pitié la sortie honorable,
Puisqu'enfin leur faveur meslée à leur couroux
Me condamne à mourir pour le salut de tous,
Et qu'en ce mesme temps qu'il faudroit que ma vie
Des crimes qu'ils m'ont fait traisnast l'ignominie,
L'éclat de ces vertus que je ne tiens pas d'eux
Reçoit pour récompense un trépas glorieux.

DIRCÉ.

Ce trépas glorieux comme vous me regarde,
Le juste choix du Ciel peut-estre me le garde.
Il fit tout vostre crime, et le malheur du roy
Ne vous rend pas, Seigneur, plus coupable que moy.
D'un voyage fatal qui seul causa sa perte
Je fus l'occasion, elle vous fut offerte;
Vostre bras contre trois disputa le chemin.

Mais ce n'étoit qu'un bras qu'empruntoit le destin,
Puisque vostre vertu, qui servit sa colére,
Ne pût voir en Layus ny de roy ni de pére.
Ainsi j'espére encor que demain, par son choix,
Le Ciel épargnera le plus grand de nos rois.
L'intérest des Thébains et de vostre famille
Tournera son couroux sur l'orgueil d'une fille
Qui n'a rien que l'Etat doive considérer,
Et qui contre son roy n'a fait que murmurer.

ŒDIPE.

Vous voulez que le Ciel, pour montrer à la terre
Qu'on peut innocemment mériter le tonnerre,
Me laisse de sa haine étaler en ces lieux
L'exemple le plus noir et le plus odieux!
Non, non, vous le verrez demain au sacrifice
Par le choix que j'attens couvrir son injustice,
Et par la peine deuë à son propre forfait
Desavoüer ma main de tout ce qu'elle a fait.

SCENE VI.

ŒDIPE, THESÉE, DIRCÉ, IPHICRATE.

ŒDIPE.

Est-ce encor vostre bras qui doit venger son pére?
Son amant en a-t'il plus de droit que son frére,
Prince?

THESÉE.

Je vous en plains, et ne puis concevoir,
Seigneur...

ŒDIPE.

La vérité ne se fait que trop voir.
Mais nous pourrons demain estre tous deux à plaindre,
Si le Ciel fait le choix qu'il nous faut tous deux craindre.
S'il me choisit, ma sœur, donnez-luy vostre foy,
Je vous en prie en frére et vous l'ordonne en roy.
Vous, Seigneur, si Dircé garde encor sur vostre ame
L'empire que luy fit une si belle flame,
Prenez soin d'appaiser les discords de mes fils,
Qui par les nœuds du sang vous deviendront unis.
Vous voyez où des dieux nous a réduits la haine.
Adieu, laissez-moy seul en consoler la reine,
Et ne m'enviez pas un secret entretien
Pour affermir son cœur sur l'exemple du mien.

SCENE VII.

THESÉE, DIRCÉ.

DIRCÉ.

Parmi de tels malheurs que sa constance est rare!
Il ne s'emporte point contre un sort si barbare,
La surprenante horreur de cet accablement
Ne coûte à sa grande ame aucun égarement,
Et sa haute vertu, toûjours inébranlable,
Le soûtient au dessus de tout ce qui l'accable.

THESÉE.

Souvent, avant le coup qui doit nous accabler,
La nuit qui l'envelope a dequoy nous troubler.
L'obscur pressentiment d'une injuste disgrace

Combat avec effroy sa confuse menace;
Mais, quand ce coup tombé vient d'épuiser le sort
Jusqu'à n'en pouvoir craindre un plus barbare effort,
Ce trouble se dissipe, et cette ame innocente,
Qui brave impunément la fortune impuissante,
Regarde avec dédain ce qu'elle a combatu
Et se rend toute entiére à toute sa vertu.

SCENE VIII.

THESÉE, DIRCÉ, NERINE.

NERINE.

Madame...

DIRCÉ.

Que veux-tu, Nérine?

NÉRINE.

Hélas! la reine...

DIRCÉ.

Que fait-elle?

NÉRINE.

Elle est morte, et l'excès de sa peine,
Par un prompt desespoir...

DIRCÉ.

Jusques où portez-vous,
Impitoyables dieux, vostre injuste couroux!

THESÉE.

Quoy! mesme aux yeux du roy son desespoir la tuë?
Ce monarque n'a pû...

NERINE.

Le roy ne l'a point veuë,
Et, quant à son trépas, ses pressantes douleurs
L'ont creu devoir sur l'heure à de si grands malheurs.
Phorbas l'a commencé, sa main a fait le reste.

DIRCÉ.

Quoy! Phorbas...

NERINE.

Ouy, Phorbas, par son recit funeste
Et par son propre exemple, a sceu l'assassiner.
Ce malheureux vieillard n'a pû se pardonner.
Il s'est jetté d'abord aux genoux de la reine,
Où, détestant l'effet de sa prudence vaine :
« Si j'ay sauvé ce fils pour estre vostre époux,
Et voir le roy son pére expirer sous ses coups,
A-t'il dit, la pitié, qui me fit le ministre
De tout ce que le Ciel eut pour vous de sinistre,
Fait place au desespoir d'avoir si mal servy,
Pour venger sur mon sang vostre ordre mal suivy.
L'inceste, où malgré vous tous deux je vous abisme,
Recevra de ma main sa prémiére victime :
J'en doy le sacrifice à l'innocente erreur
Qui vous rend l'un pour l'autre un objet plein d'horreur. »
Cet arrest, qu'à nos yeux luy-mesme il se prononce,
Est suivy d'un poignard qu'en ses flancs il enfonce.
La reine, à ce malheur si peu prémédité,
Semble le recevoir avec stupidité ;
L'excès de sa douleur la fait croire insensible,
Rien n'échape au dehors qui la rende visible,
Et tous ses sentimens, enfermez dans son cœur,
Ramassent en secret leur derniére vigueur.

Nous autres cependant, autour d'elle rangées,
Stupides ainsi qu'elle, ainsi qu'elle affligées,
Nous n'osons rien permettre à nos fiers déplaisirs,
Et nos pleuis par respect attendent ses soûpirs.
Mais enfin, tout à coup, sans changer de visage,
Du mort qu'elle contemple elle imite la ʀage,
Se saisit du poignard, et, de sa propre main,
A nos yeux, comme luy, s'en traverse le sein.
On diroit que du Ciel l'implacable colére
Nous arreste les bras pour luy laisser tout faire.
Elle tombe, elle expire avec ces derniers mots :
« Allez dire à Dircé qu'elle vive en repos,
Que de ces lieux maudits en haste elle s'exile.
Athénes a pour elle un glorieux azile,
Si toutefois Thésée est assez généreux
Pour n'avoir point d'horreur d'un sang si malheureux. »

THESÉE.

Ah ! ce doute m'outrage, et si jamais vos charmes...

DIRCE.

Seigneur, il n'est saison que de verser des larmes.
La reine en expirant a donc pris soin de moy !
Mais tu ne me dis point ce qu'elle a dit du roy ?

NERINE.

Son ame en s'envolant, jalouse de sa gloire,
Craignoit d'en emporter la honteuse mémoire,
Et, n'osant le nommer son fils ny son époux,
Sa dernière tendresse a toute été pour vous.

DIRCÉ.

Et je puis vivre encor après l'avoir perduë !

SCENE DERNIERE

THESÉE, DIRCÉ, CLEANTE, DYMAS, NERINE.

(*Cléante sort d'un costé, et Dymas de l'autre, environ quatre vers après Cléante.*)

CLEANTE.

La santé dans ces murs tout d'un coup répanduë
Fait crier au miracle et benir hautement
La bonté de nos dieux d'un si prompt changement.
Tous ces mourans, Madame, à qui déja la peste
Ne laissoit qu'un soûpir, qu'un seul moment de reste,
En cet heureux moment rappellez des abois,
Rendent graces au Ciel d'une commune voix,
Et l'on ne comprend point quel reméde il applique
A rétablir si-tost l'allegresse publique.

DIRCÉ.

Que m'importe qu'il montre un visage plus doux,
Quand il fait des malheurs qui ne sont que pour nous?
Avez-vous veu le roy, Dymas?

DYMAS.

Hélas! Princesse,
On ne doit qu'à son sang la publique allegresse,
Ce n'est plus que pour luy qu'il faut verser des pleurs;
Ses crimes inconnus avoient fait nos malheurs,
Et sa vertu soüillée à peine s'est punie
Qu'aussi-tost de ces lieux la peste s'est bannie.

THESÉE.

L'effort de son courage a sceu nous éblouïr,

D'un si grand desespoir il cherchoit à joüir,
Et de sa fermeté n'empruntoit les miracles
Que pour mieux éviter toute sorte d'obstacles.

DIRCÉ.

Il s'est rendu par là maistre de tout son sort.
Mais achéve, Dymas, le recit de sa mort,
Achéve d'accabler une ame désolée.

DYMAS.

Il n'est point mort, Madame, et la sienne, ébranlée
Par les confus remords d'un innocent forfait,
Attend l'ordre des dieux pour sortir tout-à-fait.

DIRCÉ.

Que nous disois-tu donc?

DYMAS

Ce que j'ose encor dire,
Qu'il vit et ne vit plus, qu'il est mort et respire,
Et que son sort douteux, qui seul reste à pleurer,
Des morts et des vivans semble le séparer.
J'étois auprès de luy sans aucunes alarmes,
Son cœur sembloit calmé, je le voyois sans armes,
Quand soudain, attachant ses deux mains sur ses yeux :
« Prévenons, a-t'il dit, l'injustice des dieux ;
Commençons à mourir avant qu'ils nous l'ordonnent.
Qu'ainsi que mes forfaits mes supplices étonnent.
Ne voyons plus le Ciel après sa cruauté,
Pour nous venger de luy dédaignons sa clarté,
Refusons-luy nos yeux, et gardons quelque vie
Qui montre encor à tous quelle est sa tyrannie. »
Là ses yeux arrachez par ses barbares mains
Font distiler un sang qui rend l'ame aux Thébains.
Ce sang si précieux touche à peine la terre
Que le couroux du Ciel ne leur fait plus la guerre,

Et trois mourans, guéris au milieu du palais,
De sa part tout d'un coup nous annoncent la paix.
Cléante vous a dit que par toute la ville...

THESÉE.

Cessons de nous gesner d'une crainte inutile.
A force de malheurs le Ciel fait assez voir
Que le sang de Layus a remply son devoir.
Son ombre est satisfaite, et ce malheureux crime
Ne laisse plus douter du choix de sa victime.

DIRCÉ.

Un autre ordre demain peut nous estre donné.
Allons voir cependant ce prince infortuné,
Pleurer auprès de luy nostre destin funeste,
Et remettons aux dieux à disposer du reste.

EXAMEN D'ŒDIPE

La mauvaise fortune de *Pertharite* m'avoit assez dégousté du théatre pour m'obliger à faire retraite et à m'imposer un silence que je garderois encore si M. le procureur général Fouquet me l'eust permis. Comme il n'étoit pas moins surintendant des belles-lettres que des finances, je ne pûs me défendre des ordres qu'il daigna me donner de mettre sur nostre scéne un des trois sujets qu'il me proposa. Il m'en laissa le choix, et je m'arrétay à celuy-cy, dont le bon-heur me vengea bien de la déroute de l'autre, puisque le roy s'en satisfit assez pour me faire recevoir des marques solides de son approbation par ses libéralitez, que je pris pour des commandemens tacites de consacrer aux divertissemens de Sa Majesté ce que l'âge et les vieux travaux m'avoient laissé d'esprit et de vigueur.

Je ne déguiseray point qu'après avoir fait le choix de ce sujet, sur cette confiance que j'aurois pour moy les suffrages de tous les sçavans, qui le regardent encor comme le chef-d'œuvre de l'antiquité, et que les pensées de Sophocle et de Sénèque, qui l'ont traité en leurs langues, me faciliteroient les moyens d'en venir à bout, je tremblay quand je l'envisageay de près. Je reconnus que ce qui avoit passé pour merveilleux en leurs siécles pourroit sembler horrible au nostre; que cette éloquente et curieuse description de la maniére dont ce malheureux prince se créve les yeux, qui occupe tout leur cinquiéme acte, feroit soûlever la délica-

tesse de nos dames, dont le dégoust attire aisément celuy du reste de l'auditoire, et qu'enfin, l'amour n'ayant point de part en cette tragédie, elle étoit dénuée des principaux agrémens qui sont en possession de gagner la voix publique.

Ces considérations m'ont fait cacher aux yeux un si dangereux spectacle, et introduire l'heureux épisode de Thésée et Dircé. J'ay retranché le nombre des oracles, qui pouvoit estre importun et donner à Œdipe trop de soupçon de sa naissance; j'ay rendu la réponse de Layus, évoqué par Tirésie, assez obscure dans sa clarté apparente pour en faire une fausse application à cette princesse; j'ay rectifié ce qu'Aristote y trouve sans raison, et qu'il n'excuse que parce qu'il arrive avant le commencement de la piéce, et j'ay fait en sorte qu'Œdipe, loin de se croire l'autheur de la mort du roy son prédecesseur, s'imagine l'avoir vengée sur trois brigands à qui le bruit commun l'attribuë, et ce n'est pas un petit artifice qu'il s'en convainque luy-mesme lorsqu'il en veut convaincre Phorbas.

Ces changemens m'ont fait perdre l'avantage que je m'étois promis de n'estre souvent que le traducteur de ces grands génies qui m'ont précédé. La différente route que j'ay prise m'a empesché de me rencontrer avec eux, et de me parer de leur travail; mais en récompense j'ay eu le bon-heur de faire avoüer qu'il n'est point sorty de piéces de ma main où il se trouve tant d'art qu'en celle-cy. On m'y a fait deux objections. L'une, que Dircé au troisiéme acte manque de respect envers sa mére, ce qui ne peut estre une faute au théatre, puisque nous ne sommes pas obligez de rendre parfaits ceux que nous y faisons voir, outre que cette princesse considére encor tellement ces devoirs de la nature que, bien qu'elle aye lieu de regarder cette mére comme une personne qui s'est emparée d'un trosne qui luy appartient, elle luy demande pardon de cette échapée, et la condamne aussi bien que les plus rigoureux de mes juges. L'autre objection regarde la guérison publique si-tost qu'Œdipe s'est puny. La narration s'en fait par Cléante et par Dymas, et l'on veut qu'il eust pû suffire de l'un des deux pour la faire. A quoy je répons que, ce miracle s'étant fait tout d'un coup, un seul homme n'en pouvoit sçavoir assez tost tout l'effet, et qu'il a fallu donner à l'un le récit

de ce qui s'étoit passé dans la ville, et à l'autre de ce qu'il avoit veu dans le palais. Je trouve plus à dire à Dircé, qui les écoute et devroit avoir couru auprès de sa mére si-tost qu'on luy en a dit la mort; mais on peut répondre que, si les devoirs de la nature nous appellent auprès de nos parents quand ils meurent, nous nous retirons d'ordinaire d'auprès d'eux quand ils sont morts, afin de nous épargner ce funeste spectacle, et qu'ainsi Dircé a pû n'avoir aucun empressement de voir sa mére, à qui son secours ne pouvoit plus estre utile puisqu'elle étoit morte. Outre que, si elle y eust couru, Thésée l'auroit suivie, et il ne me seroit demeuré personne pour entendre ces récits. C'est une incommodité de la representation qui doit faire souffrir quelque manquement à l'exacte vray-semblance. Les anciens avoient leurs chœurs qui ne sortoient point du théatre, et étoient toûjours prests d'écouter tout ce qu'on leur vouloit apprendre; mais cette facilité étoit compensée par tant d'autres importunitez de leur part que nous ne devons point nous repentir du retranchement que nous en avons fait.

NOTES

DU TOME QUATRIÈME

ANDROMEDE

Page 17, ligne 3. Ce jeu de scène, à cause des mots « cet hymne que chantent les musiciens », serait mieux placé à la fin de la scène, où il figure d'ailleurs dans les éditions antérieures à 1663.

— l. 16. Quoique nos deux éditions portent *ces,* nous avons cru devoir mettre *ses,* qui a été donné par les éditions postérieures.

21, vers 18. *Espérer à* ne se dit plus pour : espérer en.

29, 13. Dans le *Dessein* de la pièce d'*Andromède,* publié d'abord par Corneille, *amour* est au masculin.

30, 8. *Qui* est ici l'équivalent de *quoi,* quelle chose.

33, 1. *Je l'ai cru s'éteindre* est une forme plus latine que française, qui paraîtrait barbare aujourd'hui, mais qui est pourtant très-grammaticale.

35, 16. Ce vers a remplacé avantageusement le suivant, qui se trouvait dans des éditions précédentes :

Si vous êtes amant, Phinée, je suis père.

38, l. 6. *A droit,* qui signifie à *côté droit,* était autrefois très-usité.

P. 46, vers 8. *A droit de,* pour *par droit de,* est une expression familière à Corneille. Nous disons encore : à bon droit.

48, 14-15. Ces deux vers sont omis dans l'édition de 1682.

49, l. 15. *S'explique* a ici le sens du latin *explicare :* se développe.

50, v. 7. Au lieu de *ressentimens,* l'édition de 1682 porte *ressentemens,* que nous n'avons pas maintenu.

64, 1. *Endurer,* verbe neutre, signifie avoir de la patience au mal. C'est une expression familière à Corneille.

66, 26. Nous avons conservé *ses,* que donnent les éditions de 1668 et 1682, quoique nous préférions *ces.*

79, 2. *Aversaire* est bien imprimé ainsi dans les éditions contemporaines de Corneille.

85, l. 5. *Conte* et *compte* s'employaient indifféremment dans les deux sens.

DON SANCHE D'ARRAGON.

P. 97, v. 4. Quoique notre texte de 1682 porte « *en* nos tyrans », nous avons imprimé « *à* nos tyrans », donné par les éditions postérieures.

105, 12. On disait alors indifféremment « je ne *la* suis pas » et « je ne *le* suis pas ».

107, 4 *Comme il la résolvoit,* comme il se mettait en devoir de l'accomplir.

— 7. *Je vous la fais bonne,* je vous la ratifie.

114, 12. *Croire ses yeux,* s'en rapporter à eux, faire ce qu'ils conseillent.

123, 4. Au lieu de *que,* l'édition de 1655 donne *qui,* que nous avouons comprendre beaucoup mieux.

126, 22-25. Il faut convenir que ces quatre vers sont

bien confus. Nous en avons, autant que possible, indiqué le sens par la ponctuation.

P. 136, vers 16. *Hériter* s'employait alors comme verbe actif, dans le sens de recevoir en héritage.

144, 13. Nous avons maintenu *tous impatiens,* qui se trouve dans toutes les éditions anciennes; mais le sens de la phrase exigerait aujourd'hui *tout impatiens.*

148, 21. *Nous en avoûra,* c'est-à-dire : nous en approuvera.

156, 29, et 157, 1. A trois vers de distance, on trouve *je le consens* et *j'y consens. Consentir,* verbe actif, ne s'emploie plus aujourd'hui que dans le sens d'accorder quelque faveur.

166, 29. L'édition de 1682, au lieu de *que,* donne *qui,* qui est une faute.

167, 26. *Abjet* est écrit sans *c,* à cause de la rime. Il n'y avait pas, d'ailleurs, plus de raison de conserver le *c* à *abject,* venant d'*abjectus,* qu'à *sujet,* venant de *subjectus,* et autres mots de même formation.

170, 8. *Congé* veut dire ici permission.

176, l. 7. *Aucunement,* en quelque sorte, sans idée de négation.

NICOMEDE.

P. 181, v. 11-12. Construction de phrase heureusement tombée en désuétude, et qui, pour être régulière, demanderait la répétition immédiate du mot *que.*

— 23. Sur le mot *abjet,* voir ci-dessus la note de la page 167.

192, 12. *Aversaire*, ancienne forme d'*adversaire,* qui était déjà tombée en désuétude du temps de Corneille.

— 17-24. Corneille fait ici erreur en présentant le Flaminius dont il s'agit comme le fils du vaincu de Trasimène. L'histoire ne nous dit pas non plus que celui-ci ait été tué de la main d'Annibal.

P. 198, vers 24. *Deussay-je*, pour *déussé-je*, est une faute très-fréquente à cette époque, et dont nous avons déjà signalé plusieurs exemples.

202, 6. *Nourriture* est pris ici dans le sens d'éducation.

203, 11. *Nourriture*, cette fois, veut dire enfant qu'on a élevé.

204, 13. C'est bien le pronom démonstratif *ces*, et non le possessif, qui se trouve dans le texte. C'est comme s'il y avait : voyons ces grands coups qu'il pourra porter.

215, 2. Au lieu de *sçait*, notre édition de 1682 donne par erreur *sçay*.

220, 26. *N'y voir goutte*, qui est aujourd'hui familier, était admis autrefois dans le style noble.

225, 4. *Succéder* n'a pas ici le sens que nous lui donnons généralement, de prendre la place de; il signifie : être la suite, la conséquence.

226, 11. *A moins que* exigerait après lui un membre de phrase, et ne pourrait plus s'employer comme préposition. Il est ici synonyme de *sans*. *A moins de* serait plus régulier.

231, 25. *Aye*, au lieu de *ait*, existe dans toutes les éditions originales.

244, 9. Corneille a pensé ici au *Notumque furens quid femina possit.*

250, 16. *Infidelle* est bien imprimé ainsi, quoique les deux *l* soient le signe du féminin.

253, 1. *Avienne* et *advienne* se disaient indifféremment.

260, l. 18. C'est du 34e, et non du 4e livre de Justin, qu'est tiré le sujet de *Nicomède*, quoique toutes les éditions contemporaines portent 4e.

ŒDIPE

P. 274, v. 27. *Un peu bien* est devenu vulgaire. Nous préférons la variante donnée par d'autres éditions :

C'est, pour un grand monarque, avoir bien du scrupule.

P. 276, vers 9. *Imbécille* a ici le sens du latin *imbecillis*, faible.

— 24. *Prodige* est employé comme synonyme de monstre, de même que *monstrum* signifie aussi prodige.

289, 16 et 18. *Il l'estime, chérit; — il le méprise, hait.* On remarquera cette suppression de *le* devant le second verbe, qui ne serait plus admise aujourd'hui.

291, 5. Ce premier vers de la scène III se rapporte au dernier de la scène II, et signifie : « Il faut du sang de l'innocence même pour apaiser le Ciel. »

296, 9. Nous avons déjà eu plusieurs exemples d'*abjet* pour *abject*.

311, 6. Nous avons déjà vu *rejallir*, au lieu de *rejaillir*.

— 29. Le genre d'*énigme* a varié. Il a été souvent employé au masculin, ce qui est conforme à son étymologie grecque.

314, 8. Voici une variante de l'édition de 1659 qui supprime la répétition du mot *en* :

Je vous trouve en mon cœur toujours au mesme rang.

— 13. *Remis*, calme, sens du latin *remissus*.

338, 15. *Faire ferme*, montrer de la fermeté, tenir tête à l'adversité.

— 22. Voici encore *énigme* du masculin, comme nous l'avons déjà vu page 311.

343. Les quatre premiers vers prononcés par Œdipe dans cette scène IV s'adressent à Phorbas, qui vient de sortir.

349, 23. *Stupidité*, c'est-à-dire stupeur.

TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMÉ PAR D. JOUAUST

POUR LA

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE

PARIS, 1878

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE

Des Éditions Jouaust

TIRAGE EN GRAND PAPIER

170 exemplaires sur papier de Hollande.
15 — sur papier de Chine.
15 — sur papier Whatman.

Ornés de portraits spécialement gravés pour ce tirage.

EN VENTE

REGNIER, *Satires*, 1 vol. — MONTESQUIEU, *Grandeur et Décadence des Romains*, 1 vol. — BOILEAU, 2 vol. — HAMILTON, *Mémoires de Grammont*, 1 vol. — REGNARD, *Théâtre*, 2 vol. — COURIER, *Œuvres*, 3 vol. — *Satyre Ménippée*, 1 vol. — MALHERBE, *Poésies*, 1 vol. — CORNEILLE, *Théâtre*, t. I. à IV. — DIDEROT, *Œuvres choisies*, t. I à III.

SOUS PRESSE

CORNEILLE, t. V. — DIDEROT, t. IV et V.

Novembre 1878.